REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE «AGERPRES» – RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER «LA ROUMANIE»
Rédaction: 1, Piaţa Scînteii, 71341 Bucarest – Roumanie, B.P. 33 28, tél. 17.60.10
télex 11272

Rédacteur en chef: George G. POTRA
Rédaction: Ştefan GHEORGHIU *(maquette)*, Valentin F. MIHĂESCU, Şerban STATI.
Version française assurée par: Anca COSĂCEANU, Petre CRĂINICIANU, Elena DAN *(correction)*, Teodor SAULEA, Micaela SLĂVESCU *(chef de version)*, Constantin STURZA, Radu TOMA.

Sur la couverture:
VINTILĂ FĂCĂIANU
La Valachie sous Mircea l'Ancien (huile sur toile)

REVUE ROUMAINE 8

XLe Année 1986

Sommaire

DUMITRU GHIȘE 3 La Force de l'humanisme révolutionnaire

600 ANS DEPUIS L'AVÈNEMENT DE MIRCEA L'ANCIEN, VOÉVODE DE VALACHIE

MIHAI EMINESCU 15 Troisième Epître (poème, fragment)

DAN TĂRCHILĂ 18 Io, Mircea, Voévode de Valachie

CONSTANTIN GHEORGHE 58 Une vie consacrée à la lutte pour l'indépendance de la patrie

RĂZVAN THEODORESCU 63 Réalisme, équilibre, esprit de synthèse

ARTUR SILVESTRI 68 Les Acts des lettrés

DIALOGUE — CONTACTS

VIRGIL CÂNDEA 67 **Vérité et connaissance** (interview accordée à RADU GH. ȚEPOSU)

LIVRES

Le Bien le plus précieux (Florin Constantiniu — 81)
La Diplomatie multilatérale (Rodica Georgescu — 83)
Un concept nouveau dans les relations internationales (Constantin Ene — 84)
Jalons d'une pensée et d'une action en faveur de la paix (Nicolae Șarambei — 86)
La sculpture médiévale en pierre (Gheorghe Buluță — 88)
Scrupule de l'honnêteté (Eugen Simion — 89)
Le Triomphe de la poésie (Valeriu Râpeanu — 92)

NOS COLLABORATEURS

La Force de l'humanisme révolutionnaire

Déjà de très vieille date, l'intérêt que l'on porte constamment à l'homme gagne beaucoup en ampleur à mesure que l'on avance sur la lancée de l'époque contemporaine.

Il est d'ailleurs naturel et légitime de nos jours — en raison, d'une part, de la révolution socialiste, de l'édification de la société socialiste dans certains pays du monde, de l'intensification des mouvements de libération sociale et nationale du « tiers monde » et, d'autre part, de l'accentuation des paradoxes dans la société capitaliste contemporaine, de l'aggravation des contradictions économiques, politiques et sociales de cette société, dans les conditions où l'impact social de la révolution scientifique et technique oblige à une reconsidération de la condition humaine et où le développement effréné des armements nucléaires met en question l'existence humaine même — que les problèmes relatifs à l'homme et à l'humanisme se situent toujours davantage au centre de la réflexion philosophique. Et si l'on ajoute à cela des phénomènes de crise qui sortent des strictes limites de tel ou tel ordre social pour revêtir un caractère planétaire (la crise énergétique et de matières premières, la crise écologique etc.), nous comprendrons mieux pourquoi l'homme se situe au plus vif des préoccupations actuelles. Ce n'est donc nullement un hasard si nombre de chercheurs, que ce soit à titre privé ou bien réunis en écoles, courants, orientations, s'intéressent vivement à cette problématique, au point que l'on peut parler même d'une véritable « querelle des humanismes », pour reprendre ce mot bien connu d'un philosophe occidental.

À l'opposé des conceptions individualistes de l'homme ou de ces théories œuvrant à retrancher la problématique de l'homme de l'espace terrestre, de la vie réelle, pour lui faire habiter un espace illusoire, supramondain, à l'opposé aussi de l'anthropocentrisme rationaliste type époque des Lumières, tout à sa quête de solutions humanistes au dedans de l'homme, dans sa spiritualité et sa moralité, cherchant donc à situer la problématique humaine dans le seul sujet, dans le monde d'« en deça du social et du naturel », Karl Marx a pu montrer, dès la seconde moitié du siècle dernier, que le problème de l'humanisme était un problème socio-historique, concret, que pour en trouver la solution il fallait emprunter la voie de la transformation radicale, révolutionnaire de la société dans son ensemble. Ayant rompu avec les anciennes conceptions par trop étroites, l'humanisme révolutionnaire rétablit la problématique humaine dans ses termes réels, historiques et sociaux, tels qu'ils se précisent dans la perspective scientifique matérialiste-dialectique sur les rapports existence-conscience, objectif-subjectif, individu-société, possibilité-réalité, nécessité-liberté. Ce n'est que par l'élimination des conditions sociales et historiques objectives faisant perdre à l'homme son essence humaine, par l'élimination de l'exploitation et de toute forme d'aliénation et, en même temps, par une action constante et com-

plexe sur le facteur subjectif, par la formation et le développement d'une nouvelle conscience humaine que l'on peut voir s'accomplir les desiderata de l'humanisme authentique — l'émancipation et le développement de la personnalité humaine, l'autonomie, la dignité et l'affirmation de la valeur de l'homme.

Jalons théoriques du nouvel humanisme

Deux facteurs essentiels ont entravé, voire écrasé, au fil de l'histoire la dignité humaine, la liberté, la valeur et l'autonomie de la personnalité de l'homme, à savoir d'une part, l'exploitation de l'homme, dont les sociétés divisées en classes antagoniques font non pas une fin mais un moyen et, d'autre part, l'enchaînement du destin de l'homme à une force surnaturelle. Ces conditions menant à l'asservissement et à la détérioration de l'existence humaine, il s'ensuit que l'affranchissement, l'avènement de l'humanisme, de l'homme devenu humain supposent, dans la conception du matérialisme dialectique et historique, l'imminente suppression de ces conditions mêmes, ce que Marx exprime en termes très nets: «Ce n'est qu'après la suppression de cette médiation — prémisse nécessaire par ailleurs — qu'advient l'humanisme positif, l'humanisme qui prend appui positivement sur soi-même»[1].

La suppression de ces médiations, au prix de laquelle l'homme reconquiert sa propre essence humaine, ne devient possible que par la révolution, la transformation radicale de la société, l'élimination de l'exploitation, par la mise en œuvre des énergies créatrices de l'homme et la satisfaction, pour le mieux, de ses besoins matériels et spirituels, par l'établissement de nouveaux rapports sociaux, d'un nouveau système de valeurs, où le travail, la liberté, l'égalité, l'estime réciproque et l'équité deviennent valeurs fondamentales, objectifs à poursuivre et normes de conduite. Il s'ensuit que le communisme ne saurait point être un état à créer ou un idéal à forger arbitrairement, et auxquels on serait tenu d'ajuster la réalité. « Nous appelons communisme — affirmait Marx — le mouvement réel qui supprime l'état actuel »[2].

L'édification de la société socialiste multilatéralement développée en Roumanie compte parmi les étapes importantes dans l'acheminement de notre pays vers le communisme, étape du mouvement réel, visant à bâtir consciemment l'existence humaine sur des assises, objectives et subjectives, tout autres que celles qui sont propres à l'histoire des formations sociales-économiques basées sur l'exploitation, entreprise qui ne saurait aboutir que par la révolution, par la mise en échec de l'effritement de l'être humain, ce qui vaudrait à celui-ci de rentrer dans sa dignité ontologique, dont il se trouva longtemps frustré au fil des siècles de par l'inéquité, l'exploitation sociale et nationale. La valeur de l'homme, de sa dignité, de sa liberté et de son bonheur — suprême objectif de la nouvelle société — représente donc l'axe fondamental autour duquel se développe toute la vie sociale roumaine de type socialiste.

Du fait de déterminer des modifications radicales dans les structures socio-économiques et politiques de la société, dans le mode d'envisager l'homme, le socialisme n'est pas sans entraîner des transformations révolutionnaires sur le plan axio-

---

[1] K. Marx, F. Engels, *Écrits de jeunesse*, Éditions Politiques, Bucarest, 1968, p. 622—623.
[2] K. Marx, F. Engels, *L'Idéologie allemande*, dans *Oeuvres* vol. 3, Éditions Politiques, Bucarest, 1958, p. 36.

logique aussi, ouvrant à la constitution d'une nouvelle table de valeurs, conforme aux aspirations légitimes des hommes à la liberté, à la démocratie, à l'égalité, à l'équité, à l'indépendance nationale et à la souveraineté, aux vœux de bien-être et bonheur des masses, à une nouvelle qualité de la vie matérielle et spirituelle, à la paix et au progrès.

Ayant mis fin à l'exploitation de l'homme par l'homme, agissant en vue du développement des forces productives, de la croissance continue de la richesse nationale, soucieuse d'asseoir la vie sociale, les relations sociales sur les principes de la justice et de l'égalité, de la démocratie et de la liberté, notre société socialiste a créé les prémisses objectives et le cadre nécessaires à la manifestation et au développement pléniers de la personnalité humaine, à l'affranchissement de sa capacité créatrice de valeurs matérielles et spirituelles.

La table des valeurs de toute société historiquement envisagée reflète aussi bien l'univers d'une pratique sociale concrète et rendant compte de ce qu'est l'homme (par les valeurs qu'il crée), que ce qu'il peut et doit devenir (par ses idéaux, ses aspirations, ses modèles). Ayant aboli la société divisée en classes antagoniques et assis les relations de production sur la propriété collective du peuple, le socialisme a créé, pour la première fois dans l'histoire, les conditions historiques objectives menant à l'accomplissement d'une unité sociale plénière, de l'unité nationale d'idéaux et d'aspirations, à l'affirmation d'un nouveau système de valeurs, lesquelles agissant conjointement, en tant que normes générales de la société et des individus qui la composent, se constituent en ce qu'on appelle génériquement humanisme révolutionnaire. A l'encontre des formations sociales antérieures, dont la table de valeurs était marquée d'irréductibles antagonismes, le socialisme fait fond sur l'unité des buts, des aspirations et de l'action sociale pour créer les conditions objectives amenant la convergence des valeurs, l'interconditionnement harmonieux *des valeurs matérielles et spirituelles. Si dans les régimes sociaux présocialistes les systèmes de valeurs sont minés par des contradictions et des conflits insolubles, dans le socialisme on voit disparaître le terrain objectif propre aux conflits anatagoniques entre les valeurs qu'embrassent, d'une part, la société et, d'autre part, les classes ou les groupes sociaux.*

Conjointement avec l'effacement progressif des différences essentielles opposant le travail physique et le travail intellectuel, le village et la ville, « on assistera à une homogénéisation croissante—est-il précisé dans le Programme du Parti Communiste Roumain — du niveau général de civilisation de la société »[3]*. Cela cimentera, voire scellera davantage l'unité de la table des valeurs exprimant la quintessence humaniste de la société socialiste et communiste. Cependant, ce processus dialectique, objectif, d'homogénéisation sociale ne doit nullement être compris et d'autant moins identifié à une uniformisation de la vie sociale, à un nivellement des intérêts et des aspirations individuels, à l'abolition, sous quelque forme que ce soit, de la diversité et de la complexité des valeurs. Par contre, bien loin de se présenter tel un chemin parfaitement lisse, rectiligne, exempt de difficultés et d'aspects contradictoires, le processus de cristallisation de la table de valeurs de la société socialiste*

[3] *Le Programme du Parti Communiste Roumain d'édification de la société socialiste multilatéralement développée et d'avance de la Roumanie vers le communisme*, Éditions Politiques, Bucarest, 1975, p. 105.

représente un effort de longue haleine, extrêmement complexe et imprévisible, où la lutte de l'ancien et du nouveau joue comme un véritable levier du progrès dans tous les domaines de la vie sociale.

Ce qu'il faut cependant mettre en évidence, par-delà la diversité et la complexité du processus d'instauration de l'humanisme propre à la société socialiste, c'est que le système de valeurs que la nouvelle société est en train d'édifier comporte, pour l'essentiel, une signification unitaire, émanant du mode socialiste d'organisation de la vie sociale, mais aussi du fait que le socialisme, s'avérant pour la première fois dans l'histoire comme édification consciente, voulue, l'unité de ce système est garantie par sa puissante colonne vertébrale qu'est la conception révolutionnaire du monde et de la vie de la classe ouvrière. La réalisation de la société la plus juste et meilleure qu'ait jamais connu l'histoire de l'humanité — idéal dont la configuration appartient au matérialisme dialectique et historique — confère à toute la table de valeurs de la société socialiste sa cohérence et sa cohésion, son unité d'essence, les assises nécessaires à l'harmonisation dialectique des rapports entre l'individu et la société.

A l'encontre de l'humanisme d'orientation idéaliste-spéculative, s'appuyant sur une conception abstraite de l'homme, le Parti Communiste Roumain donne comme centre à sa conception l'homme concret en tant qu'être social et individuel, tout en considérant que les valeurs fondamentales pour la condition humaine, à savoir la liberté et le bonheur de l'homme, ne sauraient s'acquérir à titre singulier, individuel et en contradiction avec la liberté et le bonheur général de la société, du peuple. C'est que l'humanisme révolutionnaire envisage l'affirmation et le développement plénier de la personnalité humaine non pas isolément, mais à l'intérieur de la société dans son ensemble, en promouvant le principe rationnel et généreux selon lequel le bonheur personnel ne saurait s'accomplir en empiétant sur le droit d'autrui au bonheur, mais uniquement dans le processus entraînant le bonheur général du peuple, de l'humanité. « Nous partons du fait—déclarait le président Nicolae Ceaușescu—que le bien-être matériel et spirituel de chacun, la vraie liberté ne sauraient s'accomplir et s'affirmer que dans le cadre du bien-être général, de la liberté et de l'indépendance du peuple entier »[4].

L'humanisme révolutionnaire à l'œuvre

Les problèmes de l'homme et de l'humanisme occupent la place centrale dans toute l'œuvre du président Nicolae Ceaușescu: « Nous, les communistes — faisait remarquer le secrétaire général du Parti Communiste Roumain — nous nous proposons, en fait, de venir en aide — si l'on peut parler ainsi — à la nature même, qui a synthétisé en l'homme la forme supérieure d'organisation de la matière, agissant par tous les moyens pour stimuler ses attributs les plus nobles, pour développer sa sensibilité, son désir et sa volonté d'autodépassement, pour rendre toujours plus ample la connaissance de lui-même, pour exaucer ses rêves les plus hardis de progrès, de justice et de bonheur. Je pourrais affirmer que, au fond, nous agissons,

[4] Nicolae Ceaușescu, *La Roumanie sur la voie de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée*, vol. 15, Éditions politiques, Bucarest, 1978, p. 566.

dans ce domaine aussi, dans l'esprit du matérialisme dialectique. Tout en comprenant et maîtrisant les lois de la nature nous travaillons aussi à leur mise au service de l'homme'— c'est-à-dire de tout ce que la nature a créé de meilleur. Nous nous proposons maintenant de perfectionner le produit le plus haut de la nature — l'homme, créateur de tout ce qui existe dans la société »[5].

Cette formule synthétique surprend avec bonheur la quintessence de toute une conception de l'homme et de l'humanisme, dont les déterminations complexes et hardies se trouvent exposées, à partir notamment du IXe Congrès, dans tous les documents du Parti Communiste Roumain, dans toute l'œuvre du secrétaire général du parti.

Dans cette conception prévalent les évidences suivantes: 1) L'homme représente le but et la valeur suprême de toute la vie et de toute l'activité socio-politique, économique et culturelle; 2) L'humanisme positif, en tant que problème de la vie sociale et individuelle, ne saurait s'édifier que progressivement, en accord avec le perfectionnement de la vie sociale dans son ensemble; étant processus, l'humanisme ne saurait apparaître à un moment donné comme œuvre finie; il est immanquablement œuvre ouverte, perfectible; 3) L'édification de la société socialiste multilatéralement développée — étape historique importante dans l'acheminement de la Roumanie vers le communisme, vers ce que Marx appelait le « déchiffrement de l'énigme de l'histoire » — doit marquer, de par ses structures économiques, politiques et culturelles, l'avènement d'une nouvelle étape dans l'œuvre d'édification et de perfectionnement de l'humanisme; 4) La praxis de l'édification de l'humanisme révolutionnaire oblige à agir dans deux directions fondamentales en étroite connexion dialectique, à savoir: a) sur le plan matériel de la vie sociale et b) sur le plan spirituel, sur la conscience sociale et individuelle. La stratégie présidant à l'édification de l'homme nouveau suppose ainsi une interaction (profonde et durable) des facteurs objectifs et subjectifs.

Prenant appui sur ces principes fondamentaux, toute l'œuvre théorique du président Nicolae Ceauşescu, l'activité concrète du parti sont vivement préoccupées d'assurer toutes ces conditions objectives et subjectives, permettant à l'homme de rentrer entièrement en possession de son essence humaine. Les réalisations de la Roumanie socialiste sur le plan de la vie économique, politique et sociale-culturelle témoignent indéniablement d'une préoccupation systématique qui, épousant les bases scientifiques de la conception matérialiste-dialectique et historique, vise à rendre la vie de l'homme toujours plus humaine.

Ayant dressé le bilan de l'activité du parti, du peuple entier en vue de la réalisation du quinquennat 1981—1985 et adopté les Directives concernant le développement économico-social de la Roumanie au cours du 8e quinquennat, 1986—1990, de même que les orientations allant jusqu'à l'an 2000, le XIIIe Congrès du parti a non seulement présenté le tableau des importants succès obtenus dans la voie de l'édification de la nouvelle société, mais il a préfiguré aussi, en lignes claires et fermes, les horizons qui s'ouvrent devant notre nation entière. En vertu de la politique économique menée par le parti dans les années de la révolution socialiste, la Rou-

---

[5] Nicolae Ceauşescu, *La Roumanie sur la voie de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée*, vol. 13, Éditions politiques, Bucarest, 1977, p. 134—135.

manie, dont l'industrie était faiblement développée et l'économie éminemment agraire, s'est transformée en un pays ayant une industrie puissante, une agriculture moderne et une culture en plein essor. Dans l'intervalle, notamment au cours des décennies qui suivirent le IXe Congrès du Parti Communiste Roumain, l'industrie roumaine, l'agriculture et le revenu national ont été, respectivement, de plus de 100, de 4 et de 32 fois supérieurs à l'année 1945. Cependant, le produit social a été de 28 fois supérieur à la même ahnée. Ce qui créa les conditions d'une élévation substantielle du niveau de vie, matérielle et spirituelle du peuple entier — but suprême de la politique du parti. Au cours de la même période furent créés plus de 6 millions d'emplois, alors que plus de 80% de la population habite de nouveaux logements et que le fonds de consommation s'est multiplié par 22. Le puissant essor de l'économie nationale, ayant comme centre le développement des forces productives et sociales, a entraîné la transformation révolutionnaire de la structure de classe de la société roumaine, l'épanouissement de la science et de l'enseignement, de la culture dans son ensemble. Il est indéniable que toutes ces réalisations, de même que l'élimination à tout jamais de l'exploitation de l'homme par l'homme, le rétablissement de la propriété sur des bases collectives — de sorte que les anciens exploités ont acquis la nouvelle et triple qualité de propriétaires, producteurs et bénéficiaires de toutes les valeurs matérielles et spirituelles de la société — représentant autant de prémisses sociales objectives et nécessaires en vue de l'élimination de toute forme d'aliénation économique, du développement et de l'épanouissement de la personnalité humaine, le cadre socio-économique où prend racine le nouvel humanisme.

Cependant, la seule création de ces conditions objectives et nécessaires n'est pas suffisante. Car l'édification de l'humanisme révolutionnaire, ne saurait apparaître comme un phénomène spontané, faisant suite à l'élimination de l'exploitation et à la création de conditions matérielles pour une vie supérieure, où le travail cesse d'être aliénant pour l'homme. En ce sens, l'instauration de l'humanisme révolutionnaire, de l'humanisme authentique se trouve indissolublement liée à l'activité idéologique et politique-éducative visant à modeler un homme nouveau, ayant une conception scientifique, matérialiste-dialectique du monde, un large horizon de culture générale et professionnelle, fort de nouveaux principes et valeurs morales dans son comportement social.

L'homme se trouve ainsi au centre des préoccupations théoriques et pratiques du parti. Dans le contexte de l'activité générale d'organisation et de direction scientifique de la société, visant la création de conditions objectives nécessaires au développement multilatéral de l'homme, la personnalité humaine s'épanouit essentiellement par la culture, la science et l'enseignement. La création de valeurs spirituelles est devenue, conjointement avec la création de valeurs matérielles, une modalité fondamentale d'objectivation de l'homme, de sa réalisation en tant qu' « être générique ».

Compte tenu du fait essentiel que c'est dans le processus du travail que l'homme s'est détaché du règne animal, subissant l'hominisation, et que, ultérieurement, par l'exploitation du travail l'homme s'est aliéné l'homme, s'éloignant progressivement de soi et se dépensant dans les choses et les valeurs qu'il produisait, au point de devenir lui-même chose parmi les choses, notre parti et notre État agissent inlassablement en vue de la création de conditions de travail telles que tout membre de la société

puisse faire valoir sa capacité, sa personnalité et son talent et jouir pleinement des fruits de son travail. Seul le travail se constitue en ce miroir miraculeux où l'homme peut voir se mirer son propre visage, car la valeur de l'existence humaine se trouve depuis toujours incorporée aux actes de l'homme, à la valeur de ses produits matériels et spirituels. En ce sens on peut bien affirmer que l'« homme se fait », qu'il est ce qu'il fait. C'est que le travail, l'activité consciente poursuivant un but, ont été et demeurent la dimension fondamentale qui définit l'existence humaine, le levier ayant permis à l'homme de se hisser au plus haut de l'échelle des produits de la nature.

Fort de ces raisons, le Parti Communiste Roumain a vigoureusement agi en vue de l'élimination de tous les facteurs susceptibles de perturber le caractère humain du travail. « La Roumanie — faisait remarquer le président Nicolae Ceaușescu — s'attache constamment à situer au centre de sa politique d'édification socialiste son souci allant à l'homme — valeur suprême de la société — sa préoccupation visant l'incessante amélioration de ses conditions de travail et de vie. Toute notre politique de développement économique et social du pays se trouve subordonnée au noble objectif du mieux-être matériel et spirituel du peuple — ce qui fait d'ailleurs l'essence même de la nouvelle société que nous sommes en train d'édifier. Dans le cadre de cette politique notre attention va tout particulièrement aux problèmes touchant l'amélioration des conditions de travail dans les entreprises . . . faisant de notre mieux pour que les travailleurs, à la fois producteurs de biens matériels et propriétaires des moyens de production, se voient assurer toutes les prémisses leur permettant de poursuivre l'activité dans les meilleurs conditions, mettant largement à profit les acquis de la science et de la technique les plus avancées. Du fait que notre société est une société du travail, que celui-ci représente la seule source d'accroissement de la richesse nationale, nous estimons qu'aucun effort n'est de trop quand il s'agit du travailleur, de ses conditions de vie, de l'élévation de son niveau de vie, du niveau de civilisation. C'est pourquoi nous nous employons à créer des conditions de travail telles que chacun puisse mettre en valeur sa capacité, sa personnalité et son talent, jouir pleinement des fruits de son travail »[6].

Dans ses écrits de jeunesse Marx mettait déjà en évidence l'interpénétration de la démocratie authentique, de la liberté et de l'humanisme. Le fondateur du matérialisme dialectique et historique faisait ressortir, dans ses Contributions à la critique de la philosophie hégélienne du droit, *que la démocratie était la solution apportée à l'énigme de toutes les formes d'État, puisqu'on y voyait agir, pour la première fois, non plus le « peuple du régime d'État », comme c'est le cas pour les formes d'État non-démocratiques, mais le « régime d'État du peuple ». Dans la vraie démocratie, faisait remarquer Marx, le régime d'État apparaît pour ce qu'il est, à savoir un produit libre de l'homme: « Dans la démocratie ce n'est pas l'homme qui existe pour la loi, c'est la loi qui existe pour l'homme; la loi y exprime une* existence humaine, *alors que dans les autres formes de régime d'État l'homme est* l'existence légale. *Telle est la distinction fondamentale qu'y apporte la démocratie ».*[7]

---

[6] Nicolae Ceaușescu, *La Roumanie sur la voie de l'édification de la société socialiste multilatéralement développée*, vol. 14, Éditions politiques, Bucarest, 1977, p. 381—382.

[7] Karl Marx, F. Engels, *Oeuvres*. vol. I, Éditions d'État pour la littérature politique, Bucarest,1957, p. 256.

Travaillant à l'application créative de ces vérités générales, à partir des conditions spécifiques de notre pays, le parti poursuit — à l'initiative et sous la direction effective de son secrétaire général, Nicolae Ceaușescu — un intense travail d'organisation visant le perfectionnement du cadre social et institutionnel, l'identification de meilleures formes permettant une participation toujours plus large des masses de travailleurs à la direction de la vie politique et sociale, à l'élaboration et à la prise des décisions touchant les problèmes les plus importants de notre vie sociale. On travaille constamment au perfectionnement de la légalité socialiste afin que, par son contenu et sa forme, la loi représente la meilleure conjonction des intérêts généraux, du droit et de la liberté de la société entière et des intérêts, des droits et des libertés individuels. La loi existe donc, toujours davantage, pour l'homme et, comme le soulignait Marx, elle exprime l'existence humaine même.

L'introduction et le développement de l'autogestion ouvrière en Roumanie, la participation directe de masses toujours plus larges au débat, à la formulation et à l'adoption des décisions économiques, politiques, socio-culturelles, application avec toujours plus de bonheur du principe de la gestion collective de par l'élargissement des attributions des réunions générales des travailleurs et des conseils de direction, l'institutionnalisation de larges forums nationaux de débat et décision, tout cela représente le vaste cadre propre à l'éclosion de la démocratie et de la liberté du type nouveau, socialiste, le champ ouvert aux riches possibilités de manifestation de la personnalité humaine, d'insertion de la pensée et de l'action individuelles dans le processus historique qui se poursuit à l'échelle nationale.

C'est que la personnalité humaine ne saurait trouver son épanouissement hors de sa dimension spirituelle participant de l'enseignement, de la science et de la culture. Et jamais dans l'histoire plusieurs fois séculaire du peuple roumain l'enseignement et la culture n'ont pu atteindre à l'ample développement qu'ils ont connu durant les années du socialisme. Chaque membre de la société, de quelque nationalité qu'il soit, voit s'ouvrir largement devant lui les portes de la connaissance et de la création dans les domaines scientifique, technique et culturel en général; la création de valeurs spirituelles est devenue, avec la création de valeurs matérielles, une modalité fondamentale d'objectivation de l'homme, de sa réalisation comme « être générique ». A la fois créateur, bénéficiaire et propriétaire de ces valeurs, l'homme de la société socialiste roumaine non seulement cesse de se sentir aliéné dans le processus de leur création mais, par contre, chaque réalisation lui fait éprouver un sentiment de satisfaction et de plénitude humaine. C'est que dans cet « empire » illimité de manifestation de la créativité humaine on voit ainsi apparaître des nécessités et des motivations nouvelles, ce qui vaut à la vie sociale, aussi bien qu'individuelle d'atteindre à une qualité supérieure, de s'enrichir et s'élever : « L'homme riche c'est . . . l'homme qui a besoin d'une totalité de manifestations de vie humaine, l'homme dont sa propre réalisation se manifeste comme nécessité intérieure, comme besoin »[8]. De par les conditions que le socialisme a créées pour l'homme et l'épanouissement de sa personnalité, les besoins intérieurs, spirituels, de même que les besoins en confort matériel ne cessent de s'accroître, en corrélation dialectique avec le progrès général de la société. L'humanisation de la vie devient par là même une « œuvre ouverte », dont

[8] Karl Marx, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, dans *Écrits de jeunesse*, *op.cit.*, p. 583.

l'accomplissement est fonction de l'apport de chacun. Il en résulte — implication nécessaire et fondamentale — une responsabilité accrue de chaque membre de la société à l'égard de ses actions et de ses libertés. A la lumière de la conception de l'humanisme révolutionnaire, la liberté et la responsabilité se rejoignent, en un couple dialectique inextricable : chacune se définit par l'autre, chacune se manifeste et s'accomplit par l'autre; la liberté sans responsabilité peut se transformer en son contraire, tout comme la responsabilité qui n'est pas la conséquence de la liberté ne représente qu'une forme détournée de manifestation de l'oppression morale.

L'édification de la société communiste est donc synonyme d'un homme et d'un humanisme nouveaux. Cependant, ce processus historique bien long, complexe et contradictoire, de par sa dialectique immanente, souple et diversement nuancée, n'exclut pas la possibilité de l'erreur. C'est en ce sens que, ayant examiné avec esprit critique et autocritique sa propre activité, notre parti a pu mettre en évidence des lacunes et des défaillances, plus ou moins graves, qui ont percé au cours de cette immense œuvre d'édification sociale et individuelle, matérielle et spirituelle. Car des écarts, plus ou moins visibles, entre réalité et idéal, entre ce qui est et ce qui doit être sont à l'œuvre aujourd'hui encore. Les hommes ne deviennent et ne deviendront jamais des « purs » sur un coup de baguette et ce en raison précisément de cet humain constitutif de leur être, qui leur vaut d'être sans cesse perfectibles. A supposer que la perfection soit un jour atteinte, c'est alors seulement que le problème du « crépuscule » de l'homme deviendrait effectivement pressant. Les méthodes éducatives, de même que les conditions matérielles de la vie sont elles aussi susceptibles d'une constante amélioration. En ce sens, la démocratie et la liberté humaines n'en sont que tout au début du long chemin qui leur reste à parcourir pour satisfaire aux exigences que commande l'idéal. Or, les insatisfactions qu'il nous arrive d'éprouver ne tiennent nullement de quelque « écartèlement » essentiel ou d'une antinomie tragique, mais sont tout simplement le reflet de certaines contradictions apparaissant entre les possibilités et les nécessités propres à tel ou tel moment, entre objectivité et subjectivité, entre intention et réalisation.

C'est là, sur ce terrain, que, pour des raisons faciles à saisir, aiment se retrancher certains idéologues, ennemis du socialisme, méconnaissant la complexité et la dynamique propres à l'édification d'un nouveau type d'humanisme. Adoptant des positions abstraites et anhistoriques ces idéologues s'emploient à faire valoir que, à la différence du socialisme, le capitalisme, lui, pourrait offrir les conditions de l'humanisme « vrai », de la démocratie, des droits et des libertés « réels » des hommes, et à dissimuler le fait que le véritable humanisme est incompatible avec la perpétuation de l'exploitation de l'homme par l'homme, de graves inégalités économiques, sociales et politiques, de la discrimination nationale, sociale et raciale. Mais peut-on parler de démocratie réelle, de liberté authentique, de garantie des droits fondamentaux de l'homme là où prévalent l'instinct égoïste, l'individualisme, la quête fiévreuse du bien-être personnel au préjudice de celui du prochain, dans un monde où des millions d'hommes sont privés de la possibilité élémentaire de gagner leur pain par le travail, de participer directement à la gestion de la société, à la prise de décisions touchant leur propre existence ?

Il n'est pas rare que, en traitant des problèmes de l'humanisme, on use avec désinvolture de la technique de la diversion. L'inessentiel est alors présenté comme

essentiel, l'accidentel comme nécessaire, l'exception comme règle. Ce qui est ainsi escamoté ce sont les contradictions fondamentales auxquelles se trouve confronté le capitalisme contemporain, les phénomènes d'aliénation qu'engendre l'exploitation, les conséquences sociales graves qu'entraîne la crise endémique affectant la société des monopoles, l'intensification des phénomènes particulièrement nuisibles à la condition humaine, tels que la violence, la recrudescence du racisme et du fascisme, la pornographie, la quête de «paradis» artificiels par le recours aux drogues etc.

Or les problèmes de l'humanisme ne sauraient trouver leur solution dans un traitement parcellaire, faisant jouer une propagande outrée, en réponse à des nécessités conjoncturelles ou pragmatiques. Pour résoudre ces problèmes il faut compter avec le fait que l'essence de l'humanisme contemporain réside au fond dans le constant souci que l'on manifeste pour assurer les meilleures conditions de vie matérielles et spirituelles à la classe ouvrière, à la paysannerie, aux intellectuels de chaque pays, bref au peuple entier, pour l'établissement de relations d'équité et de justice sociale, d'égalité économique en tout premier lieu, entre tous les vrais créateurs de valeurs, de rapports équitables et humains, plus justes et meilleurs, entre tous les peuples du monde. La garantie du droit au travail, à l'instruction et à l'éducation, la protection de la santé sociale, l'établissement d'une rétribution équitable, en fonction du travail fourni, la garantie du fonctionnement des valeurs éthiques, la participation réelle de tous les membres de la société à la vie économique, politique, sociale et culturelle, autant de repères de fond, préfigurant la substance de l'humanisme authentique.

Humanisme et paix

L'humanisme et la paix sont inextricablement liés. L'humanisme ne saurait exister en dehors de ses messagers — les hommes. Or, dans les conditions où, sur le plan international, la course aux armements atteint à des proportions autrement inquiétantes, où l'on voit encore à l'œuvre, dans le monde, les tendances à l'impérialisme, au colonialisme et au néocolonialisme, le recours à la force et à la menace d'en faire usage, l'humanisme aura à frayer sa voie en comptant avec plus d'un obstacle. Ce n'est nullement par hasard que la Roumanie socialiste mène une politique extérieure des plus actives au profit de la paix et de la sécurité, de la réglementation des rapports entre États à partir des principes rationnels de l'égalité et de la liberté, de l'indépendance et de la souveraineté, du droit de chaque peuple à faire son propre destin, une politique de solution pacifique des problèmes en litige, exclusive de la force et de la menace d'en faire usage, visant à l'instauration d'un nouvel ordre économique international. Les principes présidant à la politique extérieure de notre État se trouvent ainsi, de par leur contenu, intimement liés à l'humanisme foncier de notre société socialiste.

La révolution scientifique et technique à l'œuvre aujourd'hui dans le monde pèse en termes entièrement nouveaux les rapports de l'homme aussi bien au monde extérieur qu'au sien, intérieur, alors que les problèmes de l'humanisme sont directement et indissolublement liés à l'alternative paix-guerre. Rien de plus évident que cela si l'on pense que les acquis étonnants de la science et de la technique sont à même

d'améliorer, voire de modifier décisivement la condition humaine même, la porter à sa perfection ou, par contre, la faire éclater, la réduire à néant! Le paradoxe de notre civilisation actuelle, de l'homme devenu maître de son propre destin, son propre démiurge, prendrait-il ce contour tragique qu'avait déjà imaginé Gœthe? L'apprenti sorcier aurait-il créé de ces mauvais génies qui ne lui obéissent plus?

Retranchés dans leurs positions irrationalistes-pessimistes, nombre d'idéologues contemporains s'emploient à présenter la science et la technique ou leurs produits comme forces antihumaines, à même de disloquer l'homme et de dénaturer sa condition authentique, de le réduire à l'état d'objet et le dépersonnaliser, de lui faire s'aliéner sa propre essence à force d'être plongé dans l'inauthenticité. Faisant état des effets négatifs des sociétés capitalistes industriellement développées, de l'avalanche de biens que dégorge l'hyperindustrialisation de la quantité d'énergie humaine qu'absorbe une telle superproduction, des idéologues, des philosophes et des sociologues contemporains sont bien souvent unanimes à affirmer que cette «humanité extériorisée», sédimentée en œuvres et paysages nouveaux, caléidoscopiques, en événements, en machines et outils, serait, en général, devenue étrangère et inaccessible à l'homme. Dans cet immense « en dehors de soi » circulerait une quantité toujours croissante de valeurs matérielles, spirituelles, informationnelles, dont la signification — affirme-t-on — échapperait à l'homme contemporain et que, pour cette raison, l'homme serait désormais incapable d'assumer. L'effritement du sens et l'instauration de l'absurde vont ainsi de pair avec le glissement de la mystification dans l'existence humaine authentique. Lui faisant perdre toujours davantage le contact avec le monde naturel et avec lui-même, la vie artificielle qu'il s'est forgée, mènerait l'homme à sa perte, le plongeant dans un monde de sa création, mais qui n'est plus son monde et auquel il ne cesse de se sentir étranger.

La révolution scientifique-technique serait-elle une forme de développement de l'aliénation, d'éclatement de l'anonyme, de déclin culturel, de dégradation de l'intellect et de la personnalité de l'homme, de manifestation de l'antihumanisme? Une telle position manquerait de tout support théorique ou pratique. Car depuis l'outil le plus rudimentaire, depuis la première pierre polie jusqu'aux grandes installations techniques contemporaines, depuis les premiers gribouillis sur les parois de grottes jusqu'aux chefs-d'œuvre d'aujourd'hui, depuis la première articulation syllogistique jusqu'aux métalogiques actuelles, la culture et la civilisation représentent la voie royale et dramatique de l'histoire de l'homme, de l'objectivation et de l'affirmation de son existence. C'est là le chemin de sa connaissance et de sa liberté, de sa dignité ontologique, de son indépendance face à un créateur transcendant, chemin que l'homme a parcouru au prix de son travail physique et intellectuel.

La révolution scientifique contemporaine ne conduit pas, inévitablement, à la perte des valeurs humanistes, tout comme les dangers réels imputables à l'actuelle « civilisation technique », à savoir la possibilité d'utiliser les acquis de cette civili-

sation à des fins destructrices, de même que la dépersonnalisation et la standardisation de l'homme ne trouvent point leurs fondements dans la science ou la technique proprement dites, mais dans les circonstances où celles-ci sont utilisées par la société qui en bénéficie. Ce n'est nullement de par leur nature que la science ou la technique sont ou peuvent être tenues responsables de l'éventualité d'une guerre nucléaire. Certes, la possibilité d'une telle guerre n'aurait pu se présenter avant que la connaissance et la technique n'eussent atteint à tel niveau de développement. Mais l'alternative paix-guerre reste un problème de responsabilité politique.

De là aussi la responsabilité des hommes de science eux-mêmes face au mode humaniste ou antihumaniste où l'on entend utiliser les fruits de la science et de la technique. En ce sens, le mouvement « Les scientifiques et la paix » — créé, à Bucarest, à l'initiative du président Nicolae Ceauşescu et dont le président est l'académicien dr ingénieur Elena Ceauşescu — représente par lui-même l'expression de la compréhension d'un fait essentiel; le droit à la vie, droit fondamental des hommes, est la condition sine qua non *de l'humanisme contemporain !*

Affirmant constamment la démocratie ouvrière, socialiste et l'activité créative de l'homme, les valeurs de l'éthique et de l'équité socialistes, de la liberté humaine, de la civilisation et de la culture, élargissant sans cesse le champ de manifestation de la personnalité humaine, d'intégration de l'action individuelle à l'œuvre d'édification d'une nouvelle histoire, militant, sur le plan international, pour le respect des droits des peuples à une vie libre et indépendante, à la paix, au progrès et à la progrès et à la prospérité, le Parti Communiste Roumain s'avère — en théorie aussi bien qu'en pratique — un promoteur inlassable de l'haumanisme dans sa forme suprême, l'humanisme révolutionnaire.

DUMITRU GHIŞE

600 ANS DEPUIS L'AVÈNEMENT DE MIRCEA L'ANCIEN, VOÉVODE DE VALACHIE

Mihai Eminescu
(1850—1889)

TROISIÈME EPÎTRE

(extraits)

. . . . . .

D'une rive à l'autre on jette un pont mouvant de larges barques
Et la troupe s'y engage au premier signe du monarque.
Fiers spahis et janissaires — les enfants chéris d'Allah —
Obscurcissent cieux et terres à Rovine et au-delà.
Ils essaiment, se répandent, déployant déjà leurs tentes . . .
Seul, à l'horizon de brumes, le vieux bois de chênes chante.

Un ambassadeur s'avance, présentant son drapeau blanc.
Le sultan de haut le toise. Il est dur et méprisant :
— Que veux-tu ? — Paix et concorde désormais, Votre Hauteur.
Tenez, notre Voévode veut parler à l'empereur.

Un geste, et la voie est franche : voici que vers eux s'en vient
Un vieillard tout simple en gestes, en paroles et maintien.
— Ton nom est — car il me semble le savoir — Mirtcha ? — Oui, Sire.
— Et tu viens devant mon trône te soumettre à mon empire ?
— Quels que soient, ô Très Haut Sire, ta pensée ou bien tes buts,
Tant que paix et trêve durent, sois chez nous le bienvenu.
Pour ce qui est de l'hommage, cela est toute autre affaire.
Que Votre Hauteur entende nous faire subir la guerre
Ou bien retirer ses troupes — quel que soit Votre désir,
Nous Vous prions d'avoir, Sire, la bonté de nous le dire.
— Quoi ? qu'entends-je ? Quand le monde tout entier tremble à mon nom
Vais-je dans ma fière course trébucher sur un moignon ?
Malheureux vieillard, sans doute tu ne sais combien nombreux
Furent ceux qui, rois et princes, empereurs et nobles preux,

Eurent cette audace folle de marcher sur mes brisées.
Braves chevaliers de Malte — hauberts fins, lance aiguisée —
Et le pape au grand trirègne symbolique, tous unis,
Foudre contre cette foudre du croissant de lune qui
Engloutit entre ses cornes tous les peuples de la terre . . .
À un signe de leurs princes, tous ces chevaliers de fer,
Tout cet Occident, athlète de la Croix, pris de frayeur,
Tous se sont rués, en armes, vers ces terres de malheur.
Les voici battant les chaumes, les grands bois, les vastes mers,
Noircissant plaines et routes de leurs boucliers de fer.
Comme des forêts immenses de rapières et de piques,
Frissonnaient sous leurs navires les eaux prises de panique.
Ils se croyaient mur de bronze, digue, cime inaccessible.
À Nicopole ils apparurent, innombrables et terribles.
Quand je vis leur multitude, pullulant comme herbe aux champs...
Je me fis, vibrant de haine, dans ma barbe le serment :
D'une traite jusqu'à Rome, dans la Sainte Cathédrale
De saint Pierre faire prendre de l'avoine à mon cheval . . .
Et tu veux à ma colère présenter comme un rempart
Un bâton ? Une béquille chancelante de vieillard ?
— Vieillard ? Oui, peut-être, Sire. Mais le vieillard que voici
N'est pas un quelconque prince ; c'est le maître, c'est l'ami
Des foyers et des chaumines du Pays de Valachie !
Tu te vantes de soumettre gens et villes sans merci ?
Point, Seigneur, ne te souhaite d'arriver à nous connaître.
Ni de voir sous l'onde mate du Danube disparaître
Tes spahis. Au long des âges, que de hordes de rapine
Traversèrent nos frontières, saccageant, semant famines !
Les Barbares y passèrent tour à tour, races diverses,
Jusqu'à Darius lui-même, fils d'Hystaspe, roi des Perses ;
Que de fois nous vîmes poindre ponts de barques en chaînons
Déversant sur nos campagnes mort et désolation
Empereurs insatiables qui trouvaient la terre entière
Trop petite, chez nous vinrent pour y chercher eau et terre.
Qu'advint-il de ces armées ? Point voudrais porter trop haut
Nos mérites, mais tous furent transformés en terre et eau . . .
Tu es fier d'avoir fait mordre les poussières de l'enfer
Aux cohortes en armures, et aux preux bardés de fer
Accourus des innombrables terres du Soleil Couchant ?
Mais qu'attendaient tous ces braves ? Que cherchait cet Occident ?
De ton front couvert de gloire t'arracher les lauriers !
Pour la Croix et leur panache combattent ces chevaliers !
Moi ? Mon bras défend mes hommes, leur misère et leurs soucis.
Aussi bien, tout ce qui vibre sur ces terres et pays,
Les rivières et les roches, bêtes, branches, vents du ciel,
Tous me sont amis et frères, tous te sont danger mortel.

SOFRONIE DE TÎRGOVIŞTE: *Mircea l'Ancien* (Fresque de l'église épiscopale de Curtea de Argeş, 1526, détail)

Mircea l'Ancien et son fils Mihail. Tableau votif de la grande église du monastère de Cozia (fresque, XIVe siècle, repeinte au XVIIIe siècle, détail)

Nos armées sont petites, mais l'amour leur est un guide
Et un mur qui n'a point cure de ta gloire, Bâyazide !

Le vieux Prince part. À peine part-il que déjà ses pas
Font jaillir du fond des chaumes, font sortir du fond des bois
Mille cavaliers qui brillent. Leurs chevaux vifs et adroits
Sentent sonner sur leur ventre les grands étriers de bois ;
De leurs sabots ils balafrent le visage de la terre,
D'innombrables lances luisent et les flèches dans les airs,
Comme vibrent les rafales et la grêle de la pluie,
Ont rendu obscur le monde, le ciel bas couleur de suie.
Les champs hurlent, le son tremble, l'horizon s'emplit de voix
Et du bruit des cavalcades et de cris : Allah ! Allah !
Le sultan est là ; il hurle comme un lion pris de rage,
Mais la mort étend ses ombres et redouble ses ravages.
L'oriflamme verte essaie vainement de se frayer
À travers les hosts passage. Les barbares foudroyés
Sont jetés bas de leurs selles ; d'autres tombent à genoux
Pour y voir leurs rangs qu'écrase du ciel le profond courroux,
De partout flèches s'abattent comme le ferait le gel,
Comme si sur les campagnes s'effondrait le toit du ciel.
De son bras Mirtcha lui-même déchaîne le fol orage
Qui déferle et tourbillonne, foulant tout sur son passage.
Les chevaux vont ventre à terre, mur de lances jusqu'aux nues,
Ouvrant dans les hordes turques de profondes avenues.
Vers le soir, la horde toute, toute entière, ivraie au vent
Se disperse, se débande ; les enfants d'Ali Othman
Sous la pousse d'une grêle faite de fer et d'acier
Vont finir dans les abîmes du Danube au bras glacé !
Et derrière ces désastres, harcelants et sans merci,
Les guerriers du Voévode, les soldats de Valachie !

En français par D. I. SUCHIANU

DAN TĂRCHILĂ (n. 1923), médecin microbiologiste, a fait ses débuts de dramaturge en 1959 avec la pièce Dans une petite gare, **à laquelle firent suite:** Le grand fleuve rassemble ses eaux **(1961)**, Le Navire à un seul passager **(1962)**, Ecto-bar **(1970)**, **auxquels s'ajoutent les drames d'évocation historique,** Io, Mircea, Voévode de Valachie **(1966)**, La Mort de Vlad Ţepeş **(1976)**, Le grand soldat **(1977)**, Scènes de la vie de Vasile Lucaciu **(1978)**, **la légende dramatique** Le Bâtisseur **(1981) etc. Il est président de l'Association des écrivains de Braşov.**

Dan Tărchilă

IO*, MIRCEA, VOÉVODE DE VALACHIE

Pièce en trois actes

PERSONNAGES

MIRCEA, Voévode de Valachie (50 ans)
MARA, sa femme (40 ans)
ARINA, leur fille (16 ans)
MIHAIL, leur fils (20 ans)
VICHA (36 ans)
VILCOU, capitaine
SIN, connétable de Valachie
RADU, capitaine
ROMAN, capitaine
VLAD, fils du capitaine Roman
SOFRONIE, starets du monastère de Cozia
IOAN, cousin de Mircea
FRANÇOIS, évêque catholique
LE JEUNE MOINE
MUSA CELEBI
LE FORGERON
COUCOU, le berger
Capitaines, soldats, dames de la Cour

L'action se passe en Valachie, de 1409 à 1413.

* Io — formule-titre adoptée par tous les princes régnants de Valachie et de Moldavie jusqu'au XIXe siècle, abréviation du nom théophorique Ioan (Jean) et signifiant « par la grâce de Dieu ».

DÉCOR

Le pièce est jouée avec les éléments suivants:

Le trône princier, au centre de la scène.

Deux autres trônes placés l'un près de l'autre sur la droite du trône princier et un peu en retrait.

Un praticable à gauche de la scène; un autre à droite.

L'arrière-fond est occupé par des panneaux décrits dans le texté à chaque tableau.

Quelques éléments de décor supplémentaires, en fonction de l'endroit où se passe l'action.

Le décor ci-dessus ne représente qu'un point de vue de l'auteur, le metteur en scène et le scénographe ayant toute latitude pour en créer un autre, selon leur fantaisie

PROLOGUE

Au lever du rideau, tous les personnages sont dispersés autour de Mircea, agenouillé au milieu de la scène. Les soldats, placés l'un près de l'autre à partir du manteau d'arlequin, font cercle autour des personnages. Le panneau de l'arrière-fond représente la fresque de Cozia avec les portraits de Mircea et de Mihail.

Tambours, clairons.

MIRCEA *(sur un ton de confession):* Ce n'est pas moi qui ai tué Dan, mon frère qui m'avait précédé sur ce trône, c'est une main ennemie, inconnue. Je ne descends pas de la race des despotes d'au-delà du Danube, et pas non plus des porphyrogénètes byzantins. J'ai été Roumain. Un Roumain de cette terre roumaine et ancienne, fouillée par le fer de la charrue, mais ravagée surtout par celui de la guerre.

(Tambours, clairons.)

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode !

(Les tambours et les clairons se taisent.)

MARA *(tournant la tête vers Mircea):* Nous nous sommes juré foi devant Dieu l'un à l'autre, et nous nous sommes liés par les liens sacrés du mariage, mais personne au monde ne saurait te haïr plus que je ne le fais. Tu as pris mon fils pour en faire un prince, l'enlevant à mes caresses. Ma fille, tu me l'as arrachée et tu l'as envoyée en terre étrangère d'où elle ne reviendra plus. Et toi, tu l'es toujours tenu loin de mon cœur.

MIHAIL *(à Mircea):* J'ai peur d'élever les yeux vers la couronne que tu veux partager avec moi, et je crains de ne jamais pouvoir comprendre ce qui se cache dans l'autre moitié, celle que tu t'es réservée, père !

ARINA *(à Mircea):* Si un seul jour s'écoule — mais il ne s'en écoulera pas — et si une seule nuit s'achève — mais elle ne s'achèvera pas, — sans que ma pensée ne vole vers toi, oh ! mon père ! alors je ne mériterais plus que tu m'appelles ta chère petite princesse.

MIRCEA: Je devais conserver intacte cette terre roumaine que je tiens en héritage, et je crains davantage la malédiction de mes ancêtres que la haine de ceux qui ne comprennent pas que je ne puis agir autrement.

(Tambours, clairons.)

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode !

(Les tambours et les clairons se taisent.)

IOAN *(à Mircea):* Un serpent s'est enroulé autour de mon cœur qui me chuchote chaque jour, depuis des années: « Empare-toi de son trône ! » J'ai vécu en convoitant ta couronne, et cette soif est passée dans mon

sang avec chaque cruche de vin que j'ai bue, et elle s'est insinuée dans mon âme avec chaque bouffée d'air que j'ai aspirée.

MIRCEA: Maintenant encore, en cette heure dernière, tu ne comprends pas que moi, je t'ai pardonné. C'est notre pays qui ne t'a pas pardonné!

LE JEUNE MOINE: Quelle tristesse sans bornes, Votre Altesse! Et quelle inquiétude infinie! Et quel espoir illimité, Votre Altesse! Je veux les réunir, les rassembler dans les yeux de Votre Altesse. Là, sur le mur de l'église, à droite, afin que les hommes, les voyant, s'en souviennent à jamais.

FRANÇOIS: Vous, les Roumains, êtes une énigme pour notre Très-Saint Père le Pape, et même pour Dieu.

MIRCEA: Nous sommes là depuis que le monde existe et nous y perdurerons aussi longtemps que le monde et même davantage, car nos tombeaux enfouis dans les entrailles des monts ou dans les lits des rivières y demeureront, preuve irréfutable de nos droits à cette terre.
(Tambours, clairons.)

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode!
(Les tambours et les clairons se taisent.)

VILCOU *(au forgeron):* Nous avons encore deux bonnes heures de marche jusqu'à Argeş, forgeron. Hâtez-vous!

LE FORGERON: Il semble que vous ayez affaire à Son Altesse si je vous comprends bien. Dites à Son Altesse que c'est moi qui ai forgé ce fer et que je suis capable d'en faire mille si Elle me le demande.

RADU: Nous répondrons à l'appel de Votre Altesse toutes les fois que notre pays en aura besoin.

ŞIN: Afin d'en défendre la terre, ses monts, ses eaux, sa mer.

ROMAN et VLAD *(ensemble):* Et ceux qui y vivent, et ceux qui y vivront.

SOFRONIE: Amen!

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode!

VICHA *(à Arina):* Entendez-vous, princesse? *(Mélancoliquement.)* Vive Mircea-Voévode, Prince du Pays Roumain, l'homme que . . . l'homme que...
(Clairons, tambours, buccins. La lumière se modifie. Arina, Vicha, Mihail, et le Jeune Moine quittent la scène. Le capitaine Radu saisit la couronne et s'adresse à Mircea qui n'a pas changé d'attitude. Les autres personnages se rapprochent, formant un cercle derrière Mircea.)

RADU: Votre Altesse, Dan-Voévode est mort! Le sort fut avare de ses jours et ne lui en accorda que trop peu. La couronne qui fut celle de votre frère, nous avons décidé de vous la donner.

MIRCEA *(d'une voix où vibrent le trouble et la douleur):* Qui l'a tué?

RADU *(un instant désemparé):* On l'ignore, Votre Altesse.

MIRCEA: Personne ne le sait? Vous non plus, capitaine Roman? Vous non plus, connétable Sin? Vous ignorez qui a tué mon frère, Dan-Voévode?

SOFRONIE: Votre Altesse, permettez à ma vieillesse de vous répondre. Le frère de Votre Altesse a été tué traîtreusement, la nuit, en chemin, par des brigands.

MIRCEA: Les brigands des bois tuent les marchands, pas les voévodes. Ceux qui tuent les voévodes sont des traîtres à la patrie. Leur a-t-on coupé la tête?

RADU: Non, Votre Altesse!

MIRCEA: N'y a-t-il plus d'épées à lame tranchante pour les assassins de notre Valachie? Ou bien pensez-vous que la famille des Basarab compte tant de voévodes qu'on peut facilement renoncer à un prince!

RADU: Nous ne savons pas quels furent les brigands qui ont tué le frère de Votre Altesse!

SOFRONIE: Il n'y a que Dieu qui connaisse le nom de tous les assassins.

MIRCEA: Dieu n'a pas de hache, et ses anges ne savent pas couper les têtes.

SOFRONIE: C'est comme vous le dites, Votre Altesse, mais les voies du ciel sont plus tortueuses que tous les sentiers cachés de nos forêts. Permettez aux clairons de sonner, afin que nous vous consacrions notre Prince.
(Clairons.)

RADU *(pendant que Mircea se dirige vers le trône, il se lève la couronne à bout de bras et s'approche du prince)* Votre Altesse, portez cette couronne en prince glorieux et digne au service de son pays. Nous nous soumet-

tons dorénavant à la volonté de Votre Altesse, nous et nos enfants, et nous nous hâterons de répondre à l'appel de Votre Altesse à toute heure qu'il lui plaira de nous le commander. *(Il place la couronne sur la tête de Mircea, debout devant le trône.)*

SOFRONIE: Que Votre Altesse, soit bénie !

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode ! Vive le prince de Valachie !

MIRCEA *(après avoir examiné d'un regard perçant tous ceux qui l'entourent, fixant ses yeux sur Ioan):* Je me réjouis de voir parmi vous, mes capitaines, mon cousin Ioan qui s'est tenu depuis deux ans loin de notre pays. *(A Ioan.)* Vous êtes-vous bien diverti pendant votre exil, capitaine Ioan?

IOAN: Oui, Votre Altesse, très bien.

MIRCEA: Est-ce beau, à Raguse? Des marchands vénitiens et deux moines franciscains racontaient qu'on y passe le temps plaisamment.

IOAN: Ces marchands et ces moines avaient raison.

MIRCEA: De belles femmes?

IOAN *(surpris, mais le bravant):* Oui, Votre Altesse, très belles.

MIRCEA: Alors, pourquoi n'y êtes-vous pas resté?

IOAN: Le désir de revoir mon pays. Je suis arrivé cette nuit.

MIRCEA: À en juger selon la poussière qui couvre vos bottes, vous vous êtes vraiment hâté de revenir. Mais vous êtes arrivé trop tard.

IOAN: Que veut dire mon cousin par ces paroles?

MIRCEA: Je suis heureux que vous m'ayez compris, capitaine !

(Clairons, tambours.)

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode !

TOUS: Vive Mircea-Voévode, prince de Valachie !

(Pendant que la lumière diminue peu à peu, les personnages quittent tous la scène, sauf Mircea.)

MIRCEA: Ouvrez-vous, portes du siècle ! Montagnes, écartez-vous ! Troublez le sommeil des aigles dans leurs aires et jetez-les dans le ciel, qu'ils y tournoient en silence. Tremblez, rocs sous les sabots des cerfs et éloignez-vous sommets, blessant la voûte céleste de vos pics aigus et brillants comme le silex s'allumant sous les coups du fer. Et toi, belle plaine qui te couvre d'or sous la brûlure de l'été, étend les tapis afin que leurs pieds ne foulent que fleurs et oiseaux. Et vous, flots déchaînés de la Grande Mer, heurtez fortement le seuil lointain de notre pays afin que leurs oreilles entendent vos plaintes. Ouvrez-vous, portes du siècle et laissez-moi jeter un regard au delà. Je veux voir leurs armures rouillées et sanglantes. Je veux entendre leurs cœurs battre sous les mailles de l'histoire. Et les yeux ! Oh ! les yeux de mes ancêtres surtout, qui me fixent, scrutateurs, de derrière vous. Ouvrez-vous largement, et laissez-les passer ! Je suis le Prince du Pays roumain, un prince de cette longue file de souverains qui ont régné sur cette terre placée à la croisée des chemins, sous le vent des temps. « Quand tu deviendras prince, appelle-les et, s'ils viennent, ne doute jamais de toi-même: c'est là le signe que tu es véritablement l'élu de ton pays ! » Voilà ce que m'a dit un jour Radu-Voévode, mon père . . . « Quand tu deviendras prince, appelles-les . . . Appelles-les et, s'ils viennent . . . » Ouvrez-vous, portes du siècle ! Qu'à cette heure commence mon jour premier, et tous mes jours et toutes mes années. Ouvrez-vous largement et laissez-les passer !

(Bruit éloigné de tambours, qui devient plus fort à mesure que sur l'arrière-fond paraissent projetées les ombres énormes de Litovoi et de Basarab.)

MIRCEA: Soyez glorifiés, vous, les fondateurs de notre pays ! Je plie les genoux devant votre mémoire et un frisson me saisit à voir vos cottes de mailles ensanglantées sur lesquelles le temps a figé depuis longtemps le sang jadis chaud et vivant, répandu hors de vos poitrines sur notre terre roumaine. Qu'y a-t-il au delà de vous? Qu'adviendra-t-il après moi? Sonnez clairons, battez, tambours ! *(Clairons, tambours.)* Je jure que nous demeurerons ici, sur cette terre, parce que c'est ici que nous avons appris de quel côté tourner le regard afin de voir se lever le soleil; ici que nous avons appris quand il faut

sortir les charrues et jeter la semence, ici, enfin, que nous avons appris à mourir en hommes libres et bons. Toi, Basarab-Voévode, et toi, Litovoï-Voévode, vous êtes venus à mon couronnement et me considérez digne de régner sur tout le Pays roumain, avec ses monts, mes ancêtres, et aux côtés de ceux qui me succèderont et ne sont pas encore nés.

ACTE PREMIER

Un réflecteur éclaire le praticable de gauche sur lequel se trouve une enclume. Tempête avec tonnerre et éclairs. La lumière des éclairs illumine le trône où Mircea est assis, immobile, et le panneau de l'arrière-fond qui figure la salle du trône. Le forgeron entre de gauche, suivi par Vilcou.

VILCOU: Maudit temps!

LE FORGERON *(Un fer-à-cheval en main, commence à le marteler sur l'enclume):* Vous avez bien trouvé le moment pour vous mettre en route! Où allez-vous donc, en pleine nuit noire?

VILCOU: À Argeş.

LE FORGERON: Alors, c'est qu'il y a grande hâte. Vous venez de loin?

VILCOU: Le monde est grand, forgeron! *(Le réflecteur éclaire Mircea.)*

MIRCEA: Il y a dix jours et tout autant de nuits depuis que je l'attends. Il est impossible que la tempête l'ait surpris et englouti, lui et son navire. La mer ne saurait me jouer un tel tour... Qu'elle engloutisse, si tel est son bon plaisir, tous les messagers des rois et des empereurs de ce monde, mais pas le mien.
(Le réflecteur revient à gauche de la scène.)

LE FORGERON *(travaille en fredonnant):*
Feuille verte, blanc bouleau,
Battons-le tant qu'il est chaud!
(À Vilcou.) Ce sera la guerre?

VILCOU: Dieu seul le sait!

LE FORGERON: Et Son Altesse notre Voévode! J'ai combattu moi aussi à Rovine aux côtés de Son Altesse. Je n'étais qu'un gosse. Et je n'avais jamais cru jusqu'alors que nous pouvions avoir tant d'ennemis!

VILCOU: C'est Dieu qui nous les envoie pour nos péchés.

LE FORGERON: Les ennemis ne nous envahissent pas pour nos péchés, comme vous le dites, mais pour nos récoltes. Notre terre est bonne et la bonne terre a toujours des ennemis. Vous voyez ce fer-à-cheval? Le cheval peut casser son pied, mais il ne le perdra pas. Et nos lacs sont pleins de grands poissons, et les lacs pleins de poissons ont toujours attiré les ennemis. Vous avez eu de la chance de vous arrêter chez moi, car je vous ai trouvé un fer-à-cheval tel qu'il convient. C'est que, voyez-vous, nous sommes là depuis que nous existons et n'avons que faire ailleurs. Est-il vrai que les païens se préparent à traverser le Danube?
(Le réflecteur revient sur Mircea.)

MIRCEA: S'il revient et m'apporte de bonnes nouvelles, les Turcs ne passeront plus le Danube, même si son lit se dessèche en une seule nuit.
(Le réflecteur revient sur la gauche.)

LE FORGERON: On dit qu'un grand nombre de Bulgares sont passés avec leur bétail dans notre pays et ont supplié Son Altesse de bien vouloir leur permettre d'y trouver abri, car les Turcs les avaient envahis. Est-ce vrai?

VILCOU: Son Altesse a grand cœur.

LE FORGERON: Si Elle a eu pitié et leur a accordé sa protection, Elle a bien fait.

VILCOU: Hâte-toi, forgeron.

LE FORGERON: Le chant des coqs est encore loin.

VILCOU: Par cette tempête, personne ne l'entend.

LE FORGERON: C'est vous qui le pensez! Les coqs chantent chaque matin. Et par un temps comme celui-ci, savez-vous ce qu'ils font? Ils chantent entre deux coups de foudre. Vous allez chez notre Prince, sans doute.

VILCOU: Je suis marchand.

LE FORGERON: Eh bien! Tous les marchands s'arrêtent chez moi. Ceux de Braşov comme ceux d'ailleurs. Hier, il y en a eu qui venaient de Lvov. Je sais quelles marchandises chacun apporte. Alors, vous, vous êtes marchands, d'accord! mais c'est une autre espèce de marchandise que vous apportez!

VILCOU: Avez-vous terminé, forgeron? J'ai encore deux bonnes heures de route jusqu'à Argeş.

LE FORGERON: Ah! Ah! C'est bien à not' Voévode que vous avez affaire, à ce que je vois. Dites-lui que c'est moi qui ai forgé ce fer-à-cheval, et que je puis en faire mille, il n'a qu'à le dire!

(Tandis que le réflecteur revient sur Mircea, Vilcou et le Forgeron quittent la scène.)

MIRCEA: Des pas . . . Non, il m'a semblé... Depuis plus de vingt ans que je règne, je ne cesse de guetter d'une oreille vers le Danube, et de l'autre vers les montagnes.

(Vicha entre sans faire de bruit.)

VICHA *(doucement):* Votre Altesse! . . . *(Elle s'approche de Mircea qui ne l'a pas encore entendue.)* Votre Altesse!

MIRCEA: Vicha! Ici, en pleine nuit?!

VICHA: Pardonnez-moi.

MIRCEA: Te pardonner, Vicha? Et pourquoi? Tu sais bien que je suis toujours heureux de te voir.

VICHA *(troublée):* Votre Altesse! *(Puis.)* Le danger approche?

MIRCEA: Je ne sais pas, Vicha.

VICHA: Les Turcs franchissent sans cesse le Danube et brûlent les villages par ci par là. Mais maintenant, ils se préparent pour une grande guerre, n'est-il pas vrai?

MIRCEA: Je ne sais pas, Vicha.

VICHA: Vous attendez quelqu'un depuis quelques jours, car vous ne prenez plus de repos, même la nuit. Je sais bien comment est le visage de celui qui attend. Ses yeux sont comme une sorte de soif, et pourtant ils ne sont ni secs ni froids, comme les lèvres assoiffées, ils sont brillants et brûlants comme les yeux de Votre Altesse.

MIRCEA *(circonspect):* Tu sais aussi qui j'attends?

VICHA: Non.

MIRCEA *(durement):* Ne cherche pas à l'apprendre.

VICHA: Depuis dix jours vous êtes assis là, les yeux ouverts, les oreilles attentives à tout bruit *(Mircea ne lui répond pas.)* Pourquoi ne me répondez-vous pas? Une bonne parole peut remplacer une caresse, lorsque la caresse . . . Pardonnez-moi. Je ne suis, moi aussi, qu'une pauvre femme, et c'est tout. Mais je n'aime pas vous voir triste et inquiet.

MIRCEA: Pourquoi ne ries-tu pas un peu, Vicha?

VICHA: Le voulez-vous vraiment?

MIRCEA: Pourquoi cette question, alors que tu sais très bien que ton rire est ma miette de bonheur?

VICHA *(souriant):* Oh! Votre Altesse!

MIRCEA: Tu es belle, Vicha!

VICHA: C'est l'effet du bonheur . . . parfois . . . lorsque je suis seule avec Votre Altesse.

MIRCEA *(voulant l'étreindre):* Vicha!

VICHA *(reculant d'un pas):* La Princesse Mara veut vous parler. C'est pourquoi je suis venue.

MIRCEA: À cette heure de la nuit?

VICHA: La recevrez-vous, Votre Altesse?

MIRCEA: Oui, Vicha. Dis à la Princesse que je l'attends.

(Vicha sort. Le réflecteur passe maintenant sur le praticable de droite où François, assis sur un tabouret, est plongé dans la lecture d'un livre.)

FRANÇOIS *(lisant lentement):* In nomine Domini et Filii et . . . *(Ioan entre en toute hâte. François lève les yeux, plein d'intérêt.)* Du nouveau?

IOAN: J'ai pu venir sous le couvert de l'orage. Cette nuit, aussi, il attend, comme il le fait chaque nuit depuis plus d'une semaine.

FRANÇOIS *(comme se parlant à lui-même):* Qui? Qui le Prince attend-il?

IOAN: Je n'ai rien pu apprendre, pater François.

FRANÇOIS: Un messager, sans doute. Mais d'où cela? Et porteur de quel message? *(Bouffée d'autorité.)* Pourquoi ne le savez-vous pas? *(Puis, avec un petit sourire, hypocrite).* Vous n'avez-jamais été capable de me renseigner sur des plans du Prince. Jamais!

IOAN *(avec haine):* Le Prince est un chien.

FRANÇOIS: Pourquoi n'apprenez-vous pas à aboyer pour pouvoir le comprendre? Vous faites partie du Conseil Princier. Et vous êtes cousin germain de Son Altesse *(D'un ton irrité.)* Dois-je vous le rappeler à chaque fois? *(Faisant quelques pas, plongé dans ses pensées.)* Il manigance quelque chose. Et il le fait sans en avoir averti notre très illustre Sire, le roi Sigismond de Hongrie. Retournez à la Cour, et ne le quittez plus avant d'avoir appris quelque chose. Peut-être que ce matin apportera un peu de lumière.

IOAN: J'y cours, pater.

FRANÇOIS: N'oubliez surtout pas qu'au bout du chemin sur lequel vous courez il y a peut-être . . . un trône... qui vous attend. *(Ioan sort en hâte. François se rassied, rouvre son livre, mais n'y fixe pas ses regards.)* Vous les Roumains, vous êtes une énigme pour notre Très Saint Père le Pape, et même pour Dieu. *(Le réflecteur revient sur le trône où Mircea est assis tandis que François disparaît de scène. La Princesse Mara entre, de droite).*

MIRCEA: Je pensais qu'à cette heure ma princesse dormait encore.

MARA: J'ai eu une nuit épouvantable. De mauvais rêves.

MIRCEA: Le sommeil n'a pas réussi à me glisser ses rêves derrière les paupières. Cependant, moi aussi j'ai rêvé. Des rêves que je me forge tout seul, quand je suis éveillé, les yeux ouverts. Mes rêves, si tu les connaissais . . .

MARA: Mais je ne les connais pas, Mircea. Tu ne me les as jamais racontés.

MIRCEA: Parce que les rêves ont un sens, Madame. Et qui saurait déchiffrer ce sens sinon celui qui les rêve? !... Et parfois même . . . même pas moi...

MARA: J'aurais pu t'aider à les comprendre.

MIRCEA: N'en veuillez pas au Prince de ce pays, Madame! Tu ne l'aurais pas pu. Quel rêve as-tu eu?

MARA: Il semblait que je te rencontrais sur une route déserte et que je ne te reconnaissais plus.

MIRCEA: Quand je rêve les yeux ouverts, il ne m'arrive jamais de ne pas reconnaître quelqu'un.

MARA: Je suis passée près de toi comme près d'un étranger, et c'est à peine lorsque tu te fus éloigné sur cette route — le comprends-tu? — c'est alors à peine que j'ai compris que c'était toi, l'homme que j'avais rencontré.

MIRCEA: Mais moi? Moi, ne t'ai-je pas reconnu?

MARA: Tu m'as fixé un instant, et c'est tout. Non, tu ne m'as pas reconnu non plus. Autrement tu ne serais pas passé ainsi ton chemin. Mircea, ce rêve est mauvais signe. Le ciel nous envoie des signes.

MIRCEA: Toute notre vie, nous passons à travers les signes que le ciel nous envoie. Peut-être nous rejoignent-ils chaque jour et à chaque heure. Malheureusement, nous ne les reconnaissons même pas et même lorsque nous le faisons, nous le faisons, nous sommes incapables de les déchiffrer.

MARA: Mon rêve signifie-t-il . . . la mort?

MIRCEA: Si la mort nous était annoncée par des rêves, nous n'aurions plus le temps de rêver autre chose que la mort. Car quel autre rêve aurions-nous pu rêver avant la bataille de Rovine? Non, Madame, un rêve qui comprenne des milliers de morts ne saurait être le fait d'un seul homme.

MARA: J'ai toujours craint les rêves.

MIRCEA: C'est que tu dors trop, Madame.

MARA: Ne prends pas à la légère les signes que le ciel nous envoie, Mircea. Rappelle-toi, il y a vingt-trois ans, le jour où tu es monté sur le trône. Cette année-là avait commencé par de mauvais signes. À la Saint-Basile, premier jour de l'an, le soleil s'est soudain voilé à l'heure de midi et il a fait soudain noir, et les étoiles brillaient au ciel comme en pleine nuit. Les gens se jetèrent face contre terre, les cœurs serrés d'épouvante.

MIRCEA: Et ce petit rayon de soleil, que l'on distinguait à peine, sur le ciel . . .

MARA: Cette année-là, peu après qu'elle eut commencé, ton frère, Dan-Voévode, fut tué.

MIRCEA: Et cette même année je fus élu Prince régnant.

MARA: Tu ne devais pas accepter le trône.

MIRCEA: Refuser un trône?

MARA: Le Conseil du pays en aurait élu un autre.

MIRCEA: Ce n'est pas le Conseil qui m'a élu, Madame, mais quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un n'est ni capitaine, ni connétable, ni Dieu, ni le Diable. Si c'était Dieu, je l'aurais prié de m'en absoudre, car il est bon plus que de raison. Le diable, je l'eusse berné, car je suis plus intelligent que lui. Mais notre pays, Madame? Non, je ne pouvais refuser. Le sort de ce pays est au-dessus de toutes mes craintes.

MARA: Craintes?! . . . Je ne t'ai encore jamais entendu prononcer ce mot!

MIRCEA: La peur m'a étreint dès le premier jour où je suis monté sur le trône.

MARA: Tu as eu peur?! Toi, Mircea?

MIRCEA: Oui! Oui! Mais pas de la façon dont le laisse entendre la parole que tu as prononcée, Mara, autrement! Toi, tu as peur que je ne meure à la guerre; moi, de ne pas être courageux à la mesure de mon amour pour ce pays. Toi, tu as peur que je ne sois pas tué lâchement, par des traîtres. Moi, de ne pas être aussi sage qu'est grande ma foi dans l'indépendance future de notre Pays roumain. Tous deux avons peur: toi pour ma vie, moi pour la vie de mon pays.

MARA: Ces vingt-trois ans de règne furent pour moi autant d'années de peur pour ta vie et celle de nos enfants. Ils furent ma seule joie en ce monde. Le soir, je les embrasse avant leur sommeil, le matin, je les caresse avant de les réveiller. Ne me les enlève jamais, Mircea. Je t'en supplie, au nom de Dieu. Et si tu gardes encore, au fond de ton cœur, une parcelle d'amour pour moi, je t'en supplie au nom de cette parcelle.

MIRCEA: Ton fils est un Basarab, Mara! Un jour, il n'aura plus besoin de tes caresses, et ce jour est proche.

MARA: Mais il n'est encore qu'un enfant.

MIRCEA: Cet enfant règnera sur ce pays!

MARA *(douloureusement):* Je le sais, mais jusqu'alors prolonge son enfance.

MIRCEA: Notre pays ne saurait perdre son temps à ces jeux d'enfants. Le trône a besoin d'un prince avisé ayant fait ses preuves. Mihail doit comprendre dès maintenant les secrets du trône qu'il occupera.

MARA: Mircea, ne l'enlèva pas à mes soins!

MIRCEA: Les femmes ne peuvent enseigner à un homme comment règner sur un pays. Il suffit que tu lui aies donné ton lait. Maintenant, il n'a plus besoin de toi.

MARA: C'est moi qui ai besoin de mes enfants. C'est tout ce qui me reste de ma vie solitaire à tes côtés. Mircea, ne m'enlève pas Mihail. Laisse-le grandir, jouir de son enfance. Je le vois parfois qui joue avec Arina comme lorsqu'ils n'étaient pas plus hauts que trois pommes. Je tombe à tes genoux, si tu veux, mais ne l'associe pas au trône.

MIRCEA: Le jour commence à poindre. Et Dieu lui-même ne peut empêcher le jour de se lever.
(Entre Sin.)

SIN: Excusez-moi, Altesse . . .

MIRCEA: *(le souffle coupé par l'émotion):* Est-il . . . arrivé?

SIN: Oui, et il attend que vous le fassiez entrer.

MIRCEA: Mais non, connétable, c'est moi qui attend. Qu'il entre vite!
(Sin sort.)

MARA: L'homme que tu attend depuis tant de jours et de nuits?

MIRCEA: Un marchand qui me vend sa marchandise sans réclamer d'argent.

MARA: Quelle marchandise?

MIRCEA: L'avenir, Madame! Ce marchand achète le passé et vend l'avenir. Pourvu qu'il ait trouvé la marchandise que je cherche.
(Mara sort par la droite. Vilcou entre par la gauche, suivi par Sin.)

VILCOU: Longue vie à Son Altesse!

MIRCEA *(le relevant):* Lève-toi, Vilcou *(Vilcou se lève, Mircea l'étreint.)* Je

ne puis étreindre des personnes agenouillées. Sois le bienvenu !

VILCOU: La tempête m'a surpris en mer et peu s'en fallut que je ne coule au fond des mers avec mon navire. Mais je m'en suis tiré car j'ai prié Dieu, et je lui ai dit que Votre Altesse m'attendait et qu'il fallait absolument que je rentre vous apporter des nouvelles.

MIRCEA *(le regardant dans les yeux, d'une voix étranglée):* Dis-moi . . . il existe?

VILCOU: Oui, Altesse !

MIRCEA *(une joie indicible le fait se taire pendant quelques instants, puis, avec l'assurance de l'homme qui vient de remporter une grande victoire, il murmure):* Il existe ! *(Puis.)* Comment . . . se nomme-t-il?

VILCOU: Musa Celebi !

MIRCEA: Musa Celebi ! *(Il crie.)* Connétable, du vin ! Buvons une cruche de vin en l'honneur de Musa Celebi ! *(Sin sort.)*

VILCOU: Je vous remercie, Altesse. Toute cette nuit j'ai chevauché. De Chilia jusqu'ici je ne me suis arrêté que le temps de changer un fer à mon cheval. Un bon vin comme celui de Votre Altesse déliera ma langue. Le forgeron disait qu'il était capable de forger encore mille fers si Votre Altesse le lui demandait.
(Sin revient, suivi d'un page portant trois cruches de vin.)

MIRCEA: Au succès de ton voyage, capitaine Vilcou !

VILCOU: À Votre Altesse !
(Ils boivent.)

MIRCEA: Et maintenant, vas-y, raconte !

VILCOU: Lorsque je suis arrivé à Chilia, il y a un mois, je n'ai guère attendu plus de trois jours, car il y avait là un navire gênois qui s'apprêtait à appareiller. Je leur dis que j'étais marchand et que je m'en allai, au-delà de la mer, au port de Sinope, pour y trouver de la marchandise. Et j'ai bien payé le capitaine, d'abord pour qu'il me conduise à Sinope, et ensuite pour qu'il ne me demande pas quelle sorte de marchandise j'allais chercher. *(Tous rient.)* Une semaine plus tard, j'étais à Sinope et le quatrième jour je réussis à m'introduire chez le prince Isfendijar. Un vrai homme, Votre Altesse, franc et honnête. Il m'a fait servir une table abondante, chargée de tous les mets de la terre, mais je n'y ai pas touché, car je n'y ai pas trouvé goût. Là, j'ai appris que tous les Turcs n'ont qu'un seul cuisinier qui leur prépare le pilaf dans un grand chaudron d'où chaque Turc se sert à sa guise. *(Mircea rit gaîment.)* Et j'ai encore appris que ce pilaf est cuisiné selon qu'il est prescrit dans leur livre sacré qui a nom Coran. Et leur cuisinier, il s'appelle Allah. Et voici comment, de fil en aiguille j'en suis arrivé à apprendre tout ce que Votre Altesse voulait apprendre.

MIRCEA: Dis, capitaine, dis, j'ai perdu toute patience.

VILCOU: Comme vous l'avez appris, Votre Altesse, après avoir battu, Bâyazid, Timour Lenk en a fait son captif et l'a emmené avec lui. Deux des fils de Bâyazid, Soliman et Mohammed se sont partagé l'empire. Mohammed a pris les terres d'Asie et Soliman les autres, jusqu'aux rives de notre Danube. Et comme vous le savez aussi, Votre Altesse, Bâyazid a un troisième fils, que les deux autres ont confié à l'émir de Caramanie, pour qu'il le garde jusqu'à sa mort, afin de ne pas devoir lui céder un morceau de l'empire. Ce troisième fils de Bâyazid, qui est en prison, se nomme Musa Celebi.

MIRCEA: C'était donc vrai ! Tout était vrai !

VILCOU: Le prince Isfendijar, chez lequel je fus, hait Soliman de toute son âme; et il est prêt à faire ce que Votre Altesse lui demande; il libèrera Musa Celebi des mains de l'émir de Caramanie et l'introduira secrètement dans le palais de Sinope.

MIRCEA: Une fois là . . . tu comprends, Capitaine? Une fois là, il s'embarquera sur un navire et viendra me retrouver. Et moi, je le recevrai avec tous les honneurs dus à un . . . sultan.

VILCOU: Mais Musa Celebi n'est pas sultan !

MIRCEA: Il le sera, capitaine, il le sera? Aie bien soin qu'il ne lui arrive rien de mal en chemin !

VILCOU: Moi? !

MIRCEA: Tu retournes à Sinope. Emmène quelques hommes de confiance et ramène-moi Musa Celebi. L'Empire ottoman aura un sultan ami du voévode de Valachie.
(Mihail entre en hâte.)

MIHAIL: Des nouvelles nous sont parvenues, père.

MIRCEA: Qu'arrive-t-il donc à la Cité de Giurgiu?

MIHAIL: Soliman rassemble son armée. Les espions que j'ai envoyés sur l'autre rive du Danube, près d'Andrinople, ont rapporté qu'on y fait de grands préparatifs. Un corps de spahis est prêt à franchir le fleuve.

MIRCEA: Tu as peur, Mihail?

MIHAIL: Non, père. Je n'ai jamais eu peur des Turcs.

MIRCEA: Tu devrais apprendre à en avoir. Ils sont puissants et bien organisés. Leur rêve est de conquérir le monde. Aie toujours peur de ceux qui veulent conquérir le monde car ils n'ont pas tout leur esprit. *(À Vilcou).* Capitaine, demain, lorsque le soleil sera au-dessus de nos têtes, que tu sois à cinq heures de route d'Argeş. Personne ne sait où tu vas. Évite aussi de rencontrer jusqu'à demain mon cousin Ioan. Il est trop curieux et pose trop de questions.

VILCOU: J'ai compris, Votre Altesse.

MIRCEA: Connétable!

SIN: À vos ordres!

MIRCEA: Tu partiras aujourd'hui même, sans bruit, pour Cetatea Dîrstorului et tu y demeureras jusqu'à nouvel ordre.

SIN: C'est bien, Votre Altesse.

MIRCEA: Mais avant de partir, fais seller mon cheval. Je veux me promener un peu, ce matin. Mon fils Mihail m'accompagnera. En route, nous ferons halte chez quelqu'un. Au retour je veux trouver à la Cour le capitaine Roman et son fils.
(Ils sortent tous de scène, tandis que le réflecteur revient au praticable de droite, où se trouvent François et Ioan.)

FRANÇOIS *(continuant un entretien, nerveux):* Mais non! Le Prince vous a trompé, vous aussi, comme il trompe tout le monde autour de lui.

IOAN: C'est la princesse Mara elle-même qui me l'a dit: celui que le Voévode attendait depuis tant de jours est arrivé. C'est le capitaine Vilcou.

FRANÇOIS: Pour autant que je sache, le capitaine Vilcou est le commandant de la garnison de Cetatea Dîrstorului. Que signifie donc sa venue à Argeş, une venue que le Prince ait attendue depuis tant de jours? Ou bien, ne serait-il pas venu de Cetatea Dîrstorului, mais d'un tout autre endroit? Et pourquoi pas? Votre Voévode est plus roué que le Diable. Le Diable lui-même aurait beaucoup à apprendre s'il fréquentait la Cour princière, ne fut-ce qu'un seul jour. Il nous faut apprendre pourquoi le Prince attendait le capitaine Vilcou.

IOAN: La princesse Mara l'ignore.

FRANÇOIS: Aujourd'hui. Mais demain? Elle pourrait l'apprendre, n'est-il pas vrai? Et vous . . .

IOAN: Je comprends, pater.

FRANÇOIS: C'est très bien de comprendre, capitaine. Mais ce n'est pas suffisant. Il nous faut des faits.

IOAN: Je suis prêt pour n'importe quelle action.

FRANÇOIS: Qui avez-vous à vos côtés?

IOAN: Il est difficile de faire parler les gens du Prince.

FRANÇOIS: Vous êtes donc seul.

IOAN: Votre Sainteté est à mes côtés!

FRANÇOIS: Moi? Vous plaisantez, capitaine. Je ne puis sortir de l'ombre de la croix que je sers. Vous avez besoin d'un aide là-bas, à la Cour-même du prince. Cherchez-le!

IOAN: Je le cherche depuis des années, mais j'en suis arrivé à croire que je ne trouverai jamais un aide qui me sois dévoué. La fidélité des gens de Mircea est plus puissante et plus haute que les murailles d'une cité: on ne peut la détruire, on ne peut la franchir.

FRANÇOIS: Toute muraille a une faille, une brèche par laquelle on peut se glisser. Le tout est de la découvrir.

IOAN: Comment, pater, comment faire?

FRANÇOIS: En rôdant autour d'elle, cent fois si cela est nécessaire. Dès que vous l'aurez trouvé venez me le dire. Je vous enseignerez la manière de vous y glisser. Mais que vois-je? Son Altesse se dirige vers ma demeure. Il approche. Il met pied à terre.

IOAN *(en panique):* Que faire, pater? S'il me trouve ici, c'en est fait du moi. Je dois fuir. Mais par où?

FRANÇOIS: Quand on ne peut plus fuir, on se cache. Sors vite par le fond du jardin, entre dans l'église et dissimule-toi dans le clocher. Prends la clé.

(Il lui tend la clé. Ioan sort en courant par la droite. Entrent venant de gauche, Mircea, Mihail et Sin. Derrière eux, des gens d'armes.)

MIRCEA: Bonjour, pater François. J'ai interrompu vos prières, mais je ne vous ai plus vu depuis longtemps à la Cour, et comme je passais devant votre maison, je me suis un peu arrêté.

FRANÇOIS: Votre Altesse est la bienvenue! Vous me faites grand honneur en franchissant le seuil de ma pauvre maison, mais ma vraie demeure est au ciel. Celle-ci, que vous voyez, ne sert que pour la brève vie que Dieu Tout-puissant m'a octroyée. Moi, humble serviteur de l'Église catholique, je ne suis sur cette terre que de passage.

MIRCEA: Moi aussi, je ne suis ici que de passage, pater, et je me suis arrêté pour m'enquérir de votre santé.

FRANÇOIS: Dieu s'est montré miséricordieux envers son serviteur, et a apaisé ses douleurs.

MIRCEA: Vous ne souffrez donc plus de ce terrible point de côté dont vous vous plaigniez?

FRANÇOIS: Il a disparu comme par miracle.

MIRCEA: Avez-vous mangé de l'ail comme je vous l'ai conseillé?

FRANÇOIS: Oui, et je m'en suis senti tout revigoré, dès le lendemain.

MIRCEA: Des promenades à l'air vous feraient beaucoup de bien.

FRANÇOIS: Je fais un petit tour chaque matin.

MIRCEA: À cheval ou à pied, pater François?

FRANÇOIS: À pied, Votre Altesse, seulement à pied.

MIRCEA: Les promenades à cheval vous seront certainement bénéfiques. Commencez aujourd'hui même. Allez jusqu'à la croisée des routes où s'ouvre celle de Cîmpulung. L'air pur vous sera bon. Je vous conseille, cependant, de ne pas vous fatiguer en allant trop loin. Mettons, jusqu'au village de Comăneşti, au-delà de la colline.

FRANÇOIS: Un beau village, ce Comăneşti!

MIRCEA: N'est-ce pas, pater? De bonnes terres, un vignoble des meilleurs et un rucher. Ce village vous plaît-il?

FRANÇOIS: À qui ne plairait-il pas, Votre Altesse?

MIRCEA: De plus, il se trouve à la frontière des terres de l'évêché catholique que vous gouvernez... Je pense... *(Il s'arrête, sourit d'un air entendu.)* Cette frontière, il faudrait la supprimer, un jour.

FRANÇOIS: Votre Altesse est généreuse comme peu de Princes le sont sur cette terre.

MIRCEA: Dans un mois, rappelez-moi donc ce désir qui m'a pris. Pas plus tôt.

FRANÇOIS: Que Dieu vous récompense au centuple. Je prierai pour la Santé de Votre Altesse.

MIRCEA: N'oublie pas de prier aussi pour ceux qui voyagent sur les mers. Demeurez en paix, pater. Quand vous serez tout à fait remis, passez donc à la Cour.

FRANÇOIS: Avec grand plaisir, Votre Altesse. J'aimerais causer avec le fils de Votre Altesse.

MIHAIL: Moi aussi, pater, je veux vous demander un conseil.

FRANÇOIS: Je serais heureux de pouvoir vous le donner. De quoi s'agit-il?

MIHAIL: Je voulais demander à Votre Sainteté si l'Église catholique ne devrait pas avoir deux clés: l'une pour ouvrir, l'autre pour fermer.

FRANÇOIS: La clé de l'Église catholique est la vraie foi. C'est par elle seulement que l'ont peut pénétrer dans notre église. N'importe qui peut trouver la clé de son cœur.

MIHAIL: Et s'il ne la trouve pas, peut-il la demander à Votre Sainteté?

FRANÇOIS: Bien entendu.

MIHAIL: C'est dommage que vous ne l'ayez pas dans notre poche en ce moment.

(Tous sortent. La scène s'éclaire. Arina accourt en riant. Poursuivie semble-t-il par quelqu'un, car elle ne cesse de regarder derrière elle. Elle se cache

derrière le trône. Vicha apparaît tout de suite après.)

VICHA: Princesse ! . . . Où êtes-vous, Princesse !

ARINA *(sortant la tête de derrière le trône):* Cou-Cou ! Cou-cou !

VICHA *(riant):* Oh ! Princesse, vous me faites toujours peur !

ARINA *(s'assied sur le trône, grossissant sa voix):* Je suis Mircea-Voévode !

VICHA *(se prêtant au jeu):* Longue vie à Son Altesse !

ARINA: Quel vent vous amène dans notre pays, chevalier?

VICHA: Le Zéphyre, Votre Altesse.

ARINA: J'aime vos paroles. Demandez-moi ce que vous voulez, je vous le donnerai.

VICHA: Je n'ose pas vous demander ce que je désire le plus.

ARINA: Courage, chevalier ! Je suis généreux ! Dites-moi: que voulez-vous que je vous donne.

VICHA *(s'agenouillant):* Le Cœur de Votre Altesse.

ARINA *(se jette contre la poitrine de Vicha, troublée):* Oh ! Vicha ! . . . *(Elle l'étreint.)* Vicha !

VICHA: Qu'est-ce qui trouble ma princesse? Pourquoi tremblez-vous?

ARINA: Vicha, dites-moi vrai: suis-je belle?

VICHA: Comme nulle autre, princesse. Personne, ni le roi de Hongrie, ni celui de Pologne, ni le despote des Serbes et pas même l'empereur de Byzance n'ont de princesse plus belle que la princesse Arina.

ARINA: Si vous étiez un Beau-Vaillant, me demanderiez-vous pour femme?

VICHA: En voilà une question? Bien sûr ! Et je vous aurais emmenée dans un palais merveilleux, tout en or.

ARINA: Oui?

VICHA: Je m'en serais allé à votre recherche par-delà neuf pays et neuf mers. J'aurais affronté les dangers les uns après les autres, j'aurais combattu la sorcière, et le dragon, j'aurais volé, sur mon cheval qui se nourrit de braise, par-dessus la forêt enchantée et j'aurais traversé les eaux brûlantes du fleuve maudit.

ARINA: Oh ! Vicha, racontez encore !

VICHA: Raconter quoi, princesse?

ARINA: Tout ce qui vous passe par la tête . . . N'importe quoi . . . Je vous en prie . . . comme vous le faisiez depuis que je vous connais, Mais racontez-moi une histoire. Une nouvelle histoire que vous m'avez pas encore racontée jusqu'à présent.

VICHA: Je vous ai raconté toutes les histoires que je connais. Plus de dix fois chacune.

ARINA: Vous me les avez raconté toutes? En êtes-vous sûre?

VICHA: Très sûre, princesse.

ARINA: Pourtant, il y en a encore une.

VICHA: Laquelle?

ARINA: Celle que je suis seule à connaître.

VICHA: Oh ! Princesse ! . . .

ARINA: Pourquoi me regardez-vous ainsi?

VICHA: Parce que, dès cet instant . . .

ARINA: Eh, bien, dès cet instant?

VICHA: Vous n'êtes plus une enfant, ma princesse. Seuls les enfants demandent qu'on leur raconte des histoires qu'ils ne connaissent pas. Lorsqu'ils vous demandent l'histoire qu'eux-mêmes connaissent et dont ils rêvent, ce ne sont plus des enfants. Princesse, dorénavant, vous n'avez plus besoin de moi; vous pouvez vous raconter toute seule des histoires. Celles que vous rêvez, celles auxquelles aspire la jeunesse de ma princesse.

ARINA: Non, Vicha. J'aurais toujours besoin de vous. Je me suis habituée à vous savoir tout près de moi, à vous confier toutes mes pensées. Comme maintenant.

VICHA: Comme maintenant?

ARINA *(rêveuse):* Vicha !

VICHA: Oui, ma princesse !

ARINA: Vicha . . . comment est-ce quand on aime? *(Vicha se tait, la contemplant avec amour et nostalgie.)* Vicha, comment était-ce, . . . quand vous aimiez?

VICHA *(comme si son secret avait été découvert):* Quí ça?

ARINA: Je ne sais pas. Mais vous avez bien aimé quelqu'un, n'est-ce pas?

VICHA: Oui, ma princesse, moi aussi j'ai aimé . . . quelqu'un.

ARINA: Et que sentiez-vous? . . . que sentiez-vous alors, Vicha?

VICHA *(après un silence):* Ce que je sens aujourd'hui encore, princesse.

ARINA: Aujourd'hui encore . . . comme alors?

VICHA: Oui.

ARINA: Il y a longtemps depuis?

VICHA: Oui, il y a longtemps.

ARINA: Mais Vicha, depuis que je vous connais, vous êtes toujours seule.

VICHA: Seule, ma princesse *(changeant de sujet.)* Parlons plutôt de vous, ma princesse?! Le voulez-vous?

ARINA: Oh! Depuis quand je le veux!

VICHA *(grondeuse):* Et vous vous êtes tue jusqu'à aujourd'hui?

ARINA: Parce que je n'étais pas sûre. Hier soir, pourtant...

VICHA: Hier soir...?

ARINA: Écoutez, Vicha, hier soir il m'a regardé longuement, si longuement...

VICHA: Qui ça?

ARINA: Jurez-moi de ne le dire à personne...

VICHA: Je le jure.

ARINA: Vlad!

VICHA: Le fils du capitaine Roman?

ARINA *(baissant les yeux):* Oui, lui-même. Il est venu à la Cour et nous nous sommes rencontrés dans un des corridors. *(Passionnément.)* Vicha, savez-vous comment il m'a regardé?! Il semblait un aigle. J'ai eu peur. Mais une peur étrange, si belle. Vous comprenez? *(Avec impatience.)* Aujourd'hui, il est revenu à la Cour. Avec son père. Son Altesse les a mandés, tous deux. Vicha, pourquoi mon père a-t-il fait venir Vlad avec son père, le capitaine Roman?

VICHA: Je ne sais, Princesse.

ARINA: Moi, je sais, Vicha. Mon père a fait venir Vlad pour me donner à lui, en mariage.

VICHA: D'où le savez-vous? Est-ce Son Altesse qui vous l'a dit?

ARINA: Personne ne m'a rien dit, Vicha. Mais je sais que c'est pour cette raison que Vlad a été mandé. L'espoir me le dit, mon cœur me le dit, tout, autour de moi me dit que je serais la femme de Vlad. Et puis, Vlad lui-même m'a dit: Tes cheveux sont comme des fils de soie. Ton visage est chaleureux et bon comme un baiser. Tes lèvres tremblent, impatientes. Donne-moi tes yeux, Arina, pour que je vois combien le monde est riche en amour!

VICHA: Qui vous a dit tout cela? Vlad? Quand cela?

ARINA: Il me l'a dit... je ne sais quand. Hier au soir ou une autre fois.

VICHA: Princesse Arina, est-ce moi qui rêve ou est-ce ma princesse?

ARINA: Les deux. *(Puis.)* Vicha, pensez-vous que je serai heureuse?

VICHA: Mon Dieu! Mon Dieu! Je viens de vous dire que vous n'étiez plus une enfant, mais je me suis trompée. Vous n'avez jamais été plus enfant qu'en ce moment!

ARINA: Pourquoi, Vicha? Parce que je parle de bonheur?

VICHA: Que vous êtes belle, ma princesse. Comme un conte. Comme tous les contes de la terre réunis. *(Il lui tend la main.)* Allons, ma princesse. Votre mère, Son Altesse Mara, nous cherche certainement partout.

(Arina la prend par la main et toutes deux sortent par la droite. Entrent Sin, le capitaine Roman et Vlad.)

ROMAN *(à Sin):* J'avais comme un pressentiment que Son Altesse nous feraient appeler aujourd'hui. Je me suis réveillé à l'aube, après un sommeil agité, où je me suis tourné et retourné dans mon lit. D'ailleurs, avec une tempête comme celle de cette nuit, il était difficile de dormir! Eh bien! Comme je vous le disais, je me réveille et je n'étais pas encore vêtu que le messager du prince était là. De quoi s'agit-il connétable?

SIN: Son Altesse seule le sait.

ROMAN: Et vous n'avez rien deviné?

SIN: Il fut un temps où j'essayais de percer les pensées de Son Altesse. Mais j'ai vu ensuite que personne ne peut le faire. Si bien que je suis devenu plus sage et que je ne perds plus mon temps aux devinettes.

ROMAN: Son Altesse pense à des choses qui ne nous viendraient jamais à l'esprit à nous autres. Il fallait que j'amène aussi mon fils, n'est-ce pas?

SIN: Parfaitement, capitaine.

ROMAN: Je lui ai dit: Allons, mon garçon, allons à la Cour. Son Altesse a besoin de nous. Et nous sommes venus.

SIN: Votre fils a fière allure, capitaine Roman. *(Regardant vers la gauche.).* Son Altesse arrive.

(Entre Mircea. La scène est entourée de gens d'armes.)

SIN:
ROMAN: } Longue vie à Son Altesse!
VLAD:

MIRCEA: Soyez le bienvenu, capitaine Roman. Je vous ai envoyé un messager avec l'aube, mais nous avons à faire.

ROMAN: Le messager de Votre Altesse m'a trouvé sur le seuil de ma demeure.

MIRCEA: Où vouliez-vous vous rendre?

ROMAN: Nulle part. Je me tenais sur le seuil, et j'avais la conviction que des nouvelles allaient venir. Et c'est le messager de Votre Altesse qui s'est présenté. Je n'ai guère dormi, cette nuit.

MIRCEA: Votre fils non plus! Ses yeux sont encore gros de sommeil. *(À Vlad.)* Où as-tu vadrouillé, hein?

VLAD *(rougissant):* Que Votre Altesse m'excuse, mais je n'ai pas quitté notre demeure. Il y avait grande tempête dehors et dans mon cœur.

MIRCEA: À ton âge, on ne dort pas beaucoup, Vlad.

VLAD: Oui, Votre Altesse. Et on rêve beaucoup!

MIRCEA *(Riant):* Ha! ha! ha!

ROMAN: Je ne sais plus que faire de ce garçon. Depuis quelque temps, il ne tient plus sur place.

MIRCEA: Ça passera, capitaine, ne vous faites pas de soucis. *(Il s'assied sur son trône et continue.)* Capitaine, après-demain vous partirez pour la Pologne, chez l'illustre roi Ladislas Jagellon, et vous porterez un message de ma part.

ROMAN: Il en sera fait selon votre désir. Un long voyage mais qui tombe bien.

MIRCEA: En route, vous vous arrêterez chez le Voévode de Moldavie, Alexandre, et vous le prierez de ma part de vous donner un de ses capitaines pour compagnon, comme il l'a déjà fait.

ROMAN: Ainsi ferai-je, Votre Altesse.

MIRCEA: Je vous conseille, une fois arrivé à la Cour de Ladislas, de vous arranger de manière à ne pas demander audience un vendredi. Le roi de Pologne jeûne le vendredi, avec du pain et de l'eau, et vous risquez d'être obligé à faire de même. De plus le roi pourrait être de mauvaise humeur, si son ventre est vide.

ROMAN: Si pourtant l'illustre souverain de Pologne décide de me recevoir un vendredi?

MIRCEA: En ce cas, ayez soin de prendre au matin un copieux déjeuner, et une fois devant le roi, de l'entretenir d'abord de chasse, aussi longtemps que possible. Racontez lui toutes les histoires de chasse que vous connaissez et écoutez attentivement celles qu'il vous dira, même si la journée y passe.

ROMAN: Mais, Votre Altesse, des histoires de chasse, je n'en sais guère.

MIRCEA: Vous avez un jour pour en apprendre. D'ailleurs, vous n'avez qu'à en inventer, car les histoires de chasse ne sont que mensonges. Les rois aiment les mensonges, parce qu'ils sont plus faciles à croire que les vérités.

ROMAN: Je connais un chasseur, ici, à Argeş, qui rentre toujours de chasse avec son carquois plus plein d'histoires que de gibier. Je m'en vais de ce pas à sa recherche. Avec dix de ses histoires je suis sûr de m'attirer la bonne grâce du roi de Pologne.

MIRCEA: Puis, écoutez aussi celles que le roi vous contera. Et après chaque histoire qu'il vous dira, hâtez-vous d'en rire le premier, lui disant que vous n'en avez jamais entendu de pareille, même si vous la connaissez depuis votre enfance.

ROMAN: Pourvu qu'il ne se mette pas à son tour à me raconter toutes celles qu'il connaît!
(Tous rient.)

MIRCEA: Vous lui porterez en don de ma part dix peaux de daim, que j'ai fait préparer, et vous lui direz que je suis prêt à renouveller le traité d'alliance entre la Valachie et la Pologne. Je lui fournirai mon aide quand il en aura besoin, et à son tour qu'il me vienne en aide quand je le requerrai. Mais qu'il n'attaque jamais le roi Sigismond de Hongrie, avant de m'en parler. Bon voyage, capitaine, et bon retour!

ROMAN: J'obéirai au commandement de Votre Altesse.

MIRCEA: Vlad! Dans une semaine, tu partiras pour Venise.

VLAD: Pour Venise?

MIRCEA: On dit que c'est la plus belle ville du monde. Tu porteras aux Vénitiens mon message et tu leur diras que la Valachie sera toujours

à leurs côtés dans le combat de la chrétienté contre les Turcs infidèles, comme elle l'a été aussi jusqu'à présent. Et que le Doge ne se hâte pas de me nommer traître, avant d'envoyer un messager à Argeş, causer avec moi.

VLAD: Traître, Votre Altesse? Le Doge de Venise n'osera pas prononcer ce mot devant moi. Et même s'il l'osait...

MIRCEA *(l'interlompant calmement):* Et même s'il l'osait, tu feras semblant de ne pas comprendre ce qu'il veut dire. Là, on à l'habitude d'utiliser le mot « traître » quand on parle de Dieu, mais chacun ne pense qu'à sa propre peau. Cela crée l'élégance d'expression.

VLAD: Dois-je aussi apprendre à m'exprimer élégamment?

MIRCEA: Bien sûr. Mais seulement lorsque tu t'entretiens avec eux.

VLAD: Ils devraient aussi apprendre notre manière à nous de nous exprimer.

MIRCEA: Non, Vlad, ce n'est pas nécessaire. C'est nous qui devons les comprendre, quoi qu'ils disent, et même quand ils n'ont rien à dire.

VLAD: J'obéirai au commandement de Votre Altesse.

MIRCEA: De Venise tu te rendras par mer à Byzance, où tu rejoindras le capitaine Drăgan que j'y ai envoyé il y a deux mois... Tu lui porteras une lettre de ma part, que je te remettrai demain. *(Puis, s'adressant à la fois à Roman et à Vlad.)* Personne ne sait où vous vous rendez. Et surtout, évitez mon cousin Ioan. *(Entre Mihail.)* Tu es arrivé à temps, mon fils. Je voulais te dire que tu as fait preuve de courage ce matin, quand nous sommes passés chez le pater François. Mais il n'est pas suffisant pour un futur souverain de faire preuve de courage! Il doit aussi témoigner de sa sagesse! Tu as montré ton courage en parlant à François de la clé de l'église catholique. Et tu l'as fort embarrassé! *(Il éclate de rire, de même que Sin et Mihail.)* Mais si tu avais eu un peu de sagesse...

MIHAIL: Si j'avais eu un peu de sagesse?

MIRCEA: Tu ne lui aurais pas parlé de... la clé de l'église.

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Le panneau du fond représente un coin de la chapelle de Cozia.

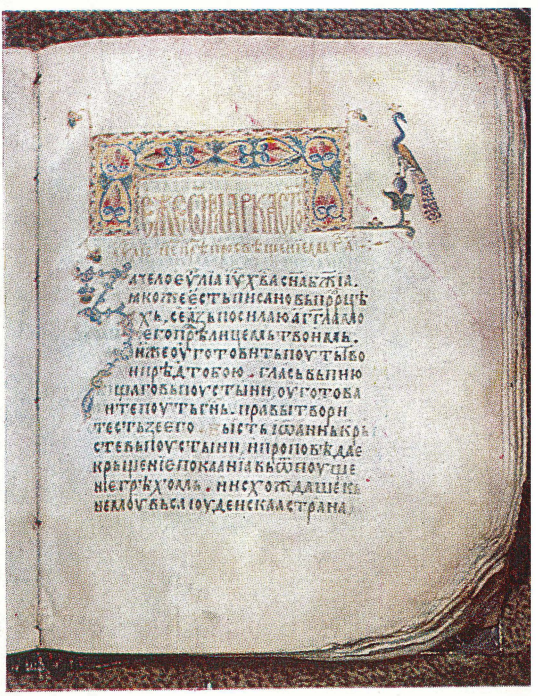
Le trône du prince est transformé en iconostase. Sur le praticable de droite, un chandelier dont les bougies ne sont pas allumées. Lumière crépusculaire. Mircea et Sofronie causent.

MIRCEA: Quelle paix règne ici, à Cozia, Votre Sainteté. Je n'y suis que depuis trois jours, mais il me semble y être depuis trois ans.

SOFRONIE: Que Dieu ait en sa bonne garde l'âme de Votre Altesse pour l'amour de cette fondation. Vous avez fait choix d'un bon emplacement pour notre monastère: à proximité de l'Olt et des montagnes.

MIRCEA: Toutes les fois que j'y viens, il me semble que le temps s'arrête. On peut-être le temps s'y écoule-t-il avec les eaux de l'Olt tandis que moi je m'arrête, le laissant passer auprès de moi. Ici, à Cozia, je ne suis plus âgé, je suis aussi jeune qu'il y a trente ans, quand les murs de ce monastère n'étaient pas encore élevés, et que moi, je n'étais pas

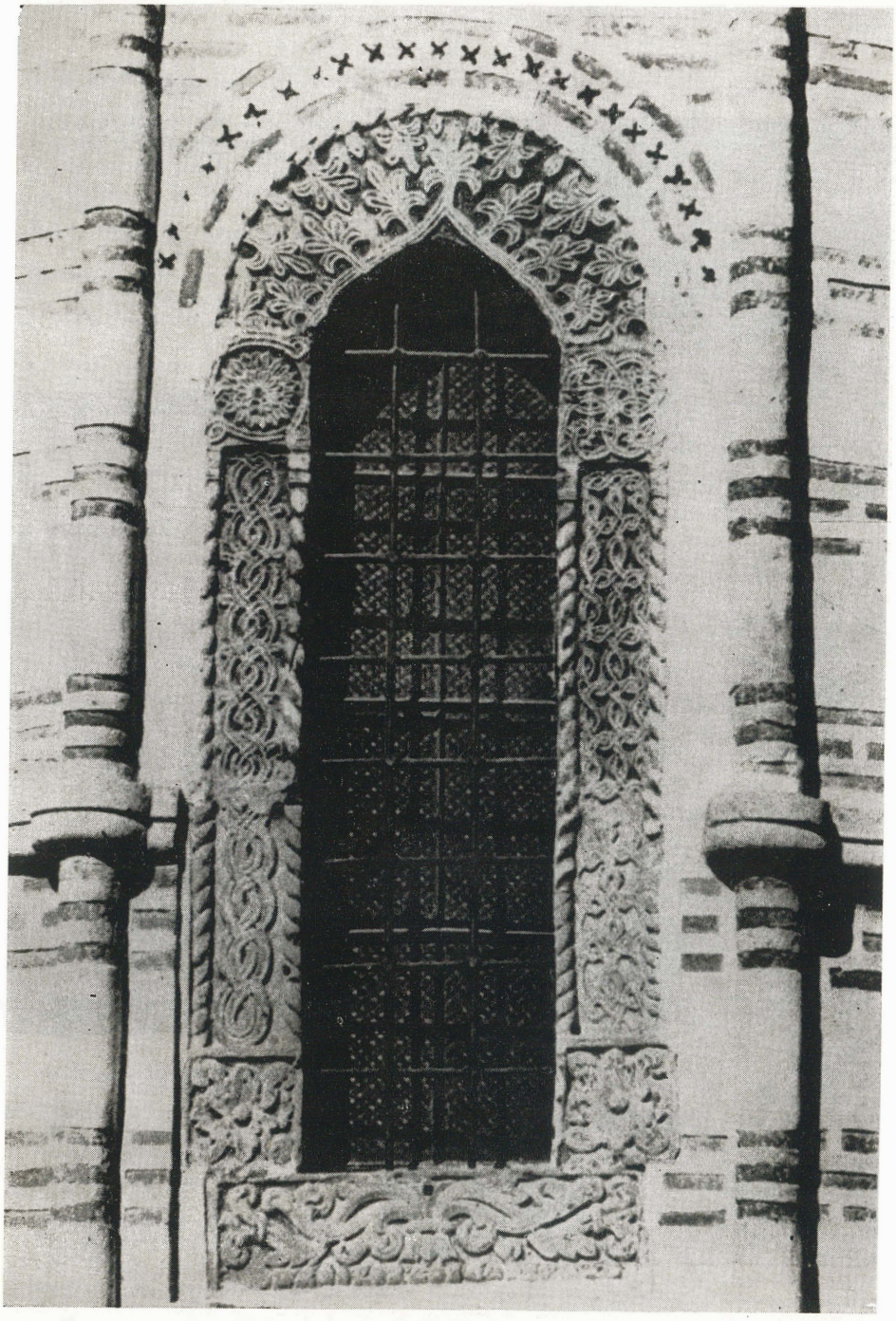
Le Travail de la terre. Fresque de la grande église du monastère de Cozia, XVIIIe siècle (détail)



Page enluminée du *Tétraévangéliaire* de Nicodim (1404—1405)

« *La Ronde* », Fresque de la grande église du monastère de Cozia, XVIIIe siècle (détail)

Fenêtre à encadrement de pierre sculptée. Grande église du monastère de Cozia (XIVe siècle)

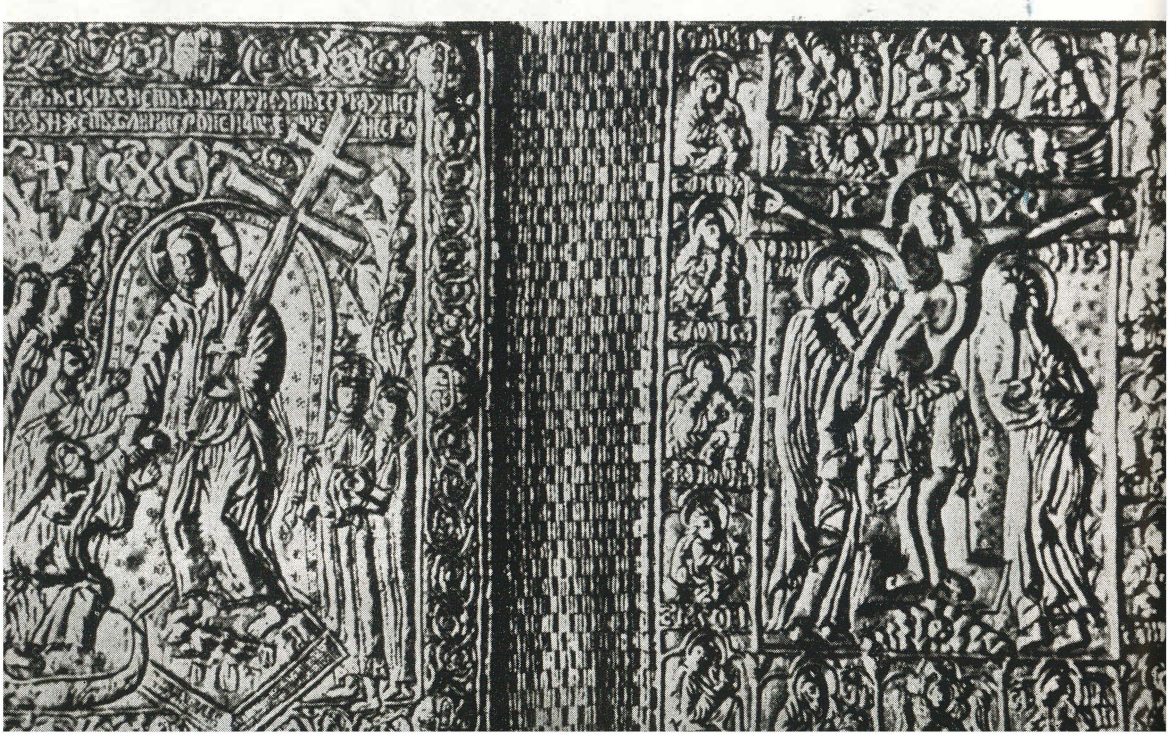


Encadrement de fenêtre en pierre sculptée à motifs héraldiques (détail). Grande église du monastère de Cozia

Soupirail à décor traforé sur la façade de la grande église du monastère de Cozia

Voile d'autel (« épitaphe ») brodé du trésor du monastère de Cozia, sans doute une donation de Mircea l'Ancien (1396)

Reliure en argent du *Tétraévangéliaire* de Nicodim (1404—1405)



encore le souverain de ce pays. J'aimais aller au bord de l'Olt et faire, par jeu, des ricochets sur son eau, me réjouissant de voir la pierre heurtant les flots et en rebondissant. Savez-vous, Votre Sainteté? Toutes les fois que je réussissais à faire atteindre à ma pierre l'autre rive, la faisant rebondir sur les crêtes des vagues, je me disais que je remporterai une victoire à la guerre, lorsque je serai Prince.

SOFRONIE: Vous avez triomphé des infidèles.

MIRCEA: Une guerre est plus vite gagnée qu'une paix.

SOFRONIE: La vraie paix ne se trouve qu'au ciel.

MIRCEA: Est-ce que seuls les morts auraient droit à la paix? Je veux une vraie paix, ici, sur terre. Nous les vivants, en avons bien besoin!

SOFRONIE: Dieu l'a voulu ainsi que notre vie durant nous n'ayons pas de paix sur terre.

MIRCEA: Et vous pensez que c'est bien ainsi?

SOFRONIE: Nous n'avons pas le droit de discuter la volonté de Dieu.

MIRCEA: Moi, j'ai ce droit.

SOFRONIE *(reculant d'un pas, stupéfait.)*: Altesse! ne péchez pas par la parole.

MIRCEA: Mais je puis le faire par l'action, n'est-ce pas? Les milliers d'hommes qui sont morts, percés par nos lances, par nos glaives, par nos flèches, à Rovine, à Dirstor, sur les rives du Danube, ne sont-ils pas tout autant de péchés?

SOFRONIE: Mais ces gens étaient des païens, qui ne croyaient pas en notre Sainte Église.

MIRCEA: Alors pourquoi n'est-ce pas Votre Sainteté, accompagnée de tous les moines des monastères, qui se soit porté au-devant d'eux pour les arrêter?

SOFRONIE: Ils nous auraient tués tous, jusqu'au dernier.

MIRCEA: Pourquoi, Votre Sainteté, pourquoi? Parce que Dieu nous a donné le droit de défendre notre vie en prenant celle des autres. Quand j'étais jeune, vous me lisiez les saints Livres et vous m'appreniez: «Ne tuez pas!» *(Criant.)* Qui ne faut-il pas tuer? Personne?! *(Se reprenant.)* Pardonnez-moi, mon père. Depuis que j'étais enfant je me suis toujours posé des questions sur tout. Pourquoi nous naissons? Pourquoi nous mourrons? Pourquoi les oiseaux volent? Comment on atteint le bonheur?

SOFRONIE: Avez-vous trouvé des réponses à toutes ces questions?

MIRCEA: Non, je n'en ai pas trouvées.

SOFRONIE: Vous voyez bien, Altesse, que j'ai raison lorsque je vous dis...

MIRCEA *(l'interrompant)*: Mais, n'ayant pas trouvé la réponse à ces questions, j'ai trouvé, en revanche, d'autres questions.

SOFRONIE: Auxquelles, bien entendu...

MIRCEA: Auxquelles, bien entendu, il m'a fallu répondre.

SOFRONIE: Et vous avez répondu?

MIRCEA: Oui. Comme je n'ai pas pu répondre à la question: pourquoi naissons-nous? — j'ai trouvé une autre question: puisque nous naissons, comment faire pour demeurer libres? N'ayant pas appris pourquoi nous mourons, j'ai appris, en revanche, pourquoi il nous faut mourir libres. Et comme personne ne m'a enseigné où trouver le bonheur, moi, j'ai trouvé la seule voie possible vers le bonheur: la liberté!... Depuis, j'ai mis toute ma vie au service de mon pays et de mon peuple qui m'ont fourni les questions et les réponses.

SOFRONIE: Et Dieu?... Vous avez oublié Dieu, Votre Altesse...

MIRCEA: Non, mon père. J'ai fait bâtir pour Dieu des monastères et des églises ornées d'icônes revêtues d'or où les moines et les prêtres prient pour que mes péchés me soient remis. *(La lumière a faibli, c'est le soir. Mircea regarde par la fenêtre et sourit.)* Les vers-luisants ont commencé à briller, Votre-Sainteté. Lorsque la nuit sera complètement venue, j'irai sur le bord de l'Olt pour les regarder. Il n'y a nulle part, dans tout le pays, autant de vers-luisants qu'à Cozia. Ils semblent des étoiles qui volent au-dessus de la terre, auprès de nos épaules. Oh! Votre Sainteté, ces vers-luisants sont tout aussi brillants qu'ils l'étaient dans mon enfance. *(Puis, se parlant à soi-même.)* Il n'y a qu'eux qui soient demeurés tout

aussi brillants... *(Entre le Jeune Moine.)*

LE JEUNE MOINE *(entre timidement, tenant en main une icône en bois)* Votre Altesse, l'icône est achevée!

MIRCEA *(prend l'icône et la contemple, en même temps que Sofronie.):* Qu'en dites-vous, Votre Sainteté?

SOFRONIE: Le frère Grigorie est un des meilleurs peintres d'icônes de notre monastère.

MIRCEA *(au moine):* Quel âge as-tu?

LE JEUNE MOINE: Vingt-quatre.

MIRCEA: Ces deux anges, ici, dans ce coin les as-tu jamais vus?

LE JEUNE MOINE: Non, mais je les ai entendus voler, une nuit dans la cour du monastère.

MIRCEA: Et les étoiles autour d'eux?

LE JEUNE MOINE: Ce ne sont pas des étoiles, Votre Altesse. Ce sont des vers-luisants. Les anges étaient descendus si bas autour de l'église, que je les ai entendus se mêler aux vers-luisants. Les yeux voyaient les lumières des vers-luisants, les oreilles entendaient le battement d'ailes des anges.

(Entre Sin, à la hâte.)

SIN: Votre Altesse!

MIRCEA *(hâtivement, après avoir rendu l'icône au Moine):* Des nouvelles? Il est rentré?

SIN: Non, j'ai d'autres nouvelles.

MIRCEA: Aucune ne m'intéresse davantage que celle que j'attends.

SIN: Un cavalier est venu de Giurgiu, avec de mauvaises nouvelles.

MIRCEA: Je t'écoute, connétable. *(Le Moine se retire.)*

SIN: Les akindjis turcs ont passé le Danube il y a trois jours et ont pillé quatre villages. Puis ils se sont retirés avec des esclaves.

MIRCEA: Combien sont-ils morts?

SIN: Beaucoup.

MIRCEA: Et des nôtres?

SIN: Assez.

MIRCEA: Assez...! Assez...!

SIN: Ce n'est pas tout.

MIRCEA: N'est-ce pas suffisant?

SIN: Les Turcs préparent une grande expédition contre nous. Soliman rassemble des guerriers de toutes ses garnisons et les envoie sur les rives du Danube.

MIRCEA: Il y a bien un mois depuis que le capitaine Vilcou est parti. Il devrait être de retour, n'est-ce pas?

SIN: Si Dieu est avec nous, oui.

SOFRONIE: Dieu est toujours avec nous, car il est bon et compatissant.

MIRCEA: Cela l'empêche justement de se montrer hostile aux autres. *(À Sin.)* Qu'on donne à manger au cavalier et dis-lui de prendre du repos. Demain, dès l'aube, il repartira pour Giurgiu avec mes ordres.

SIN: Compris, Votre Altesse. *(Il sort.)*

MIRCEA: Je voudrais demeurer seul, mon père.

SOFRONIE: Pour prier?

MIRCEA: Non, pour plaindre ceux qui sont morts il y a trois jours là, sur la rive du Danube. Que Votre Sainteté veuille bien se rendre dans l'église et y prier pour eux, avec tous les moines du monastère.

(Sofronie sort. Mircea s'agenouille devant l'iconostase et demeure longtemps immobile comme une statue.) Seigneur, pourquoi ne me donnes-Tu pas de larmes? Pourquoi me les as-Tu toutes prises, emportées là-haut, chez Toi, où Sa Sainteté dit qu'il n'y a ni tristesse ni pleurs? Si Tu nous laisses tant de douleurs ici-bas pourquoi ne nous laisses-Tu pas aussi les larmes? Je suis le Prince du Pays roumain, le souverain infortuné d'un pays que Tu as placé au carrefour de tous les maux. Ce moine disait qu'il avait entendu tes anges voler. Depuis vingt-quatre ans je n'entends que les soupirs des moribonds dont les corps défendent nos frontières. *(Il se lève, criant.)* Mais les frontières de notre pays commencent à vaciller, Seigneur! Les poissons du Danube ont commencé à connaître le goût du sang, et, apeurés, se réfugient au fond de l'eau. Et la Grande Mer heurte sans arrêt, avec fureur, le seuil le plus éloigné de notre terre, tel un présage. Seigneur, nous ne pouvons pas vivre sans cette terre. Enlève-nous la lumière du jour, si Tu le veux, mais laisse-nous nos mains afin que nous puissions la caresser à chaque heure. Prends notre vie, s'il nous faut en faire le sacrifice, mais laisse-nous l'honneur de la conserver

libre, telle qu'elle le fut depuis le commencement des siècles. Toi, Tu as ton ciel, avec les étoiles et le soleil, nous n'avons que ce morceau de terre, où nous avons enterré tous les temps et avons entassé tous les rêves. *(Il s'agenouille de nouveau devant l'iconostase.)* Seigneur, j'incline mon front devant Ta Puissance, moi, le souverain du Pays Roumain, et je te supplie, en cette heure: protège le navire qui ramène l'homme dont j'ai tant besoin pour la paix de ce pays. Pardonne-moi de te demander de protéger un païen du peuple qui te hait et se moque de Ta Puissance, en passant au fil de l'épée tes fidèles, mais sur terre, comme au ciel, tortueuses sont les voies par lesquelles nous arrivons à bon port. Arriverai-je, moi aussi, au bon port que j'espère, ou n'y réussirai-je pas?
(Sin entre, comme une tempête.)

SIN: Votre Altesse, Musa Celebi a débarqué, sain et sauf, à Chilia. Un cavalier vient d'arriver, envoyé par le capitaine Vilcou.

MIRCEA: Si vite, connétable? Je pensais qu'il ne devait arriver que dans une semaine.

SIN: Musa Celebi est pressé de devenir sultan.

MIRCEA: S'il savait combien je suis pressé, moi?... Connétable, demain matin nous partirons tous pour Argeş. Et demain, à l'aube, renvoie le cavalier à Chilia, avec mon message: dans cinq jours, à compter d'aujourd'hui, Musa Celebi est attendu à la Cour. *(Sin sort.)* Musa Celebi, frère de Soliman et de Mohammed, vient à ma Cour pour que je lui donne son trône et que je le fasse sultan! Moi, qui ai vaincu son père, Bâyazid! Mon plan commence à prendre vie. Oh! nuits de veilles et de pensées, vous n'avez pas été vaines. Je placerai à la place des envahisseurs un homme qui ne nous envahisse pas, qui sera le sultan Musa, l'ami dévoué de Mircea-Voévode. C'est là mon rêve, que moi-même ait pris au début pour folie. Mais cette folie m'a saisie entre ses griffes et ne m'a pas plus jamais quitté. Et je n'aurais plus de paix avant de pouvoir réaliser ce mien rêve. Avoir un sultan qui me doive le trône et la vie.. *(Criant presque.)* À moi! Je ferai de Musa Celebi le sultan des Turcs même si je dois soulever par cela la colère de l'illustre roi Sigismond de Hongrie, les Vénitiens et tous leurs navires dorés et le glorieux empereur de Byzance! Je veux que la paix règne sur les deux rives du Danube. Et elle règnera. Ceux qui sont nombreux sont forts. Ceux qui sont peu nombreux doivent être sages. Mais si... je ne réussis pas? Au fond, qui est-ce qui connaît Musa Celebi? Et qui peut me dire combien je puis compter sur lui? Non! Je ne veux pas que le doute se glisse dans mon cœur. Et pourtant, la défaite aussi commence à me sembler possible. Et le serpent de l'incertitude se glisse, insidieusement, vers mon audace, pour y planter ses crocs. Je t'écraserai monstre de la terre. Je t'écraserai! *(Le Jeune Moine entre en silence, un cierge à la main, allume les bougies des chandeliers, puis sort. Entre Mihail. On entend la simandre sonner.)*

MIRCEA: Je t'attendais, Mihail.

MIHAIL: Je suis venu pour t'accompagner aux vêpres, père. Les moines quittent leurs cellules et se rassemblent dans l'église.

MIRCEA: Laisse les moines à leurs affaires, Mihail. Ils ont les leurs, et nous les nôtres. Et nos soucis sont plus pressants que leurs prières. Suis-moi. *(Il se rapproche des deux stalles de l'arrière-plan, suivi de Mihail.)* Regarde!

MIHAIL: Deux stalles d'église, père.

MIRCEA: Regarde mieux.

MIHAIL: Je ne vois que deux stalles vides.

MIRCEA: Tu ne vois rien d'autre?

MIHAIL: Non. Peut-être comptes-tu trop peu d'années, Mihail. Hâte-toi de te retrouver, de te rejoindre toi-même! Le temps nous porte parfois trop vite en avant, nous faisant en perdre le sens. Notre devoir, c'est d'être toujours nous, un jour avant lui. Et alors, nous serons gagnants.

MIHAIL: Nous gagnerons quoi, père?

MIRCEA: L'avenir. Quand tu règneras à ma place, appelle-les, et s'ils viennent... *(Il s'arrête, se tait longuement.)*

MIHAIL: Qui dois-je appeler, père? *(Entre Sofronie.)*

SOFRONIE: Votre Altesse est en retard pour les vêpres.

MIRCEA: Excusez-nous, mon père. Les pensées résonnent plus fort ici, dans nos crânes, que la simandre autour de l'église. Demain matin je rentre à Argeş. Votre Sainteté m'accompagnera, afin que nous accueillions, avec tous les honneurs dus, le Sultan des Turcs.

SOFRONIE *(stupéfait):* Le . . . Sultan . . .

MIRCEA: Allons aux vêpres. *(La simandre résonne puissamment.)*

(Le trône princier. Arina y est assise, plongée dans ses pensées. Vicha paraît.)

VICHA: Princesse? Où vous êtes-vous de nouveau cachée, princesse? *(Elle la voit, se rapproche a la hâte.)* Depuis quelque temps vous aimez être seule. Vous vous cachez où on s'y attend le moins, et je passe mon temps à vous chercher . . . Mais aujourd'hui vous avez bien mal choisi l'endroit où vous dissimuler. Son Altesse va tenir conseil et nous devons nous retirer. Allons dans le jardin, voulez-vous? Tenez, je vous laisserez vous promener toute seule, et moi, je me tiendrai de côté, comme je l'ai fait aussi hier. Le princesse Mara n'en saura rien. Vous m'écoutez, princesse? *(Se rendant compte qu'Arina ne l'écoute pas.)* Princesse, à quoi songez-vous?

ARINA: Est-ce vrai que les sultans ont un œil au front qu'ils ne peuvent jamais fermer, pas même quand ils dorment?

VICHA *(éclatant de rire):* Mais non, quelle idée!

ARINA: Et qu'ils marchent à quatre pattes comme les chats?

VICHA: Quelles pensées vous passent-elles par la tête, princesse?

ARINA: Non, non. C'est ce qu'on m'a dit, Vicha. Lorsqu'il viendra à la cour, ce sultan que mon père fait venir, je ne veux pas le voir.

VICHA: Bien, bien, je vous promets d'en parler à Son Altesse.

ARINA: Vous lui en parlerez? Merci, Vicha. Mais je ne crois pas qu'il vous écoutera. Ce matin, mon père est venu me voir et m'a dit que demain je devais me lever très tôt car nous allions tous l'accueillir. Comment dites-vous qu'il se nomme?

VICHA: Musa Celebi.

ARINA: Musa Celebi! Quel drôle de nom!

VICHA *(pour lui faire plaisir):* Je n'en ai jamais entendu de plus drôle!

ARINA *(riant):* N'est-ce pas, Vicha? Et vous dites qu'il n'a pas un œil au front et qu'il ne marche pas comme les chats?

VICHA: Bien sûr que non. C'est un homme comme tous les hommes.

ARINA: Il doit en être ainsi, puisque vous le dites. S'il avait eu un œil au front, n'est-pas que Bâyazid, celui que mon père a vaincu à Rovine, n'aurait pas pu épouser la fille de notre voisin, le Tsar de Serbie?

VICHA: Bien sûr!

ARINA: Mais si Musa Celebi est le fils de Bâyazid, cela signifie-t-il qu'il est . . . à moitié chrétien?

VICHA: Ah! ça non, princesse. Les Sultans ont beaucoup d'épouses pas une seule. C'est là leur loi.

ARINA: Combien?

VICHA: Je n'en sais rien! On dit qu'ils en ont jusqu'à cent.

ARINA: Cent femmes? Mais comment font-ils . . . pour en avoir tant?

VICHA: Ça, c'est leur affaire, ma princesse.

ARINA: Vicha, je pense que . . . c'est impossible.

VICHA: Allons dans le jardin, nous en causerons là.

ARINA: Et c'est impossible parce qu'ils n'auraient pas le temps de se promener avec toutes. Moi, je ne crois pas que les Sultans aient cent femmes. Cinquante, peut-être. Tout au plus. cinquante!

VICHA: Allons dans le jardin.

ARINA: Restons encore un peu, Vicha, je vous prie. J'aime tant me tenir ici. Je ne sais vraiment pas pourquoi. Peut-être parce que c'est ici que mon père reçoit ses capitaines. Où pouvait bien se tenir Vlad lorsqu'il est venu à la Cour avant de partir pour Venise. *(Elle se lève, va d'un côté):* Là?

VICHA: Peut-être.

ARINA *(allant d'un autre côté):* Ou ici?

VICHA: Ou là.

ARINA: Il est parti depuis un mois et demi. Que peut-il bien faire à Venise?

VICHA: Son Altesse l'a envoyé porter un message.

ARINA: Et quand il reviendra, il me prendra pour femme, n'est-ce pas, Vicha?

VICHA: Très certainement, princesse.

ARINA: Moi, je n'épouserais pas un sultan, même s'il me donnait un coffre plein de diamants. Et je n'épouserais pas non plus l'empereur de Byzance, parce qu'il est vieux. Les empereurs sont toujours vieux.

VICHA: Comment ma princesse le sait-elle, que les empereurs sont toujours vieux?

ARINA: Mais... c'est vous qui me l'avez dit.

VICHA: Moi?

ARINA: Toutes les histoires que vous m'avez contées commencent ainsi: il était une fois un vieil empereur, très, très vieux...

VICHA *(rit et continue):* ... qui avait une longue barbe, qui arrivait jusqu'à terre...

ARINA *(soudain attristée):* Vicha, je voudrais que Vlad rentre. Quand sera-t-il là?

VICHA: Bientôt.

ARINA: Demain, après-demain?

VICHA: Peut-être... après-demain. Mais, de toutes façons, en automne il sera ici, à Argeş.

ARINA *(se serrant câlinement contre la poitrine de Vicha):* Combien je vous aime, Vicha! Vous m'aimez aussi, toujours. Et je vous aime surtout quand vous riez.

VICHA *(tressaillant):* Quand je ris?

ARINA: Personne ne vous l'a encore dit jusqu'à ce jour?

VICHA: Mais si, ma princesse... Une seule fois. Quelqu'un. *(Vicha sourit et lui caresse les cheveux. Entre Mara. Voyant la scène, elle foudroie Vicha d'un regard d'acier.)*

VICHA *(écartant doucement Arina):* Princesse!

ARINA *(qui tourne le dos à Mara):* Pourquoi me chassez-vous, Vicha?

VICHA: Son Altesse, la Princesse Mara est là. *(Elle s'incline devant Mara.)*

MARA: Je croyais que le matin vous étiez toutes deux dans le jardin, Arina.

VICHA: Nous y allions, Votre Altesse.

MARA *(durement):* Et comme tous le chemins passent par la salle du trône...

VICHA: Je prie Votre Altesse de bien vouloir m'excuser.

ARINA: Mère, c'est moi la coupable, pas Vicha. J'étais venue ici sans qu'elle le sache.

MARA *(à Vicha):* Vous lui avez bien appris à vous défendre!

VICHA: Madame, toute ma vie, je me suis défendue seule.

MARA: En vous abritant derrière le trône.

ARINA: Mère, ce n'est pas Vicha qui se cachait derrière le trône. C'est moi. Je crie de là: cou-cou!

MARA: Arina, va dans le jardin.

ARINA: Avec Vicha?

MARA: Elle viendra aussi. Mais nous avons à causer d'abord. Allons, va au jardin.

ARINA *(à Vicha):* Vous viendrez certainement, n'est-ce pas?

MARA: Du moment que je l'ai dit, elle viendra. *(Arina sort.)*

VICHA *(atitude à la fois digne et fière):* J'attends, Votre Altesse.

MARA: Vous avez l'habitude d'attendre.

VICHA: Votre Altesse en a aussi l'habitude, pas seulement moi.

MARA: Moi?!

VICHA: Votre Altesse attend que moi, je n'attende plus.

MARA: Vous dépassez la mesure, Vicha.

VICHA: Je suis femme, Votre Altesse.

MARA: Vous n'êtes pas la seule.

VICHA: Je ne suis pas la seule, Votre Altesse, mais je suis seule, et cela la réjouit terriblement.

MARA *(dominant sa colère à grand-peine):* Je vous... je vous chasserai un jour de la Cour.

VICHA: Ce n'est pas la première fois que j'entends ces paroles.

MARA: Vous voulez dire que je suis impuissante? Allons, dites-le-moi franchement! Que je vous ai si souvent menacée et que je j'ai jamais pu traduire mes menaces en faits!

VICHA: Non, Votre Altesse! Je suis impuissante devant le sort. Je me soumets et c'est pourquoi je semble plus forte que Votre Altesse.

MARA: Je vous montrerez un jour que je suis plus forte que vous. Je suis

la Souveraine de ce pays. Vous n'êtes rien, rien, entendez-vous?

VICHA *(calmement):* J'entends, Votre Altesse.

MARA: Vous vous arracherez les cheveux, alors, et vous vous jetterez à mes pieds, pour mendier ma pitié!

VICHA: Les femmes n'ont jamais de pitié pour les femmes!

MARA: Je vous hais.

VICHA: Je le sais, Votre Altesse.

MARA: Alors, pourquoi ne me fuyez-vous pas?

VICHA: Parce que moi, je ne vous hais pas, Votre Altesse!

MARA: Vous êtes rusée.

VICHA: Pour les hommes et pour le diable ce n'est pas péché que de l'être.

MARA *(avec haine et mépris):* Vous vous accordez, tous deux.

VICHA: Ce n'est pas ma faute, Votre Altesse. Le hasard l'a voulu, ou... la volonté de Dieu.

MARA: Ne mêlez pas Dieu à cette affaire.

VICHA: Personne ne peut se soustraire à sa volonté toute-puissante.

MARA: Et c'est aussi la volonté de Dieu qui a rendu votre ventre fécond?...

VICHA *(l'interrompant):* Mon enfant est sang du sang de Son Altesse.

MARA: Un beau jour ce sang réclamera ses droits au trône. Mon fils, Mihail, est déjà, de ce fait, en danger.

VICHA: Altesse! Mon fils ne connaît que sa mère. Je ne lui ai jamais parlé de son père. Je ne l'amène jamais à la Cour.

MARA: Vous aurez soin de le lui révéler, un jour. Et même si vous ne le lui direz pas, il apprendra certainement qu'il est sang de prince, comme l'ont fait tous les bâtards princiers. Oh! Si j'avais su quelle nourrice Son Altesse m'amenait pour nourrir Arina de son lait! Je vous aurais écrasé les têtons de mes propres mains.

VICHA: Ceux que la princesse Arina a caressé de ses menottes.

MARA: Taisez-vous!

VICHA: Et mon fils, qui grandit loin de la Cour, a bu le même lait que la princesse Arina.

MARA: Taisez-vous donc!

VICHA: Quant à moi, depuis tant d'années, j'ai continué à vivre ici, à l'ombre de ce trône.

MARA: Je vous interdis, dorénavant, de franchir le seuil de cette salle — de la salle du trône.

VICHA: Même si Son Altesse me requiert?

MARA: S'il le fait encore, Vicha... S'il le fait encore... Allez, maintenant, dans le jardin...

VICHA: Madame! *(Elle sort par la gauche.) (Mara demeure immobile pendant quelques instants, envahie par l'inquiétude. Entre Ioan.)*

IOAN: Mara, vous êtes triste, ce matin.

MARA *(étouffant de douleur)* Oh! Ioan!

IOAN: Mara, regardez-moi. Que se passe-t-il?

MARA: Vous me demandez toujours: que se passe-t-il? Comme si vous ne saviez pas ce qui s'est passé depuis longtemps, ce qui continue à se passer.

IOAN: Oui, je le sais, mais que s'est-il passé maintenant, avant que je n'entre ici?... vous êtes pâle... vous tremblez.

MARA: Tous me font horreur, et moi-même avec eux. Cette maison me fait horreur. Et lui, lui surtout, me fait horreur. Si je n'avais pas mes deux enfants...

IOAN: Alors?

MARA: Je partirais d'ici... pour toujours.

IOAN *(stupéfait):* Mara!... *(Puis, hypocritement.)* Il y a pourtant quelque chose qui m'échappe dans vos paroles.

MARA: Moi-même, je ne me comprends pas toujours.

IOAN: Voyons, Mara, vous êtes la souveraine de ce pays et vous devriez être le bon conseiller de notre Prince.

MARA: Mircea ne m'écoute jamais. Il est trop orgueilleux pour pencher son oreille aux lèvres d'une femme.

IOAN: Et si ce n'était que cela! Mais il ne la penche même pas aux conseils de son cousin. Et je vous jure que je ne lui veux pas de mal. Mais Mircea commence à vieillir. Peu à peu il ne restera plus qu'un souvenir du héros de Rovine. Il est fatigué, Mara, c'est la vérité. Il est fatigué et ne peut plus supporter le poids d'une couronne.

MARA: Non! Ne me parlez plus de couronne!

IOAN: Je vous comprends, Mara. Je sais combien vous aimez votre fils et aussi que vous ne voudriez pas le

voir déjà chargé des soucis du pouvoir, parce que vous avez peur de le perdre. Mihail est encore un enfant. Vous avez raison. Est-il vrai que le Prince veut l'associer à son règne, partager avec lui sa couronne? Je pense que ce ne serait pas sage. Mircea pourrait s'associer une autre personne en attendant que Mihail grandisse.

MARA: Mais qui pourrait-il donc... associer... au règne?

IOAN: Ioan.

MARA: Vous?

IOAN: Oui, moi. Nous sommes cousins et pourrions règner ensemble.

MARA: Somme toute, vous pourriez avoir raison!

IOAN: Si je n'avais pas été alors à Raguse, lorsque Dan-Voévode fut assassiné, c'est moi qui eût été élu prince, pas Mircea. J'ai appris trop tard la mort de Dan et... suis rentré... quand tout était consommé, qu'il n'y avait plus rien à faire.

MARA: Pensez-vous que... le Conseil Princier soit d'accord que vous soyez associé au règne?

IOAN: Il y a toujours des personnes qui désirent un nouveau prince. Mais Mircea veut s'associer Mihail, pas moi.

MARA: Est-ce que je pourrais vous aider?

IOAN: Oui, vous le pourriez!

MARA: Comment? Faut-il que je lui en parle?

IOAN *(souriant):* Ah! Non! Cela ne servirait à rien. Mircea n'est pas l'homme à se laisser convaincre par des paroles, même si on les lui versait dans le vin qu'il boit.

MARA: Alors, comment pourrais-je vous venir en aide?

IOAN: Je vous le dirai. Mais pas aujourd'hui. Un jour...

MARA: Quand cela?

IOAN: Quand il sera temps.

(Mara demeure songeuse et se retirant lentement par la droite, quitte la scène, Ioan la suit du regard, sans parler, avec un sourire satisfait).

IOAN *(seul, s'adressant au trône):* Un serpent s'est enroulé autour de mon cœur, et depuis de longues années me murmure chaque jour: prends son trône! Toute ma vie, j'ai convoité ta couronne et cette soif s'est glissée dans mon sang avec chaque goulée d'air que je respirais. Tant d'années ont passé depuis que je me tiens à l'affut dans la cachette de mon silence, attendant le jour et l'heure où je pourrai en sortir et crier: c'est moi, le souverain de ce pays! Personne, alors, ne pourra s'opposer à moi. Toute ma vie s'est écoulée dans l'attente de ce jour et de cette heure. Toute une vie pour un seul jour! Je suis prêt à frapper aux portes du sort, si ces portes ne s'ouvrent pas devant moi. Je frapperai soudain, avec soif, et je les ouvrirai, même si je devais, pour cela, les briser et me bâtir un nouveau trône de leurs débris!

(Surgis de droite et de gauche, en même temps, Sin, Radu, Ioan et Sofronie se placent autour du trône. Ils y demeurent immobiles, en attente.)

SIN: Son Altesse est là!

(Mircea entre, venant de droite, suivi de Mihail et des gens d'armes qui se placent en demi-cercle autour de la scène.)

TOUS: Longue vie à Son Altesse!

MIRCEA *(s'assoit sur le trône):* Soyez les bienvenus, mes capitaines. Je vous ai convoqués aujourd'hui au grand conseil. Les affaires qui nos préoccupent sont nombreuses et ardues. Une surtout, dont ils nous faut débattre, et notre décision, à tous, nous vaudra la guerre ou la paix. Peut-on pleinement comprendre ce que la journée d'hier a laissé? Et qui sait ce que demain nous réserve?

SOFRONIE: Le ciel embrasse tous les jours de la terre à la fois.

MIRCEA: Vous avez raison, Votre Sainteté. Parfaitement raison. Mais tous les jours avant de monter au ciel passent d'abord par chez nous, sur terre. Et notre pays a aussi ses jours, dont nous devons prendre soin. Car rien ne plaît davantage à Dieu, que de nous voir prendre soin des jours qu'il nous a octroyés!

SOFRONIE: Votre Altesse a raison.

MIRCEA: Demain nous sera une journée difficile. Car demain nous devrons recevoir en grande pompe, à la Cour, nous tous qui sommes ici présents, le frère des Sultans Soliman et Mohammed, Musa Celebi, le troisième fils de feu Bâyazid.

IOAN: Recevoir un païen à la Cour? En grande pompe? Jamais, Votre Altesse!
(Les autres s'agitent. Mircea demeure tranquille les fixant du regard.)

MIRCEA: Il vient faire la paix entre nous et l'Empire ottoman.

IOAN: Il ne saurait vendre que la peau de l'ours.

SOFRONIE: Mais, Votre Altesse, ce païen n'est pas le sultan.

RADU: Personne n'a encore entendu parler de Musa Celebi.

IOAN: Au nom de qui nous offre-t-il la paix?

MIRCEA: En son nom, capitaine Ioan. *(À Sofronie.)* Car Musa Celebi sera sultan à la place de Soliman.

IOAN: Et qui en fera un sultan?

MIRCEA: Moi!
(Tous demeurent stupéfaits.)

RADU: Votre Altesse, il nous faut bien penser et peser nos actions. Le capitaine Ioan peut être dans son tort, mais ce que Votre Altesse se propose est un plan trop audacieux pour notre pays. J'ai vu bien des choses et j'en ai vécues encore davantage. Mais si je devais placer les bonheurs de ce pays sur un plateau de la balance et sur l'autre ses malheurs, c'est le plateau des malheurs qui s'inclinerait le plus. Parce que, depuis tous temps les malheurs se sont amoncelés sur notre tête et nous n'avons jamais rien su d'autre que de nous tirer d'un mauvais pas pour en attendre un autre. À quoi bon, Votre Altesse, jeter nos regards dans les pays voisins? A quoi bon, Votre Altesse, endosser les soucis des autres, quand nous en avons tant ici, dans notre pays? Et puis, ne vous en déplaise, Votre Altesse, mon esprit ne saurait concevoir que nous puissions nous lier d'amitié avec le païen. Il a ses soucis, nous les nôtres, et nous ne saurions nous entendre. C'est ainsi, Votre Altesse.

SOFRONIE: Dieu m'est témoin que je ne cherche que le bien de ce pays. Mais depuis de longues années, la chrétienté s'est unie pour détruire l'infidèle. Les rois et les empereurs, serviteurs de notre Dieu tout-puissant, se sont tendu les mains pour faire une guerre cruelle au Turc. Et vous-même, avez vilainement défait par deux fois les armées de Bâyazid, pour la grande gloire de Votre Altesse, et la renommée de ces batailles s'est répandue au loin, à toutes les cours des empereurs du monde. Nous avons reçu des lettres d'admiration de la part du roi Sigismond de Hongrie, de l'empereur de Byzance, du doge de Venise, du roi de Pologne et de bien d'autres. Et maintenant, que voulez-vous faire? Quitter cette sainte lutte et vous allier au Turc? C'est grand péché que d'agir ainsi et il ne faut pas éveiller la colère de Dieu. Car elle peut se répandre abondamment sur nous et nous n'aurons pas, alors, assez de prières pour supplier Son pardon.

IOAN *(criant):* Paix, Votre Altesse? Quelle pensée est-ce sinon insensée, que celle de l'homme qui rêve de paix en quittant ses amis et tend la main à son ennemi et à celui de ses amis? *(Rumeur.)*

MIRCEA *(calmement):* Continuez, capitaine!

IOAN: Le bras de Votre Altesse est-il donc las? Ne peut-il plus brandir une épée? *(Mouvement parmi les capitaines, plusieurs saisissent leur épée. Mircea demeure immobile, sans aucun tressaillement.)* Où est le vaillant combattant de Rovine? Bâyazid se tordrait de rire dans son tombeau s'il pouvait voir que celui qui l'a vaincu hier, craint aujourd'hui deux de ses fils et s'apprête à recevoir le troisième à sa Cour avec tous les honneurs. Il se tordrait de rire et continuerait son sommeil apaisé, heureux d'avoir vu que sa défaite passée est bien vengée. *(Rumeur.)* Et que direz-vous à notre ami, le roi Sigismond de Hongrie? Et aux Vénitiens, qui ont promis leur aide contre le Turc? Et à Sa Sainteté le Pape, qui nuit et jour, se dépense pour pouvoir organiser une nouvelle croisade? Et au très-pieux empereur de Byzance? Et à tous les peuples qui attendent la défaite de l'immonde Soliman et de son empire des ténébres? Non, Votre Altesse! Notre devoir est de combattre. Quant à ce païen, à ce Musa Celebi, mon avis est qu'il nous faut lui couper

la tête afin de punir son audace criminelle d'avoir mis le pied sur le sol de notre pays. Demain, lorsqu'il sera là, faites venir le bourreau et ordonnez-lui de le tuer. De le mettre à mort devant nous tous, et devant tous nos enfants, afin de proclamer votre vaillance. Ensuite, faites jeter sa tête sur l'autre rive du Danube, après que nous aurons craché dessus comme il convient pour un objet immonde.

(Long silence. Mircea pose ses regards sur chacun séparément.)

MIRCEA *(se levant, très calme):* Je porte la couronne de ce pays depuis vingt-trois ans, et n'ai jamais rien entrepris avant d'avoir longuement pesé s'il faut ou non l'accomplir pour le bien de ce pays. *(Il s'approche de Radu.)* Vous, capitaine Radu, avez raison. Le plateau des souffrances de notre peuple est plus lourd que celui des joies. Les torrents ont coulé pendant des centaines d'années à travers nos vallées, et rien n'en est resté. Mais, s'écoulant, ils ont balayé tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Maintenant, ils ont passé. Capitaine! Le temps est venu de nous occuper aussi de nos affaires! Regardez autour de vous et tremblez. L'empire de Byzance s'effondre. Il n'en est plus resté que la splendeur des joyaux de l'impératrice et un empereur qui craint son impératrice. L'empire bulgare, que nos bisaïeux eux-mêmes n'ont plus connu, a disparu, lui aussi. Le royaume hongrois grince comme un vieux chariot que personne ne soigne plus, parce que son maître est mort depuis longtemps. Les guerres se succèdent sans interruption en Hongrie, et pas un roi français, pas un prince allemand ne saura y mettre fin. Les Tatares! Où sont les Tatares qui voulaient mettre le monde à feu et à sang? Loin, très loin de nos frontières, si bien que c'est à peine si nous en recevons de temps en temps une nouvelle égarée. Capitaine, tout s'effondre autour de nous, peu à peu. Nous, cependant, restons! Chez eux tout s'achève, chez nous tout commence. *(Il s'approcha de Ioan.)* Capitaine Ioan, vous avez bien parlé. La chrétienté combat les Turcs depuis de longues années. Vous savez fort bien que pendant tout mon règne, je me suis efforcé d'organiser contre les envahisseurs une forte alliance. Mais je me suis rendu compte qu'en fait ce sont d'autres envahisseurs qui se donnent la main contre l'envahisseur. Les chevaliers croisés oublient, en chemin, qu'ils doivent combattre le Turc et pillent tout ce qu'ils trouvent. Les Vénitiens se portent au devant de Soliman avec de riches présents, sans plus se souvenir lorsqu'ils se trouvent sur leurs navires chargés de marchandises précieuses que les Turcs prient un autre Dieu. Sigismond de Hongrie pense à autre chose qu'à nous envoyer des secours: il convoite le trône d'Allemagne et se promène chez les uns et chez les autres, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui l'y juchera. De quels amis parliez-vous, tout à l'heure! *(Il s'approche de Radu.)* À quoi bon porter nos regards au delà de nos frontières? Sur les rives du Danube les feux ne s'éteignent jamais à cause des incursions répétées des Turcs. Cependant, la tranquillité de notre pays ne dépend pas seulement de la paix de ses frontières; elle dépend également de ce qui se passe bien plus loin d'elles. *(Il s'approche de Ioan.)* Est-elle insensée la pensée de l'homme qui rêve de paix? Moi, je rêve de paix pour ce pays depuis que je suis monté sur le trône. Vous dites que mon bras est fatigué et vieilli? Je sacrifierai volontiers mon bras droit si je savais qu'il ne me faudrait plus jamais tirer l'épée hors du fourreau. Il est plus facile de gagner dix batailles que de réaliser une seule paix sans effusion de sang. Et pour quoi voulez-vous que nous ne cessions de mourir, de toujours, toujours mourir? Pour Sa Sainteté le Pape, qui nous envoie des lettres de louanges? Pour le roi de Hongrie, afin qu'il puisse jouir en toute sérénité de ses tournois et de ses fêtes de Bude? Lorsque cela a été nécessaire, nous avons combattu pour nous défendre. Mais nous pouvons nous défendre aussi autrement. Vous voulez faire couper la tête de Musa Celebi? Mais Musa Celebi est mon hôte, car

c'est moi qui l'ai fait venir. *(Mouvements parmi les assistants.)* Et celui qui touchera à mon hôte, qu'il aille chercher le lendemain sa tête dans le Danube! *(Il revient vers son trône et s'arrête devant Sofronie; calmement.)* Le respect que le Souverain de ce pays porte à Votre Sainteté est infini. Mais laissez-moi le soin des affaires de notre pays. Nous avons bien besoin de vos prières, à Cozia, mon père. *(Il s'assied sur son trône. Un page entre, et murmure quelques paroles à l'oreille de Sin.)*

SIN: Pater François voudrait parler à Votre Altesse.

MIRCEA: Il vient à point. J'avais, moi aussi, quelque chose à lui dire. Faites-le entrer. *(Entre François.)* Soyez le bienvenu, pater.

FRANÇOIS: Merci, Votre Altesse.

MIRCEA: Votre Sainteté a certainement quelque chose d'important à nous communiquer. Sinon elle ne se serait pas tant hâtée de venir à la Cour.

FRANÇOIS: Toute la ville parle d'un événement que mon esprit ne peut concevoir: Que l'un des fils de Bâyazid viendrait ici, en Valachie.

MIRCEA: Il est déjà là, pater. Je l'attends demain matin, ici, à notre Cour.

FRANÇOIS: Mais cela est action hostile à Dieu!

MIRCEA: Nos monastères comptent assez de moines qui prient pour que mes péchés me soient remis.

FRANÇOIS: Votre Altesse oublierait l'alliance qu'Elle a conclue avec la Hongrie, il y a trois ans, lorsqu'elle rencontra le roi Sigismond à Severin? Les Vénitiens ont promis l'appui de leur flotte, et notre Très-Saint Père le Pape Grégoire XII nous a assuré qu'une nouvelle croisade se préparait, Votre Altesse le sait très bien.

MIRCEA: Pater, combien de temps me faudrait-il attendre les secours promis?

FRANÇOIS: La nouvelle croisade se mettra en marche au bon moment.

MIRCEA: Pour le Pays Roumain ce moment a passé depuis longtemps.

FRANÇOIS: Il ne s'agit pas du Pays Roumain, mais de la chrétienté! *(Rumeur.)* Par notre lutte commune, il nous faut défendre Dieu.

SOFRONIE: Dieu n'a pas besoin de notre aide, c'est nous, les pécheurs qui avons besoin de la Sienne.

FRANÇOIS: Une paix avec les infidèles est signe de faiblesse.

MIRCEA: À Nicopolis, les croisés envoyés par Sa Sainteté, le Pape, ne m'ont pas laissé combattre les Turcs, et maintenant, vous êtes prêt à m'empêcher de signer la paix avec eux. Est-ce toujours au nom de Sa Sainteté?

FRANÇOIS: Mais la conscience de Votre Altesse, que dit-elle?

MIRCEA: La conscience de notre pays l'emporte sur la mienne, pater.

FRANÇOIS: L'illustre roi Sigismond de Hongrie sera fort courroucé si Votre Altesse conclut la paix avec les Turcs.

MIRCEA: Je sais, pater, mais je pense que sa colère ne durera guère. Il a tant à faire avec ses nobles de Hongrie qui ne cessent de se révolter qu'il n'a plus le temps de s'occuper aussi de nous. Et puis, pour autant que je le sache, l'illustre roi Sigismond est sur le point d'être élu roi d'Allemagne. Dieu! que de questions se poseront alors à lui!

FRANÇOIS: Je vous assure, Altesse, qu'il trouvera aussi le temps de s'occuper de la Valachie.

MIRCEA: Il serait très possible qu'il y renonçât, pater. *(S'adressant à Roman.)* Capitaine Roman, donnez-nous donc lecture du traité que vous tenez en main. *(À François.)* Le capitaine Roman vient justement de rentrer de Pologne.

FRANÇOIS *(pâlissant):* De Pologne?

ROMAN *(déroule un parchemin, et lit):* « Nous, Ladislas, par la grâce de Dieu roi de Pologne et de Lithuanie, confirmons notre ancien traité avec le Magnifique Prince Mircea, Voévode du Pays Roumain et notre ami sincère, et lui promettons l'aide de notre armée au cas où un autre pays l'attaquerait, et lui nous apportera l'aide de son armée lorsque nous-mêmes serons en danger. »

FRANÇOIS: Votre Atlesse cherche des amis contre un ami?

MIRCEA: Je crains davantage les faiblesses de mes amis que la force de mes ennemis.

FRANÇOIS: La magnanimité de l'illustre roi Sigismond l'empêchera toujours d'être l'ennemi de Votre Altesse.

MIRCEA: Et moi, je n'ai rien fait d'autre que de raffermir cette amitié de l'illustre roi Sigismond par un traité d'alliance avec Ladislas de Pologne. Ces traités, pater, stimulent l'amitié réciproque des rois, lorsque celle-ci faiblit.

FRANÇOIS: Je suis heureux de n'être qu'un humble serviteur de Dieu, car les serviteurs du Ciel ne se mêlent pas des affaires de ce monde et n'ont pas besoin de traités pour aimer tous les hommes.

MIRCEA: Pater François, il y a deux jours un de vos moines, quittant Argeş pour se rendre en Hongrie, est tombé de sur un pont et s'est foulé un pied. Un rouleau de papier couvert d'écriture est tombé de sa pèlerine et mes soldats, par hasard de passage, l'ont retrouvé dans la rivière. *(S'adressant à Sin.)* Connétable!

(Sin tire un rouleau de sous son habit et le tend à Mircea.)

FRANÇOIS *(d'une voix tremblante):* Votre Altesse... a-t-Elle lu... ce qui y était écrit?

MIRCEA: J'ai pensé que Votre Sainteté alliez nous en donner lecture pour que nous l'apprenions aussi.

FRANÇOIS: Mais je ne sais pas... de quelle lettre il s'agit...

MIRCEA *(lui tendant le rouleau):* Prenez-le, pater et donnez-vous la peine de déchiffrer qui l'a écrit et surtout ce qui y est écrit. Si vous n'y réussissais pas, tant pis!

FRANÇOIS: *(prend le rouleau, l'ouvre, mais demeure stupéfait et saisi de joie):* Votre Altesse, rien ne s'y trouve écrit.

MIRCEA: En vérité!? Cela signifie, alors, que l'eau de la rivière où le rouleau est tombé a effacé l'écriture. L'eau lave aussi les péchés des hommes.

FRANÇOIS *(avec un soupir de soulagement):* Amen!

MIRCEA: Sachez aussi que je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite il y a un mois. Le village de Comăneşti appartiendra à l'évêché cathologique, avec tous ses revenus.

FRANÇOIS: Que Dieu bénisse Votre Altesse!

MIRCEA: Aujourd'hui même, pater, vous irez en prendre possession.

FRANÇOIS: Est-ce si pressé?

MIRCEA: Deux de mes hommes vous accompagnerons dès que vous nous quitterez, et resteront à vos côtés pendant deux jours dans le village de Comăneşti... pour vous aider en tout.

FRANÇOIS: Votre Altesse, je pense que...

MIRCEA *(l'interrompant):* Nous vous reverrons après ces deux jours, pater. Deux jours entiers, telle est ma volonté. *(François sort, Mircea s'adresse à Sin.):* Dites-nous ce qui était sur ce rouleau que pater François envoyait au roi Sigismond.

SIN: Que, ces maudits Roumains sont des traîtres et que Votre Altesse devrait être chassée du trône.

MIRCEA: Malheureusement, le nom de celui qui veut prendre ma place n'y était pas indiqué. Quoi qu'il en soit, pendant deux jours pater François ne pourra plus envoyer de lettre. Et maintenant, mes capitaines, préparez pour demain vos plus beaux habits, ceux que vous avez achetés des marchands vénitiens. Recevons Musa Celebi comme un ami.

(Tous sortent, sauf Mircea et Mihail.)

MIHAIL: Père, tes capitaines t'aiment-ils moins qu'avant?

MIRCEA: Non, Mihail, ils m'aiment tout autant, mais ils me comprennent moins, parce qu'ils ne pensent pas plus loin que la poignée de leur épée qu'ils sont toujours prêts à tirer hors de leur fourreau. Mais ils oublient que le fourreau a été fait afin que nous portions l'épée à la ceinture sans nous blesser nous-mêmes à son tranchant. Demain, lorsque Musa Celebi viendra, tu iras l'accueillir au portes de la Cité d'Argeş.

(Les lumières faiblissent. Mircea et Mihail disparaissent, tandis qu'un réflecteur éclaire le praticable de gauche sur lequel une enclume a surgi.)

LE FORGERON *(entre, suivi de Vilcou):* Hé! Comme on se retrouve!

VILCOU: Eh oui!

LE FORGERON: Il y a bien un mois depuis que vous êtes passé par ici. *(Il forge un fer-à-cheval sur l'enclume.)*

Et tout ce cortège qui s'est arrêté en route, c'est celui du sultan qui est l'ami de notre Prince?

VILCOU: Tout juste.

LE FORGERON: Dire que j'ai vécu pour voir une telle chose! Il porte une coiffure pareille à un melon mûr. *(Petit sifflement d'admiration.)* Un sultan, notre hôte, dans notre pays! Et vous, vous lui tenez compagnie et lui montrez son chemin afin qu'il ne s'égare pas. La dernière fois, vous m'avez dit que vous étiez un marchand. J'ai vu bien des choses, moi, mais jamais encore des marchands de sultans. Vous les achetez, les revendez... mais dites-moi, combien avez-vous payé de douane pour lui? *(Il rit.)*

VILCOU: Hâtez-vous, notre Prince nous attend à Argeş.

LE FORGERON: Vous ne vous êtes tout de même pas fâché contre moi, car j'ai l'habitude de dire: cela tombe comme le marteau sur l'enclume et ça résonne. Donc, not' Prince, il s'est dit qu'il vaut mieux un Turc ami qu'un Turc ennemi. Il a bien pensé, not' Prince, car, à y bien songer, un ami, quelque turc qu'il soit, est pour le quart roumain et frère à moitié. Et vous dites qu'il se nomme?

VILCOU: Musa.

LE FORGERON: Eh bien, si le Prince, il veut son Musa, ne musons pas. *(Le réflecteur s'éteint et tous deux sortent. Puis, la scène s'éclaire. Des côtés entrent, revêtus d'habits somptueux: Sin, Roman, Radu, Sofronie, Ioan, Mara, Arina, Vicha et quelques figurants, représentant la Cour princière. Mara s'assied sur le siège de droite, ayant à ses côtés Arina et Vicha. Les autres se placent à la gauche et à la droite du trône.)*

SIN: Son Altesse le Prince!
(Entre Mircea, immédiatement suivi de ses gens d'armes. Mircea s'assied sur son trône. Tous attendent. Tambours, trompettes. Tous tournent leurs regards vers la gauche d'où entrent Musa et Mihail, suivis de Vilcou et de quelques guerriers turcs.)

MUSA *(s'arrête à quelques pas de Mircea, qui s'est levé):* Votre Altesse, enlevez votre couronne. *(Mouvement dans l'assistance.)* Il y a chez nous une coutume: l'hôte a le droit d'exprimer une requête lorsqu'il entre pour la première fois dans une demeure. Mon désir est que vous enleviez votre couronne. *(Mircea enlève calmement sa couronne et la tend à Mihail. Au même moment Musa se jerte aux pieds de Mircea, étreignant ses jambes. Sincèrement, mais avec pathos.)* Allah bénisse cet homme qui m'a sauvé la vie. Allah bénisse votre épouse et vos enfants. Je vous dois la liberté. Recevez-moi, dorénavant, parmi vos amis. Je jure d'être à vos côtés aussi longtemps que je vivrai *(Mircea le relève et l'étreint. Puis, il replace la couronne sur sa tête.)*

MIRCEA: Soyez le bienvenu dans mon pays et dans ma maison! *(Vilcou conduit Musa jusqu'au siège qui lui est destiné. Il s'y assied, après que Mircea se fut assis le premier. Sin fait un signe et un page se présente, portant sur un coussin rouge un éperon d'or. Il s'approche de Musa et le lui offre.)*

MUSA: Un éperon d'or!

SIN: Le don de Son Altesse à Votre Lumière.

MUSA *(prend l'éperon en mains):* Un éperon d'or!

MIRCEA: Je le garde depuis quinze ans. Je l'ai trouvé sur le champ de bataille de Rovine.

MUSA *(ému):* Seul Bâyazid, mon père, portait des éperons d'or.

MIRCEA: Le Père de Votre Lumière était un brave puisqu'il a eu le courage de nous affronter. Et Bâyazid savait combattre. Malheureusement, n'étant pas d'ici, il ne savait pas que le Danube est plus large quand on le traverse de chez nous vers l'autre rive et que la Grande Mer est toujours une terre roumaine. Ce que le père de Votre Lumière a perdu, moi je vous le rends. Recevez cet éperon d'or en même temps que le trône que je vous aiderai à conquérir.

MUSA: J'ai toujours été persuadé que je traînais après moi tout l'avenir du Croissant.

MIRCEA: Moi, je me sens chargé de tout le passé du Pays roumain.

MUSA: Votre Altesse verra que je sais combattre pour conquérir un trône.

MIRCEA: Vous vous efforcerez dorénavant de vous ménager une place dans le monde, et cela, c'est notre affaire. Nous, nous défendons la place qu'il y a longtemps nos parents nous ont ménagé. Et si vous voulez véritablement être mon ami, souhaitez-moi de demeurer indépendant.

MUSA: Musa Celebi est et sera toujours l'ami du Prince Mircea qui a envoyé son fils à sa rencontre, en signe de grand honneur.

MIRCEA: Et mon désir est que vous soyez aussi l'ami de mes amis. Stéphane Lazarovitch, le Voévode de Serbie est mon ami.

MUSA: Le voévode de Serbie ne sera jamais inquiété par mon armée. Il sera libre de gouverner son pays comme il l'entend.

MIRCEA: De même, mon désir est qu'il n'y ait plus de garnisons turques sur l'autre rive du Danube.

MUSA: Tous les désirs de Votre Altesse seront aussi les miens. Tout ce que vous me demanderez, j'y acquiescerai et je vous donnerai toujours tout ce dont vous aurez besoin.

MIRCEA: Ce qu'il nous faut, c'est la paix sur nos terres. Afin de récolter ce que nous avons semé, de moudre ce que nous avons récolté et de manger tranquillement la farine de nos moulins.

MUSA: Je jure que lorsque je serai sultan je vivrai en paix avec le Pays roumain et avec son voévode, mon sauveur, mon ami et mon père ! *(Grande rumeur.)* Votre Altesse m'a promis la main de sa fille afin que de solides liens nous lient dorénavant l'un à l'autre.

MIRCEA: Ma fille sera votre épouse.

MARA *(couvre son visage de ses mains et pousse un hurlement étouffé, de bête blessée):* Ah !

ARINA *(tombe aux pieds de Mara, sur un ton déchirant):* Mère !

VICHA *(à mi-voix, douloureusement):* Ma belle petite princesse !

SOFRONIE: Altesse, jamais je ne donnerai ma bénédiction à cette union.

MIRCEA: C'est moi qui la donnerai, mon père.

RADU: Songez au bonheur de votre petite princesse.

MIRCEA: Il n'y a pas un instant où je ne songe au bonheur de tout notre peuple.

IOAN: Votre Altesse a dépassé toute mesure.

MIRCEA: La liberté est la seule mesure avec laquelle on pèse l'avenir d'un pays.

MUSA: Altesse, je mettrai aux pieds de la princesse tout l'Empire du Croissant, je la couvrirai d'or et de diamants et mon peuple sera son esclave très-soumis.

MIRCEA: Le bonheur de Votre Lumière sera à jamais mon bonheur.

MUSA: La politesse de Votre Altesse me met dans l'embarras.

MIRCEA: La politesse de Votre Lumière ne tire d'embarras. Et maintenant, faites sonner les trompettes ! Réjouissons-nous en l'honneur de notre très-glorieux hôte, le sultan Musa Celebi ! *(Trompettes. Vilcou se rapproche de Musa et l'accompagne vers la gauche. Ils sortent de scène, suivis de Ioan, Radu, Sin, Roman et des autres figurants. Vicha sort aussi. Sofronie se rapproche de Mircea. La lumière a faibli, donnant l'impression de jour qui comte.)*

SOFRONIE: La princesse Arina n'est pas seulement la fille de Votre Altesse. Elle appartient à son pays. Et peut-être même appartient-elle davantage à son pays qu'à Votre Altesse. Ce que vous voulez faire est contre les commandements de Dieu.

MIRCEA: Notre pays aussi a ses commandements, mon père, et lorsqu'ils ne sont plus bons, nous en faisons d'autres.

SOFRONIE: Unir une chrétienne et un païen ! C'est comme si vous la jetiez dans une arène de lions affamés, comme le faisaient les empereurs romains avec les premiers chrétiens.

MIRCEA: Des gémissements de ceux qui ont souffert sous les crocs des fauves sont nés nos chants d'église. Et leur mort a donné vie à la nouvelle foi.

SOFRONIE: Permettez, Votre Altesse, que je me retire à Cozia, et que là, loin de la tempête de ce monde, je prie pour l'absolution des péchés. *(Il sort.)*

MARA *(à Mircea.):* Chien ! *(Mircea se tait. Mara se lève et se rapproche de*

lui, criant) Chien ! . . . Nous nous sommes liés l'un à l'autre comme homme et femme, mais jamais personne ne t'a jamais autant haï que je ne le fais. Tu m'as pris mon fils, afin d'en faire un prince, l'enlevant à mes caresses. Tu m'arraches ma fille pour l'envoyer en terre étrangère, là d'où elle ne reviendra jamais. Et toi, toi tu t'es toujours tenu loin de mon cœur.

MIRCEA: Je dois conserver, intact, l'héritage de cette terre roumaine, et je crains davantage les malédictions de mes ancêtres que la haine de ceux qui ne comprennent pas que je ne puis agir différemment.

MARA: Je serai seule, dorénavant, et, n'ayant plus mes enfants pour me consoler, je pourrai te haïr davantage. Dorénavant, chacune de mes paroles sera une malédiction, chacun de mes silences, un mauvais pressentiment.

MIRCEA: Madame, il serait dommage que vous compreniez, car vous auriez de la compassion pour moi et je ne puis supporter la pitié de personne. Si vous ne pouvez m'aimer, haïssez-moi. Je suis plus fort devant votre haine que je ne le serais devant votre compassion. Haïssez-moi, Madame, comme vous pourraiez m'aimer, si . . . si . . . *(Il s'arrête; Mara s'est retirée dès le début de la dernière phrase.)*

MIHAIL: Père !

MIRCEA: Je sais d'avance ce que tu vas me dire.

MIHAIL: J'ai peur de lever les yeux vers la couronne que tu veux partager avec moi, et je crains de ne jamais comprendre ce qui se cache dans l'autre moitié, celle que tu t'a réservée, père.

MIRCEA: Tu comprendras, quand tu les verras.

MIHAIL: Qui ça ?

MIRCEA: Ceux que j'ai vus avant toi. C'est le signe que tu es véritablement l'élu de ton pays. Bonne nuit, Mihail.

MIHAIL *(voulant encore parler):* Père . . .

MIRCEA *(l'interrompant):* Bonne nuit, Mihail.

(Mihail sort. Mircea s'approche d'Arina, encore assise, immobile, près de la chaise de Mara; il lui tend les mains, la relève.)

ARINA: Je dois partir . . . avec lui?

MIRCEA *(hoche la tête, affirmativement.)*

ARINA: Ne pourrait-on pas attendre jusqu'à l'automne . . . au moins jusqu'à l'automne . . . ?

MIRCEA *(hoche la tête, négativement.)*

ARINA: Alors . . . quand?

MIRCEA: Bientôt. Très bientôt, ma petite princesse chérie.

ARINA: Pourquoi . . . père?

MIRCEA: Ces maux ne s'apaisent plus depuis de longues années. Et depuis de longues années mon seul rêve est de ramener la paix sur la terre roumaine. Je veux donner à ce pays ce qu'il n'a plus eu depuis longtemps, ce à quoi il aspire comme l'assoiffé à l'eau, comme l'affamé au pain, comme l'aveugle à la lumière: la paix. J'ai combattu les Turcs, mais là-même, dans le tourbillon de la bataille, j'ai rêvé de paix. Maintenant, je l'entrevois vraiment, pour la première fois. Oh ! si je réussissais, Arina, à ramener la paix dans ce pays, à la répandre des montagnes à la Grande Mer comme une pluie bienfaisante . . . *(Il s'arrête brusquement.)* Arina, tu pleures?

ARINA *(se lève toute droite devant Mircea, elle n'est soudain plus l'enfant qu'elle était jusqu'alors):* Ce sont les premières gouttes de pluie, Votre Altesse. *(Elle s'éloigne lentement, s'arrête, puis se tourne vers Mircea.)* Si un seul jour passe — mais il ne passera pas — si une seule nuit s'achève — mais elle ne s'achèvera pas — sans que je pense à toi, oh ! mon père, alors je ne mériterai plus que tu m'appelles ta petite princesse chérie. *(Elle disparaît. En même temps, venant de droite, surgit Vicha. Il fait presque nuit.)*

VICHA: Votre Altesse . . .

MIRCEA *(à voix basse, comme pour lui):* Combien y a-t-il encore jusqu'à l'aube, Vicha?

VICHA: Je ne sais pas, Votre Altesse.

MIRCEA: Qui pourrait me dire, en cette heure, combien de temps il faut encore jusqu'à l'aube? ! Et pourquoi faut-il que nous passions par la nuit pour atteindre au jour?

VICHA: Votre Altesse, permettez-moi de suivre la princesse Arina.

MIRCEA: Toi, partir? !

VICHA: Je l'accompagnerai partout où la mènera sa fortune, bonne ou mauvaise.

MIRCEA: Toi, Vicha?

VICHA: La princesse a besoin de moi. Elle mourrait... seule... par là...

MIRCEA: Et moi? Tu sais... très bien... que moi... que toi...

VICHA: Je sais.

MIRCEA: Et pourtant... tu veux partir?

VICHA: Mon fils... le mien et celui de Votre Altesse, vous savez où le trouver, si je ne rentre plus. Prenez-en soin. Qui sait, un jour, peut-être... Et parce que, peut-être, nous ne serons plus seuls... je vous dis: que Votre Altesse demeure en paix. *(Mircea se tait. Vicha sort. Dans les mains des soldats les torches commencent à s'allumer.)*

MIRCEA *(s'approche des deux sièges du fond:* J'entends vos pas... La terre tremble... Et là, au loin, au loin, je vois briller vos poitrines couvertes de vos cottes de mailles. Approchez-vous! Venez vous asseoir sur le trône où vous m'êtes apparu le premier jour de mon règne. Vous, les fondateurs du pays! Venez! Le Souverain de cette terre vous appelle cette nuit à son conseil.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

La chapelle de Cozia.

MIRCEA *(plongé dans ses pensées):* Il y a trois ans j'attendais que le futur sultan Musa Celebi vienne en hâte à ma Cour. Aujourd'hui comme alors, j'attends. J'attends d'apprendre ce que je crains qui soit.

LE MOINE: Excusez-moi, Votre Altesse, mais pater François prie Votre Altesse de le recevoir.

MIRCEA: Pater François?! Il a quitté notre pays depuis un an!

LE MOINE: Il vient de rentrer.

MIRCEA: Qu'il vienne.

LE MOINE: Très bien. *(Il sort et François entre.)*

FRANÇOIS: Je suis heureux de revoir Votre Altesse!

MIRCEA: Soyez le bienvenu, pater François! Je n'avais aucune nouvelle de vous depuis un an.

FRANÇOIS: J'ai traversé beaucoup de pays et je suis même arrivé chez notre Très Saint-Père le Pape, qui m'a permis de baiser sa manche. Maintenant, je suis revenu dans le pays de Votre Altesse pour veiller à nouveau sur les fidèles de notre église catholique d'Argeş. Je viens de Sibiu et, apprenant que Votre Altesse se trouve à Cozia, je me suis arrêté pour vous souhaiter santé et longue vie. *(Puis)* Sa Sainteté le Pape prépare une nouvelle croisade.

MIRCEA: Qui ne se met pas en marche depuis des années, pater. Ces croisades sont tout autant d'épouvantails avec lesquels les chevaliers du Soleil-Couchant pensent effrayer les Turcs.

FRANÇOIS: Notre Très Saint-Père m'a demandé ce que Votre Altesse comptait faire.

MIRCEA: Et que lui avez-vous répondu, pater?

FRANÇOIS: Que Votre Altesse était liée d'amitié avec Musa Celebi, le Sultan des païens. Et Notre Saint-Père le Pape fut fort surpris qu'un chrétien puisse être l'ami d'un infidèle.

MIRCEA: Je suis l'ami de tous ceux qui ne touchent pas à mes frontières.

FRANÇOIS: Mais Musa Celebi est un ennemi de Dieu.

MIRCEA: Dieu est très tranquille entre les frontières de la Terre roumaine.

FRANÇOIS: Au-delà de ces frontières, les païens prient Allah.

MIRCEA: Leurs prières n'arrivent pas jusqu'à nous.

FRANÇOIS: Chacune de leurs prières est une insulte pour l'Église chrétienne.

MIRCEA: Cela signifierait alors que tous les peuples s'insultent les uns les autres lorsqu'ils prient, pater.

FRANÇOIS: Notre Très Saint-Père le Pape m'a prié de rappeler à Votre Altesse que les Roumains sont issus de Rome l'éternelle. Il y a deux cents ans, le Pape Innocent III proclamait déjà au monde cette vérité. Et tous les voyageurs d'Occident, venus dans le pays de Votre Altesse ont vu que vous parliez la même langue que nous. Le Toscan Bracciolini a même écrit un livre sur l'ascendance romaine du peuple roumain. Si bien que l'alliance avec Musa Celebi le païen n'est pas pour plaire à notre Église.

MIRCEA: Mais le Danube s'est apaisé et coule depuis trois ans sans qu'une seule goutte de sang n'en rougisse les flots. Et cela pèse dans la balance plus que toutes les prières des Turcs réunies.

FRANÇOIS: Les intérêts de la chrétienté ont passé depuis longtemps, les eaux du Danube et des mers.

MIRCEA: Mais les intérêts de mon pays s'arrêtent au Danube et à la Grande Mer.

FRANÇOIS: On pourrait croire que ce sont là les paroles d'un infidèle. Mais non! Moi, je connais bien Votre Altesse, je pense seulement que Votre Altesse est en danger de s'égarer.

MIRCEA: On pourrait croire que vos paroles sont paroles de menace. Mais moi, qui vous connais bien, je pense seulement que vous êtes en danger de tomber de fatigue après un si long voyage. Vous êtes harrassé, pater, et je vous conseille d'aller vous reposer.

FRANÇOIS: J'espérai que nous allions nous entendre, puisque, nous parlons la même langue.

MIRCEA: Malheureusement, nous ne pensons pas pareillement, pater. Les gens n'ont pas besoin de parler la même langue pour s'entendre, mais d'avoir les mêmes espoirs.

FRANÇOIS: Je prie Votre Altesse d'être persuadé que je l'honore profondément. Et si jamais l'âme de Votre Altesse se trouve en un moment de dure épreuve, si elle hésite, l'Église catholique est prête à la recevoir et à lui permettre de voir ses péchés remis. Jésus a effacé par son sacrifice l'offense qu'Adam avait infligé à Dieu, mais le sacrifice de Jésus est bien plus grand que le péché d'Adam et, par là, Dieu le père nous est encore débiteur. L'Église catholique a recueilli cette dette et la distribue aux hommes afin que leurs péchés leur soient pardonnés. Amen!

MIRCEA: Bon repos, pater!

FRANÇOIS: Votre Altesse!

(François sort. Le jeune moine entre et allume les bougies du chandelier.)

LE MOINE *(après avoir allumé les bougies):* Votre Altesse se souvient-elle de l'icône que j'ai peinte il y a trois ans.

MIRCEA: Je m'en souviens.

LE MOINE: Je prie Votre Altesse de me permettre de peindre sur le mur de l'église le portrait de Votre Altesse. J'ai bien appris le métier de peintre depuis que je vis ici, à Cozia.

MIRCEA: Je te le permets.

LE MOINE: Je veux fixer là, sur le mur de l'église, les yeux de Votre Altesse.

MIRCEA: Les yeux?

LE MOINE: Dieu nous a donné les yeux pour nous permettre de voir avec mais aussi afin qu'on puisse pénétrer, grâce à eux, jusqu'aux profondeurs cachées de notre âme.

MIRCEA: Et... tu as pénétré jusqu'au fond de mon âme?

LE MOINE: C'est la vérité.

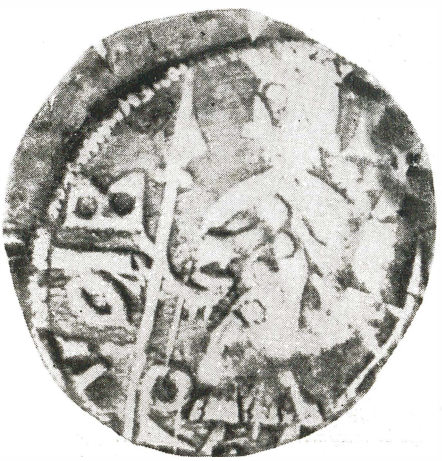
MIRCEA: Qu'y as-tu vu?

LE MOINE: Une tristesse infinie, Votre Altesse! Et une inquiétude indicible, Votre Altesse! Et un espoir sans bornes, Votre Altesse! Et je veux réunir tout cela dans les yeux de Votre Altesse, sur le mur de l'église, à droite, pour le bien des hommes, afin qu'ils puissent le voir et s'en souvenir à jamais. Amen! *(Le moine se retire; Mircea le suit du regard).*

Céramique émaillée à motifs byzantins (XIVe siècle) découverte dans la ville de Zimnicea (dép. de Teleorman)

Le sceau du Voïévode Mircea l'Ancien. Cabinet de numismatique de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie

Monnaies de Valachie émises sous le règne de Mircea l'Ancien



Les ruines de la citadelle d'Enisala (Heracleea) de Dobroudja, construite au XIIIe siècle sur l'emplacement d'u ancienne fortification byzantine; possession de Mircea l'Ancien (XIVe—XVe siècles)

Tîrgoviște. Les ruines de la Cour Princière, avec la Tour Chindia (XVe siècle)

La grande église du monastère de Cozia (dép. de Vîlcea), fondation de Mircea l'Ancien (fin du XIVe siècle)

Broderie à fils d'or et de soie de l'orarion du monastère de Tismana (vers 1380, détail)

MIRCEA: Est-ce toi qui coule, mon vieil Olt, ou est-ce moi? Depuis des années je contemple tes eaux du haut de cette chapelle. Je les regarde et les écoute. Tu prends ta source en terre roumaine, tu coules entre des rives roumaines, tu te verses en une eau roumaine. Est-ce toi que coule, mon vieil Olt, ou est-ce moi? Il me semble parfois que tes eaux se sont pétrifiées sous les murs de Cozia et que je suis seul à glisser vers la vallée, chargé du poids de mes années, me heurtant aux rochers qui s'opposent à moi au long de toute mon existence. J'ai vieilli, je le sais, mais je ne suis pas las. Comme toi, je continue ma marche en avant, toujours en avant. Sans arrêt, sans répit. Comme tes eaux bouillonnantes et profondes. Nous nous ressemblons, tous deux, parce que nous sommes Roumains. *(Entre Sofronie.)*

SOFRONIE: Que Dieu bénisse Votre Altesse.

MIRCEA: Y a-t-il des nouvelles?

SOFRONIE: Non, c'est pour autre chose que je suis venu.

MIRCEA: Je vous écoute, mon père.

SOFRONIE: Toutes les fois que vous venez ici, dans cette fondation de Votre Altesse, il semble que c'est tout le pays qui y pénètre par la porte du monastère. Vous amenez ici, à Cozia, avec vous, toutes les pensées de la terre. Je vous ai vu heureux, je vous ai vu triste, je vous ai vu agité de doutes ou plein d'espoir. Pendant ces trois ans depuis que nous ne sommes plus en guerre avec le Turc, je ne vous ai jamais vu triste. Mais depuis quelque temps les mauvaises pensées commencent de nouveau à vous assaillir. Nous sommes en paix avec la Hongrie. Alexandre de Moldavie est notre ami, car c'est Votre Altesse qui l'a aidé à monter sur le trône. Et l'Empire du Croissant n'a plus dévasté notre pays depuis trois ans, car le sultan Musa Celebi, l'ami et le gendre de Votre Altesse écoute vos conseils et se soumet à vos ordres. Vous avez ramené la paix dans ce coin du monde, jusqu'à hier encore agité et humilié par les assoiffés de sang. Quelles mauvaises pensées troublent-elles encore Votre Altesse? Notre pays est riche, car des marchands de toutes les langues viennent y apporter leurs marchandises et achètent les nôtres. Les gens reposent en paix, car aucun danger ne les menace. Les récoltes mûrissent en paix dans les champs, car pas une armée ennemie ne les foule plus aux pieds. Vous avez enrichi cette terre du don le plus précieux: la paix. Mais l'âme de Votre Altesse donne signe d'inquiétude, et cela attriste mon cœur.

MIRCEA: Oh! mon père, si vous saviez combien cher se paie une paix. Et je n'ai pas voulu la payer en sang versé.

SOFRONIE: Vous avez réussi dans votre désir. Votre Altesse. Depuis trois ans les frontières de notre pays sont calmes, la paix règne sur les terrasses de nos demeures, sur les routes sillonnées par les marchands, comme jamais encore jusqu'à ce jour. Les lacs se sont remplis de poissons, et les greniers gémissent sous le poids des céréales. Et vous avez frappé bonne monnaie de cuivre afin que les tissus vénitiens et les épices d'outre-mer circulent plus aisément.

MIRCEA: Nous avons encore à apprendre des marchands de Lvov et de Venise.

SOFRONIE: En une chose, cependant, nous ne devons pas suivre leur exemple: ils sont prêts à tout vendre, même Dieu.

MIRCEA: Il nous faut l'apprendre aussi, mon père . . . mais ne le faire jamais.

SOFRONIE: Pour ces années de paix, que le ciel bénisse Votre Altesse.

MIRCEA *(les pensées au loin)*: Combien de temps la paix durera-t-elle encore?

SOFRONIE: Y aurait-il de nouveau danger?

(Roman entre en hâte.)

ROMAN: Longe vie à Votre Altesse!

MIRCEA: Soyez le bienvenu, capitaine. Je vous attends depuis longtemps . . . Dites-moi: l'avez-vous vu?

ROMAN: Oui.

MIRCEA: Et alors?

ROMAN: Les choses vont mal dans l'Empire du Croissant. Le sultan Musa divise les chrétiens, les excitent les uns contre les autres.

MIRCEA: Musa Celebi l'a appris des empereurs de Byzance.

ROMAN: Il a attaqué deux fois jusqu'à maintenant Stéphane Lazarovitch de Serbie.

MIRCEA: Le sultan ne respecte-t-il plus ma volonté?

ROMAN: Non, Votre Altesse, il ne la respecte plus, bien qu'il sache quelle amitié vous lie à la Serbie. Il a poussé le cnèze Gheorghe Brancovitch à lever les armes contre Stéphane et lui a envoyé des secours. En Bulgarie il a fait passer par le feu les chrétiens de Vidin qui s'étaient révoltés contre les infamies de l'armée du sultan. Et puis, sachez-le, Musa Celebi a formé une armée nombreuse, pas seulement avec ses Turcs, mais aussi avec toutes espèces de gens d'ailleurs, qu'il paie bien.

MIRCEA: Les mercenaires sont une invention de Byzance. Le sultan apprend vite tout ce que les chrétiens ont de mauvais. Lorsqu'ils auront tout appris, les sultans deviendront empereurs à Byzance.

ROMAN: Il m'a fallu courir jusqu'à Salonique pour le retrouver. Je lui ai dit que je venais de la part de Votre Altesse pour savoir la vérité sur les bruits qui ont franchi le Danube et se sont répandus dans notre pays.

MIRCEA: Dites-moi, d'abord comment il vous a reçu . . . afin que j'apprenne d'avance la moitié de ce qu'il vous a répondu.

ROMAN *(après une courte hésitation):* Eh bien, Votre Altesse . . .

MIRCEA: J'ai compris, capitaine.

ROMAN: Et il m'a encore dit ceci: que le Voévode Mircea sache que le Sultan est l'élu d'Allah et qu'Allah a choisi les Turcs pour leur faire conquérir toute la terre.

MIRCEA: Il a oublié qu'Allah n'a pas levé son petit doigt lorsque j'en ai fait un sultan.

ROMAN: Et il a encore ajouté que vous ne devez plus lui envoyer de messagers, car il a d'autres affaires qui réclament toute son attention. Alors je suis revenu vers le Danube pour vous rapporter tout ce que vous venez d'entendre.

MIRCEA *(après un long silence, pendant lequel il ne quitte pas Roman des yeux, semblant attendre quelque chose, à mi-voix):* Est-ce . . . tout?

ROMAN *(qui sait ce que Mircea voudrait savoir, baisse la tête, et répond d'une voix éteinte):* C'est tout, Votre Altesse.

MIRCEA *(après un autre silence):* Vous ne . . . l'avez pas vue?

ROMAN: Nulle part. Lorsque je lui ai demandé des nouvelles de notre princesse Arina, il m'a répondu qu'elle allait très bien. Mais lorsque je l'ai prié qu'il me permette de la voir, il a ri . . . et ne m'a plus répondu. *(Entre Sin, en hâte.)*

SIN: Des nouvelles du capitaine Vilcou. Mohammed vient d'Asie à la tête d'une grande armée et se dirige vers Andrinople. Il a envoyé une partie de ses akindjis vers nos frontières. Le capitaine Vilcou vous fait dire qu'il est bien retranché dans la cité et qu'il attend les ordres de Votre Altesse.

ROMAN: Moi aussi, j'ai entendu parler, en route, des préparatifs de Mohammed, en Asie. Mohammed lui-même viendrait à la tête de cette armée pour affronter Musa Celebi.

MIRCEA: Et Mohammed est plus rapide que les nouvelles qui nous parviennent de son camp. Connétable!

SIN: Votre Altesse! *(Les gens d'armes entourent la scène.)*

MIRCEA: Dans deux semaines, que l'armée soi rassemblée. Envoyez un messager au *ban* (gouverneur) Dragomir de Severin, pour qu'il nous rejoigne à Argeş avec ses gens. Puis, rassemblez les chevaux. Nous retournons aussi à Argeş, car les feux s'allumeront bientôt aux frontières.

SOFRONIE: Que Dieu nous ait en sa sainte garde. Amen.

(Buccins. La lumière s'éteint peu à peu tandis que Mircea sort, suivi de ses gens. Obscurité. Puis un réflecteur s'allume sur le praticable de droite, où se trouve François, assis sur une chaise. Devant lui, debout, se tient Ioan.)

IOAN: Tout juste, pater, tout juste. C'est le moment pour moi de passer à l'action. Ah! je pensais ne jamais voir ce jour se lever. Ce sera de nouveau la guerre. Mohammed est plus fort que Musa Celebi et le chassera, puis il tournera ses yeux vers le Danube.

FRANÇOIS: Hum! Avant qu'une nouvelle croisade ne se prépare beaucoup de temps passera . . .

IOAN: Mohammed voudra voir un nouveau prince régner en Valachie.

FRANÇOIS: Un prince qui se soumette à lui sans condition.

IOAN: Je ne lui poserai aucune condition, pater.

FRANÇOIS: Ce n'est pas suffisant, capitaine. Il faut que l'homme qui recevra ici Mohammed fasse la preuve de sa sincérité. Les Turcs ont plus confiance dans la soumission des empereurs de Byzance qu'il ne l'ont dans celle des Voévodes roumains.

IOAN: Je donnerai à Mohammed une preuve de ma sincérité. Je tuerai . . .

FRANÇOIS: Musa Celebi? C'est difficile. Vous devez d'abord vous en emparer.

IOAN: Ce n'est pas de Musa que je parle, pater. Je laisse le plaisir de tuer Musa à Mohammed. C'est Mircea que je tuerai!

FRANÇOIS *(simulant l'incrédulité):* Je ne pense pas que vous reussissiez.

IOAN: Je ne suis pas le seul qui désire sa mort.

FRANÇOIS: Non? Quelqu'un d'autre de la Cour?

IOAN: La princesse Mara.

FRANÇOIS: La princesse Mara?! C'est intéressant. Très intéressant.

IOAN: Elle le hait!

FRANÇOIS: Très fort?

IOAN: À mort.

FRANÇOIS: Alors elle ne t'aidera pas. Une femme qui hait à mort un homme préfère le voir souffrir que de le tuer.

IOAN: Et pourtant, la princesse Mara me viendra en aide. J'ai causé avec elle pendant que le Prince était à Cozia.

FRANÇOIS: Lui avez-vous aussi dévoilé ce que vous avez l'intention d'accomplir?

IOAN: Non. Mais je pense qu'elle a compris.

FRANÇOIS: Ne comptez jamais sur la force de compréhension d'une femme. Elle peut comprendre tout autre chose que vous ne vous figurez.

IOAN: Aujourd'hui, je me rendrai à la Cour. J'ai envoyé dire à la princesse Mara que je veux lui parler en secret.

FRANÇOIS: Qu'a-t-elle répondu?

IOAN: Qu'elle m'attend, impatiemment.

FRANÇOIS: Cela change tout. Je vous conseille de ne pas dévoiler d'emblée vos intentions. Si elle n'était pas d'accord vous auriez tout abîmé.

IOAN: Ainsi ferai-je, pater.

FRANÇOIS: *(le bénissant):* Dominus vobiscum!

(Ioan sort en hâte. La scène est à nouveau éclairée. La Salle du trône. François a disparu. Mircea entre, suivi de Sin.)

MIRCEA: Tout est-il prêt?

SIN: Oui, Votre Altesse. Le *ban* Dragomir s'approche d'Argeş à la tête d'une grande armée, venant de Severin, pour nous rallier, afin que nous partions de concert. J'ai envoyé des messagers de la part de Votre Altesse aux gens de Chilia et de Brăila et jusqu'aux bords de la mer, afin qu'ils se rassemblent et nous attendent tous à cinq heures de marche de la Cité de Dîrstor. Dans l'Amlaş et le Făgăraş le capitaine Baldovin a levé une troupe d'archers avec lesquels il descendra de Bran à Tîrgovişte, où il attend les ordres de Votre Altesse.

MIRCEA: Demain matin, nous nous mettrons en marche, connétable.

(Entre Vicha, en courant.)

VICHA *(tombant aux pieds de Mircea):* Votre Altesse, notre princesse . . . *(Elle s'arrête, incapable de continuer.)*

MIRCEA *(la voix dure):* Elle est morte, n'est-ce pas?

VICHA: Oui, Altesse. Dans mes bras, la tête contre ma poitrine, les yeux dans mes yeux. C'est à peine si elle a pu murmurer: mon père . . . va lui dire que la princesse ne lui en veut pas . . .

(Mircea demeure comme pétrifié. Vicha le regarde un temps, puis sort, suivie par Sin.)

MIRCEA *(tombe à genoux):* Sonnez, cloches! *(On entend des cloches dans le lointain.)* Doucement, car la princesse était fragile . . . Et pour toujours, pendant des siècles, car notre princesse ne reviendra plus. Sonnez, cloches, là-bas, à Cozia. Et vous, très-saints pères, rappelez son souvenir chaque jour avant vêpres et dans toutes les prières que vous prononcez pour la paix de cette terre, rappelez le nom de la princesse Arina . . .

(Les cloches sonnent pendant quelque

temps, puis entre la princesse Mara. Mircea se lève.)

MARA: Le jour de la séparation est venu, Mircea.

MIRCEA: Oui, Madame, il est venu.

MARA: Si j'avais su que le jour de notre rencontre allait engendrer cet aujourd'hui . . .

MIRCEA: Mais nous ne le savions pas, Madame.

MARA: J'ai vainement essayé, d'innombrables fois, de te pardonner pour tous les malheurs que tu m'as valus . . .

MIRCEA: Vous avez essayé, Madame, mais sans y réussir.

MARA: Un jour tu rendras compte devant Dieu des années que tu m'as ravies et de la vie d'Arina.

MIRCEA: Oui, Madame, vous avez raison, un jour je rendrai compte.

MARA: Et tu n'as pas peur?

MIRCEA: Non, car je serai jugé selon les lois de la terre.

MARA: Le ciel a ses propres lois.

MIRCEA: Bonnes seulement pour les saints, Madame.

MARA: Il ne restera pas trace de ton nom.

MIRCEA: Mais notre pays sera entier.

MARA: Le châtiment t'attendra plus vite que tu ne l'attends.

MIRCEA: Toutes mes actions ont été entreprises **pour** le bien de cette terre. Ce sont ses habitants qui doivent me juger. Et si je ne réussis pas à le conserver libre et entier, comme il le fut depuis toujours, le châtiment sera mérité, et je m'y soumettrai.

MARA: De tout ce que j'ai eu, je ne possède presque plus rien. Ma présence auprès de toi n'a plus sa raison d'être. Tu as d'abord détruit la femme en moi, puis ce qui restait de la femme détruite: la mère. Que me reste-t-il? La haine, qui fut au début amour. Et la douleur, qui fut au début joie. Mais ce début est si loin derrière moi que je n'y crois plus. Et tout n'est pas accompli. Il y a encore Mihail. Tu lui as aussi préparé un sort, car tu lui as engendré un ennemi dans le ventre d'une autre femme: le fils de Vicha se lèvera un jour contre Mihail pour lui voler le trône. Ton sang est l'ennemi de ton cœur. Oh! Combien j'aspire à quitter ces lieux. À partir loin, très loin, afin de ne plus jamais me souvenir de la vie que j'ai vécue ici, à tes côtés. Maudite soit cette terre!

MIRCEA: Va-t-en donc! Si cette terre t'es devenue à ce point étrangère que tu ne puis plus la supporter sous tes pieds, si le bruissement de ses forêts ne t'émeut plus et si les habitants de ces lieux ne te sont plus chers au point de ressentir l'éloignement comme un péché, va-t-'en, princesse Mara! Va-t-en et ne reviens plus. Et si jamais, un jour, tu sentiras ton cœur s'emplir de nostalgie et de regret, ne le revèle à personne. Le regret de ceux qui ont maudit une fois la terre où ils ont vécu n'est que dégoût et honte.
(Mircea sort.)

MARA *(impatiente):* Pourquoi tarde-t-il tant? Je lui ai fait dire que je l'attendais. Ah! le voilà *(Ioan entre en hâte.)*

IOAN: Je suis venu, princesse, en hâte, comme vous me l'avez mandé.

MARA: Je vous écoute, capitaine.

IOAN: Princesse, Mircea est en danger.

MARA: Est-ce là ce que vous vouliez me dire en grand secret?

IOAN: Oui, princesse, il est en danger de mort.

MARA: Pourquoi ne le lui dites-vous pas à lui?

IOAN: Parce qu'il ne croit pas au danger.

MARA: Il n'y a jamais cru. Qui veut le tuer?

IOAN: Princesse, vous avez mal compris. Il s'agit d'un danger infiniment plus grand: l'accomplissement d'un sort.

MARA: L'accomplissement d'un sort?!

IOAN: Chacun de nous a une fin qui est écrite dans les étoiles. La fin de Mircea attend devant la porte, sur le seuil.

MARA: Je sais que vous convoitez le trône.

IOAN: Princesse!

MARA: S'il ne tenait qu'à moi de vous donner la bénédiction . . .

IOAN: Alors . . .

MARA: Je vous la donnerais.

IOAN: Bien que Mihail soit, dès maintenant, considéré son successeur?

MARA: Mon fils ne sera jamais le souverain de cette terre, parce que je ne le veux pas. Me comprenez-vous, capitaine?

IOAN: Je le voudrais, mais ne le puis.

MARA: Je l'emmènerai avec moi, en Hongrie, à l'abri, afin d'achever mes jours après du seul enfant qui me soit resté.

IOAN: Mais la princesse Arina?

MARA: Elle . . . est morte.

IOAN: Oh!

MARA: Et tous les hommes doivent payer pour leurs péchés. Mircea aussi!

IOAN: Les châtiments de Dieu commencent parfois ici, sur terre.

MARA *(tendue):* Je ne puis . . . Je ne puis faire cela . . . J'ai compris ce que vous vouliez me demander, capitaine Ioan, mais faites-le tout seul. Je ne puis être à vos côtés. Je suis encore la souveraine de ce pays. Je le hais, mais je ne le méprise pas. Je suis malheureuse, pas criminelle. Je le fuis, mais ne lève pas la main contre lui. Vous vous êtes trompé, capitaine, lorsque vous avez décidé de venir me retrouver. Ni moi, ni vous ne pouvons comprendre Mircea. Mais si c'est lui qui a raison, vous ne réussirez pas à lui faire du mal. *(Elle se lève, signe qu'il doit se retirer.)* Aviez-vous encore quelque chose à me dire, capitaine?

IOAN: Non, Madame, je n'ai plus rien à vous dire. Demeurez en paix! *(Il sort.)*

(La lumière s'éteint. Lorsqu'elle se rallume Mircea entre suivi de Sin et de gens d'armes. Ioan, qui s'était dissimulé, se jette sur Mircea, le poignard levé, mais il est sur-le-champ immobilisé par Sin et par les gens d'armes.)

MIRCEA: Oh! le capitaine Ioan attendait que je m'endorme pour hanter mes rêves! N'est-ce pas, mon cher cousin?

IOAN: Tu as gagné cette fois-ci encore. J'ai voulu te tuer. Je guette depuis des années l'occasion de m'emparer du trône, car ce trône devait m'appartenir. Le jour où on t'a élu prince je suis arrivé trop tard.

MIRCEA: Alors, tu as trop tardé. Aujourd'hui, tu t'es trop pressé. Mon règne ne s'est pas encore achevé, capitaine Ioan. Les ennemis commencent par acheter nos consciences, puis ils achètent notre pays. Ils ne savent que trop qu'il est facile d'envahir un pays quand on a détruit son âme. Je te pardonne, capitaine, d'avoir voulu me tuer. De ta main, ou de la main du sort, il me fallait bien mourir un jour . . .

IOAN *(décontenancé):* Altesse!

MIRCEA: Mais, en me tuant, moi, tu aurais tué le souverain de ce pays. Et le pays n'a pas le droit de pardonner aux traîtres.

IOAN *(criant avec désespoir):* Altesse!

MIRCEA *(à Sin):* Emmenez-le! Avant que minuit sonne que le pays compte un traître de moins.

(Les gens d'armes entraînent Ioan hors de scène.)

IOAN *(se débattent):* Grâce . . . Grâce . . . Altesse! . . . *(Ils sortent, suivis par Sin; son cri se fait encore entendre):* Grâce!

MIRCEA *(seul):* Tu ne comprends pas, même en ton heure dernière, que moi, je t'ai pardonné. Mais que le pays ne le pouvais pas!

(Entre Mihail.)

MIHAIL: Père, mère est partie.

MIRCEA: Si vite?!

MIHAIL: Je n'ai pas voulu partir avec elle.

MIRCEA: Partir avec elle?!

MIHAIL: Elle voulait que je la suive. Elle était triste, mère. Et elle s'est encore attristé lorsque je lui ai dit que je restais, parce que je ne puis partir, parce que jamais je ne pourrais partir. Elle est tombée à mes pieds, disant que je ne la laisse pas seule. Elle baisait mes mains et les a baignées de ses larmes qui me brûlaient. Je ne t'oublierai jamais — lui ai-je dit — mais ne me demande pas de fuir, car cela signifierait que je fuis mon destin, et mon destin c'est d'être le souverain de ce pays. Alors elle s'est levée et elle est sortie et ne m'a plus regardé. Père, commande à ton fils, et ton fils fera selon ta volonté.

(Mircea l'étreint en silence. Sin entre)

SIN: Votre Altesse, des nouvelles du capitaine Vilcou. Musa Celebi a été vaincu par Mohammed et on ignore ce qu'il est devenu. D'aucuns disent qu'il aurait péri dans la bataille. Une partie des armées de Mohammed ont assiégé la Cité de Dîrstor. Nous pouvons résister et le capitaine Vilcou attend vos ordres.

MIRCEA: Connétable, nous partirons défendre la terre que baigne la Grande Mer !

SIN: Les armées de Votre Altesse n'attendent que l'ordre de départ.

RIDEAU

EPILOGUE

Le camp de l'armée de Mircea près de Dîrstor. Des tentes. Il fait nuit. Des torches. Des rafales de vent. Au lever du rideau, deux gardes veillent à l'entrée de la tente de Mircea. D'autres soldats sont dispersées ça et là. Entre Mihai', suivi par Radu.

MIHAIL: Toute la journée le vent a soufflé de notre camp vers le leur. Maintenant il souffle de chez eux vers nous, si bien qu'on peut même les entendre parler. Quand pensez-vous que nous allons attaquer, capitaine?

RADU: Je n'en sais rien !

MIHAIL: Nous sommes là depuis deux jours, à un jet de flèche de la cité de Dîrstor.

RADU: Nous y sommes et y resterons, si Son Altesse le veut ainsi.

MIHAIL: Demain, ce sera le troisième matin, et nous ne connaissons pas ses plans.

RADU: Peut-être que Son Altesse n'en a pas encore. Ou qu'il préfère les tenir cachés.

MIHAIL: Alors, à Rovine, lorsque vous avez triomphé de Bâyazid, comment c'était?

RADU: Comment? Très bien !

MIHAIL: Vous connaissiez le plan de la bataille d'avance.

RADU: Mais non ! Nous ne connaissions que la fin, c'est-à-dire qu'il nous fallait battre les Turcs.

MIHAIL: Voilà mon père. Il vient du camp.

RADU: Il a parlé aux gens. Cela signifie que cela va bientôt commencer.

(Entre Mircea, suivi de Sin et de Roman.)

MIRCEA: Y a-t-il du nouveau, capitaine?

RADU: Rien, Votre Altesse.

MIRCEA: Nos éclaireurs sont-ils revenus?

RADU: Pas encore, Votre Altesse.

MIRCEA: Les Turcs semblent tranquilles, à ce que je vois.

SIN: Ils se sont arrêtés devant les murs de la cité et attendent mais nous n'avons pas reçu de nouvelles du capitaine Vilcou qui s'y trouve.

RADU: Il n'est pas facile de sortir de la cité, de se glisser parmi les Turcs et de rejoindre notre camp.

MIRCEA: Il se trouvera bien quelqu'un qui s'y risquera. Et qui réussira, aussi, qui sait !

(Entre le Berger, encadré par deux soldats.)

LE BERGER: Longue vie à notre Altesse !

MIRCEA: Bonsoir à vous, berger.

LE BERGER: Altesse, je voudrais vous dire un mot.

MIRCEA: Je vous écoute. La parole du berger est sensée.

LE BERGER: Voilà, Votre Altesse, moi et d'autres bergers on est venu ici de loin, d'au delà de la Cité de Bran. On est venu pour franchir le Danube avec nos brebis, comme nous le faisons depuis toujours, pour retourner ensuite dans nos montagnes comme

c'est la coutume sur nos terres. Mais nous venons d'entendre que Votre Altesse étiez ici avec votre armée afin de combattre le Turc. Alors, voilà quelle prière nous vous adressons, nous, les bergers. Laissez-nous aussi, Votre Altesse, combattre à vos cotés. Nous sommes vigoureux, et si nous savons traire les brebis, nous savons aussi faire tournoyer l'épée. Et les bergers m'ont envoyé dire à Votre Altesse que même si nous sommes d'au-delà des montagnes nous sommes toujours des Roumains. Va donc, qu'ils m'ont dit, les autres, va chez Son Altesse, et prie-la de nous donner des lances et des épées et, s'il n'est pas content, qu'ils nous jette dans le Danube avec toutes nos brebis.

MIRCEA: Quel est ton nom, berger?

LE BERGER: Votre Altesse, on me nomme Coucou.

MIRCEA: Combien êtes-vous?

LE BERGER: On est bien une vingtaine, votre Altesse. *(Mircea le regarde en silence.)* Votre Altesse, nous n'avons pas peur de la mort, sachez-le ! Chez nous, les gars, voilà ce qu'ils chantent:

Las ! petite mère,
Coucou n'est pas mort,
Il n'est pas perdu,
Coucou s'en est allé
En un lieu merveilleux,
Au-delà des nuages,
Là où vont les grues !
Point ne te lamente !
Tes larmes retiens !
Quand le soir viendra
Prends une cruche de vin,
Et verses-en à tous
Un verre, tour à tour.
Quand minuit sonnera
Vous chanterez en chœur,
Et moi vous entendrai
À travers les feuillées,
Au petit matin,
À travers nuages et brumes,
Invisibles à vos yeux.

Et maintenant, nous permettez-vous de combattre à vos côtés, Altesse, Roumains aux côtés des Roumains?

MIRCEA: Mais oui, Coucou, venez tous! Troquez votre veste de fourrure contre la cuirasse et la cotte de maille, et votre bonnet contre un casque. Rendez-vous à tous, sains et saufs, après que nous aurons gagné la bataille !

LE BERGER: Longue vie à Son Altesse ! *(On entend une rumeur.)*

MIRCEA: Connétable, qu'est-ce que ce bruit? Un Turc se serait-il égaré dans notre camp?

(Sin sort en hâte et revient au bout de quelques instants accompagné de plusieurs soldats qui encadrent Musa Celebi, la tête basse et les habits déchirés.)

MUSA *(se jette aux pieds de Mircea):* Pardonnez-moi, Votre Altesse !

MIRCEA: Tiens ! Musa Celebi ! Quelle surprise !

MUSA: C'est tout juste si j'ai pu sauver ma vie. Mon frère Mohammed veut me faire décapiter.

MIRCEA *(sarcastique):* N'est-tu pas le Sultan des Turcs, Musa Celebi ! qui donc oserait couper la tête d'un sultan?

MUSA: J'ai été vaincu. J'ai appris que Votre Altesse était là, et je suis venu vous supplier de me secourir.

MIRCEA: Je ne puis. Maintenant, je ne le peux plus.

MUSA: C'est vous qui m'avez fait sultan. Me laisserez-vous périr?

MIRCEA: Non, je te laisserai partir.

MUSA: Partir?! Et où pourrais-je aller sinon dans ton pays?

MIRCEA: Qui est le pays qui abrite ses ennemis?

MUSA: Ne suis-je pas l'ami de Votre Altesse?

MIRCEA: Tu l'as été, Musa Celebi ! Tu l'as été et tu n'as plus voulu l'être. Parce que à la fin, votre loi qui vous pousse à la guerre et au pillage a été plus forte que le serment que tu m'as fait de vivre en paix avec les pays chrétiens.

MUSA: Votre Altesse !

MIRCEA: Tu as commencé par remplir d'or les fez de tes akindjis qui tuaient les Serbes et les Bulgares. Si tu m'avais obéis, tous mes amis, Stéphane de Serbie en tête, seraient venus à ton aide contre les armées de Mohammed. Mais tu n'as agis qu'à ta guise et tu as perdu tes amis. Va t'en !

MUSA *(désespéré):* Votre Altesse me chasse?

MIRCEA: Va, et refais ton armée.

MUSA: Mon armée est dispersée et brisée.

MIRCEA: Réunis-la à nouveau.

MUSA: Mohammed est venu avec une armée quatre fois plus grande que celle que j'avais lorsque la bataille a commencé, et bientôt il se jettera sur ton Pays roumain.

MIRCEA: C'est bien pourquoi je me trouve ici, pour défendre la terre des bords de la Grande Mer.

MUSA: Allah a envoyé Mohammed conquérir le monde.

MIRCEA: Allah aurait dû savoir jusqu'où s'étendent les frontières du monde avant de vous envoyer le conquérir.

MUSA: L'armée de Mohammed est grande. Vous êtes peu nombreux.

MIRCEA: Peu nombreux, oui, mais Roumains.

MUSA: Mohammed vous vaincra.

MIRCEA: Mais il ne nous conquerras pas. Va t'en !

MUSA: Votre Altesse !

MIRCEA *(à Sin):* Connétable, qu'on le reconduise hors de notre camp et qu'on le mette en liberté. *(À Musa.)* Le monde est grand, Musa Celebi. Va droit devant toi et défends bien ta tête, afin que le yatagan de Mohammed ne la rejoigne pas. Quant à nous, ne te fais pas de soucis. Nous résisterons si bien que les Turcs renonceront à s'emparer de notre terre comme ils l'ont fait des autres. Au besoin, nous leur donnerons de l'argent. Mais la terre, — non !

(Musa se lève en silence et sort, suivi de soldats et de Sin. Quelques soldats entrent du côté opposé, encadrant Vlad, revêtu d'habits turcs.)

MIHAIL: Père, un Turc part, un autre arrive !

VLAD *(devant Mircea):* Votre Altesse, je suis revenu. *(Rumeur, Vlad enlève son turban.)*

ROMAN: Vlad !

MIRCEA: C'est moi qui l'avais envoyé chez le capitaine Vilcou. Quelles nouvelles m'apportes-tu?

VLAD: Le capitaine Vilcou fera une sortie et attaquera les Turcs demain à l'aube, comme Votre Altesse l'a ordonné. Nous attaquerons les infidèles à notre tour, et les prendrons comme entre des tenailles.

MIRCEA: Capitaines ! Vous avez entendu quel est notre plan. L'aube est proche. Empoignez vos épées et tenez-vous prêts. Que sonnent les clairons ! Que battent les tambours !

(Tambours, clairons, d'abord doucement puis, peu à peu, très fort. Mouvement en scène parmi les soldats qui sortent en hâte avec Sin, Mihail, Radu et Vlad. L'aube se lève. On n'aperçoit que la silhouette de Mircea, se découpant sur l'arrière-fond de la scène.)

Oh ! Seigneur, quand donc ce pays livrera-t-il sa dernière bataille pour son indépendance ! Qui pourrait le savoir? La terre tremblera encore longtemps sous les sabots des chevaux et le ciel sera déchiré par les flèches de ses archers. Faites que le sang versé soit absorbé par la terre en souvenir. Un jour, nous serons avides de connaître notre passé et nous creuserons dans ses profondeurs pour retrouver les sources premières. Nous comprendrons alors qu'un jour est tout aussi grand qu'un siècle et qu'un siècle est trop petit pour un avenir. Mais avant de la comprendre, il nous faudra encore longtemps mourir par dizaines de milliers pour une seule année de liberté. Rassemblez ces années de liberté ainsi gagnée et vous aurez le droit, plus tard, au bout des siècles, de réclamer la liberté. comme le plus grand de vos droits. Et la liberté sera le plus ancien souvenir du peuple roumain !

(Les tambours et les clairons sonnent de plus en plus fort. Une lumière rouge d'aurore. Au loin, on entend des hourrahs, qui se mêlent aux tambours et aux clairons. Mihail se précipite en scène, l'épée en main.)

MIHAIL: Père, je les ai vus ! . . . Ils ont combattu à mes côtés, à cheval . . . L'un à ma gauche, l'autre à ma droite. Je les ai vus, père ! Et Basarab criait ! Frappe, Mihail ! Et Litovoi criait: Frappe, Mihail ! Et ils ont combattu comme des dragons, pénétrant à cheval dans les rangs ennemis et laissant derrière eux le vide. Puis, lorsque la victoire a commencé à nous sourire, ils se sont évanouis tous deux.

(Les soldats forment une muraille derrière Mircea.)

MIRCEA: Mihail, dorénavant, tu règneras à mes côtés. Parce que tu les as

vus. C'est là le signe que tu es l'élu du pays, comme je le fus aussi. Et quand je ne serai plus, la couronne t'appartiendra en entier.

LES SOLDATS: Vive Mircea-Voévode ! Vive Mihail Voévode !

(Sin entre, blessé, mais faisant des efforts pour se tenir droit.)

SIN: Nous sommes vainqueurs, Votre Altesse ! *(Il tombe sur un genou.)*

MIRCEA *(se précipite vers lui, le soutient :)* Connétable !

SIN *(luttant contre la mort qui l'envahit):* Ce n'est rien, Votre Altesse... Une maudite épée... Le cheval sera à Votre Altesse, selon la coutume... Un bon cheval, Votre Altesse le connaît... c'est tout... et ma cotte... de mailles... je voulais les laver dans la Grande Mer, mais je n'ai plus le temps... Votre Altesse... *(Il tombe mort, aux pieds de Mircea. Entrent Radu, Vlad, Roman et Vilcou.)*

RADU: Les Turcs fuient, Votre Altesse !

ROMAN: Ils fuient comme des perdreaux !

MIRCEA *(désignant Sin de la main):* Sin, le connétable, n'a plus eu le temps de vous attendre. Et moi, me voilà sans connétable. Capitaine Vilcou !

VILCOU: À vos ordres, Altesse !

MIRCEA: Vous remettrez le commandement de la garnison de Dîrstor au capitaine Roman. Dorénavant vous êtes connétable. Et maintenant, levons le camp et allons tous au bord de la Grande Mer pour laver dans ses flots la cotte de mailles du connétable Sin...

(Les soldats soulèvent le corps de Sin et le portent hors de la scène. Tous les autres, sauf Mircea, les suivent, tandis que le son des tambours et des clairons se perd peu à peu. Mircea avance jusqu'au milieu de la scène et s'agenouille comme dans le prologue.)

MIRCEA: Temps troubles de l'histoire ! Je vous ai traversés avec la conviction que vous êtes aussi passagers que je le suis moi-même. Et pourtant, nous ne disparaîtrons pas tout à fait, car les siècles à venir conserveront notre souvenir. Je viens ici à votre rencontre, et vous dis, à vous qui n'êtes pas encore nés: ce n'est pas moi qui ai tué Dan Voévode, mon frère qui règna avant moi, mais une main ennemie, inconnue. Je ne fais partie ni de la lignée des despotes d'au-delà du Danube, et ni de la famille impériale de Byzance. Je fus Roumain. Un Roumain de cette terre ancienne et sillonnée par le fer de la charrue, mais surtout par les guerres. J'ai commis de nombreux péchés et ne sais si Dieu me les a pardonnés. Mais vous me pardonnerez car toute ma vie je me suis efforcé de réunir les terres roumaines en un seul pays, moi, par la Grâce de Dieu, Mircea Voévode et Prince, seul Souverain de tout le Pays Roumain, des contrées d'au-delà des monts à la Grande Mer.

RIDEAU

1966.

En français par MICAELA SLĂVESCU

Une vie consacrée à la lutte pour l'indépendance de la patrie

Personnalité vigoureuse dans laquelle le commandant d'armée, le stratège, le diplomate et le bâtisseur incarnent un pays et une époque, le grand prince Mircea de Valachie (1386—1418), connu dans l'histoire roumaine comme Mircea l'Ancien, a élevé à un degré supérieur la lutte de ses prédécesseurs pour l'indépendance et a accru le prestige international de son pays en en faisant un facteur important de la politique européenne. L'histoire de la Valachie à la fin du XIVe et au début du XVe siècle porte la marque de son énergie, de sa persévérance, de sa personnalité et de ses réalisations.

« Roi des rois des pays chrétiens de son temps » (le chroniqueur ottoman Ibn-i Kemal), « parmi les chrétiens le plus vaillant et le plus éveillé des princes », (l'humaniste allemand Leunclavius), Mircea l'Ancien fut, de l'aveu de ses contemporains, non seulement le chef de sa nation mais aussi le grand chef de l'État et le commandant d'armées qui réussit à polariser les espoirs de tout ce coin du monde européen placé devant une situation limite de son existence. Car la bataille de Nicopolis (1396) — la dernière action conjuguée des Européens devant la pression ottomane — l'appui accordé aux mouvements sociaux et religieux de la Péninsule Balkanique concernant la structure même du nouvel empire qui s'établissait pour plusieurs siècles, l'activité diplomatique qui lui fournit l'occasion de devenir, virtuellement, un « faiseur de sultans» (son intervention dans la compétition des fils de Bâyazid pour le pouvoir) avaient fait du « chevalier de l'Argeş » (tel qu'on le voit dans la fresque du monastère de Cozia ou dans celle de Curtea de Argeş) l'artisan d'une grande œuvre historique nécessaire à ce moment-là, celle de sauvegarder l'identité et la liberté du Sud-Est européen devant la menace de l'empire ottoman.

Mircea, le grand prince Mircea l'Ancien, monta sur le trône le 23 septembre 1386, en un temps où le centre et le sud-est de l'Europe étaient secoués de violents mouvements politiques qui allaient favoriser la chute rapide des États balkaniques sous l'occupation ottomane. La dispute entre les souverains de la Hongrie (Sigismond de Luxembourg) et de la Pologne (Ladislas Jagellon) visait aussi — ouvertement ou de façon inavouée — les Pays Roumains. Dans les Balkans, la pression croissante de l'empire ottoman rendait problématique l'existence même des entités politiques inclues dans cette zone. La conquête des villes de Niš (1386) et Salonique (1387), puis celle de toute la Serbie à la suite de la bataille de Kossovopolje (1389), de la Thessalie et du Tsarat bulgare oriental (1383) représentait une nouvelle étape de l'offensive ottomane.

C'est en ce moment historique que le peuple roumain, immuable dans le territoire de ses ancêtres daces et fier de son appartenance au monde romain, passa devant l'Europe le premier examen de ses vertus. La Valachie,

État qui s'était déjà affirmé dans un combat acharné pour son indépendance (Posada, 1330) contre l'armée d'invasion commandée par Charles-Robert d'Anjou, avait maintenant à sa tête un prince, le grand Mircea, qui évalua lucidement le rapport des forces dans l'Europe du Sud-Est et déploya une politique réaliste. Mircea, comme l'observait l'historien roumain P. P. Panaitescu, « se trouve au début, au début de la défense séculaire contre les Turcs, au début de la politique de rivalité pour nos pays entre nos puissants voisins chrétiens. C'est avec lui que notre politique étrangère commence à fixer son cadre. »

★

Ce grand prince de Valachie comprit l'importance qu'il y avait, pour renforcer la capacité de défense de son pays, de limiter les rivalités entre ses féodaux et de renforcer le pouvoir central. Il organisa les fonctions des dignitaires de l'État, entant qu'organismes du pouvoir, il créa une fonction spéciale — le « ban » — qui exerçait dans la région de Severin les attributions du pouvoir central, militaires principalement. Persuadé que la terre ancestrale ne pouvait être défendue qu'avec ses propres forces, le souverain de la Valachie renforça le système défensif basé sur les forteresses des frontières (Severin, Giurgiu, Dîrstor, Enisala), sur les monastères fortifiés (Cozia, Tismana, Vodița) et surtout sur l'institution de « la grande armée » qui signifiait la levée en masse de tous les habitants du pays. Le pays devenait un théâtre de guerre ou chaque paysan, artisan ou boïar devenait un combattant, chaque outil une arme. « Dans aucun autre pays comme dans les Pays roumains — observait l'historien, le révolutionnaire et le penseur roumain Nicolae Bălcescu — cet armement général ne s'est produit plus souvent ». C'est depuis Mircea que de telles forces ont constitué, au cours des siècles, le fondement le plus solide du programme politique et militaire des grands chefs politiques et militaires, Jean Hunyadi, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand, Jean le Vaillant de Moldavie, Michel le Brave.

À l'effort d'organisation intérieure est venu s'ajouter le souci d'assurer au pays un système d'alliances durables qui puissent jouer en faveur de la lutte des Roumains pour le maintien de leur indépendance. Par l'intermédiaire du prince de Moldavie, Pierre Ier Mușat, Mircea chercha à se rapprocher de la Pologne dans l'espoir d'attirer la Hongrie, où régnait Sigismond de Luxembourg, dans la lutte anti-ottomane. Le 10 décembre 1389 il réussit à conclure avec Ladislas Jagellon un « traité d'amitié perpétuelle qui soit éternellement maintenu par les deux parties ».

Conservateur des anciennes traditions du peuple roumain, Mircea l'Ancien est resté dans l'histoire comme un grand et habile organisateur. Régnant sur un pays riche, bien peuplé, bien organisé au niveau de son époque, il y développa une intense vie urbaine et rurale, fondant de nouvelles bourgades et villes, ouvrant de nouvelles voies au commerce roumain, entreprenant l'exploitation de mines de cuivre, frappant une monnaie nationale propre, bâtissant de nombreux monastères de valeur artistique et culturelle européenne.

*

Le désastre de Kossovopolje, qui mit fin à l'indépendance de la Serbie et la suppression de l'État bulgare de Tyrnovo firent comprendre à l'Europe l'immense danger qui approchait sans cesse et faisait de l'empire ottoman une grande puissance s'étendant sur trois continents. À ce moment où toute l'Europe s'inquiétait des plans et des ambitions de Bâyazid Ier « L'Eclair » — capitaine et homme d'Etat exceptionnel, diplomate habile et fanatique serviteur de l'idée de la domination ottomane sur l'Europe entière — un peuple et un pays se sont dressés qui avaient à leur tête un souverain à la mesure de cette situation sans pareille. Car, si nous voulons évaluer, dans la perspective des siècles qui ont passé depuis, le grandiose effort roumain de ces années-là, nous parvenons à la conclusion que c'est *alors* que s'est décidé pour toujours le destin du peuple roumain dans sa confrontation avec l'expansion ottomane.

Voulant écarter l'effrayante menace, Mircea passa le Danube avec ses troupes en 1394, battit les garnisons turques de la rive droite et délivra Dîrstor, attirant par là, l'année suivante, l'invasion ottomane conduite par le sultan Bâyazid Ier en personne. Devant cette menace, Mircea souleva le pays entier, une tactique qui est restée la forme classique de la résistance roumaine. Rassemblant l'armée du pays, nous dit le chroniqueur byzantin Laonique Chalcocondyle, Mircea « . . . marchait avec son armée sur les traces de Bâyazid à travers les forêts de chênes du pays, qui sont nombreuses et couvrent le pays de tous côtés, en sorte qu'il n'est pas facile pour l'ennemi d'y marcher, ni de le conquérir. Et, le poursuivant, accomplissait des actions dignes d'éloges, livrant bataille lorsque quelque unité ennemie, se détachant, se dirigeait de quelque côté dans le pays en quête de nourriture ou de bétail. Et on dit que, l'armée étant en marche, il la suivait de près, lui causant de grandes souffrances, et la plaçait dans des situations difficiles et ne cessait point de lui causer des dommages . . . » Harcelée sans répit, l'armée du puissant Bâyazid fut affrontée de façon décisive à Revine (le 17 mai 1395): « . . . et des lances innombrables furent rompues alors et la multitude des flèches était infinie, au point que la vue du ciel en était obscurcie . . . » (Chronique bulgare). La victoire roumaine de Rovine a fait que les Roumains et les Pays roumains soient mentionnés par l'histoire dans les siècles suivants comme des réalités de l'espace sud-est européen majeures et indépendantes, contrairement aux voisins tombés au pouvoir du Croissant (la Bulgarie, la Serbie, Byzance et, ultérieurement la Hongrie). L'action de Mircea à la tête des troupes de la Valachie constitua l'acte décisif de tout le drame historique des Roumains qui allait durer cinq siècles et avoir pour dénouement la conquête de leur indépendance sous les murs de Plevna (1877). Et si nous observons la politique ottomane dans les régions conquises, nous avons des raisons de penser que, sans ce combat victorieux, la culture roumaine des XVe-XVIIIe siècles, qui détient clairement une place distincte dans la configuration spirituelle de notre continent, eût eu ses racines coupées. La victoire de Rovine se trouve en égale mesure à la base du maintien de l'organisation d'État

autochtone de la Moldavie si l'on pense que les tentacules de l'Empire ottoman avaient atteint Kamenetz, aussi bien que de la Transylvanie alors que Bude même avait été transformée en pachalik. On peut la comparer pour la même époque à la victoire de Joannitsa sur les croisés à Andrinople (1204), à la victoire de Kulikovo des knèzés russes commandés par Dimitrie Donskoï (1380) et à celle de Ladislas Jagellon à Grünwald (1410). L'effort militaire roumain fut, dès l'origine, un chapitre de l'histoire continentale, la victoire de Rovine étant le point de départ de la grande concentration militaire de Nicopolis, laquelle, malgré le désastre infligé aux croisés put cependant diminuer temporairement la pression sur Constantinople et éloigner le sultan du Danube, la capitale de l'Empire Byzantin gagnant de ce fait encore un demi-siècle d'existence.

La Valachie s'était ainsi avérée la seule force capable de s'opposer, en ce moment historique, à l'expansion ottomane, dans le sud-est européen. Ce petit Etat avait réussi par l'épée, mais plus encore par une sage diplomatie, à imposer au rouleau compresseur ottoman de respecter l'existence politique et l'indépendance de l'État roumain.

★

Mircea l'Ancien fut le premier prince roumain qui ait réussi à polariser l'énergie nationale tout entière, réalisant non seulement le plus large rassemblement de terres roumaines avant celui que réussira Michel le Brave en 1600 et celui accompli par la Grande Union de 1918, réalisant aussi la première concentration de forces roumaines dans la direction de la sauvegarde de la liberté et du développement indépendant de la vie économique, sociale et spirituelle du peuple roumain. Il établit, dès le début de son règne, de bons rapports avec la Moldavie, intervenant en 1400 dans les factions qui s'en disputaient le trône et imposant l'élection d'Alexandre le Bon, artisan lui aussi de la grandeur de son pays et digne en tous points de son contemporain de Valachie. Au moment où les agitations du royaume de Hongrie ébranlaient le pouvoir de Sigismond de Luxembourg, Mircea étendit son autorité sur certaines parties de la Transylvanie. La Dobroudja même était comprise dans son État, à l'époque de sa plus grande extension. En 1406, au sommet de sa puissance, Mircea s'intitulait: « grand voévode et unique souverain, seigneur de tout le pays de la Hongrovlachie et des parties d'au delà des montagnes, aussi du côté des parties tatares et duc d'Amlaș et de Făgăraș et seigneur du Banat de Severin, et des deux bords sur tout le pays du Bas-Danube et seul souverain de la cité de Dîrstor ». Comme procéderont également par la suite un Radu de la Afumați ou un Michel le Brave, Mircea sut utiliser les forces des Roumains de Transylvanie à l'appui de leurs frères transmontains, grâce auxquelles (par l'aide que lui accorda Stibor, le voévode de la Transylvanie) il réussit à regagner l'intégrité de son autorité et à écarter Vlad, le prétendant favorisé par les Turcs et les Polonais.

Une ligne politique unique et durable était réalisée ainsi pour la première fois dans l'histoire des Roumains, celle de la défense du terri-

toire roumain sur le Danube par le prince de l'Argeș, cependant qu'il revenait au prince moldave de Suceava la noble mission d'assurer le défense de l'espace roumain à ses frontières du nord et de l'est.

Et cette œuvre d'une vie qui avait déjà prouvé sa solidité et qui sera reprise bientôt par une autre énergie roumaine, Jean Hunyadi, constitua avec la grande victoire de Rovine, la leçon historique apprise par les chefs de la plus grande force offensive du temps, l'empire ottoman. Le nouveau sultan, Mehmet Ier, vainqueur dans les luttes pour le trône de l'empire « ne tenta plus ce qui n'avait pas réussi à ses devanciers —comme l'observait l'historien roumain Nicolae Iorga: il renonça à la conquête de la Valachie qui eut ajouté une bande de terre à son empire, et même à y remplacer par un prince obéissant celui qui avait eu l'audace de l'affronter. Non, il vit fort bien qu'il était beaucoup plus facile d'opposer un barrage à cette vie bouillonnante et c'est pourquoi il ordonna que l'on fortifiât en sa présence les places conquises aux bords du Danube et en Dobroudja ». La solution trouvée par le Sultan — en réalité un *modus vivendi* qui devait neutraliser les Roumains politiquement et militairement — fut la création de « têtes de pont » sur le territoire roumain (c'est alors que la citadelle de Giurgiu, par exemple, tomba aux mains des Turcs) d'où pouvaient partir « les appétits pillards des ravageurs professionnels aux aguets dans leurs repaires ».

La conservation à l'état intact des institutions et de l'existence de l'Etat par de grands sacrifices et combats devait avoir des conséquences importantes pour le développement ultérieur du peuple roumain. C'est alors que furent inaugurées les relations des Roumains avec la plus grande puissance politique du sud-est européen — l'empire ottoman — rapports dans l'ensemble desquels les victoires de Vlad l'Empaleur, Radu de la Afumați, Michel le Brave, alternèrent avec les périodes de coexistence pacifique, rapports fondés sur les « capitulations », traités par lesquels la Valachie conservait son organisation et ses règles — reconnues et respectées; ce type de relations confirmait un statut imposé à la Porte dans les années décisives du temps de Mircea.

Ce prince sage et vaillant a légué aux générations qui l'ont suivi l'exemple d'une vie consacrée à la lutte pour l'indépendance du pays. Défenseur de la terre ancestrale roumaine, connaisseur lucide des réalités, diplomate avisé qui a su montrer aux ennemis la force de nos armes toutes les fois que cela fut nécessaire, administrateur qui avait compris que le pays était d'autant plus fort que son organisation était mieux établie, Mircea s'est situé, par ses actions, parmi les personnalités éminentes de la nation roumaine.

CONSTANTIN GHEORGHE

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Ion Bogdan, *Ein Beitrag zur Bulgarischen und Serbischen Geschichtschreibung*, in « Archiv für slavische Philologie », XIII, 4, 1891
N. Iorga, *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, vol. I, Bucarest, 1895
P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944
Cronici turcești privind țările române. Extrase, vol. I, Bucarest, 1966
Călători străini despre țările române, vol. I, Bucarest, 1968
E. D. Pitcher, *An Historical Geography of the Ottoman Empire from earliest times to the end of the sixteenth century*, Leiden, 1972
Halil Inalcik, *The Ottoman Empire. The Classical Age, 1300—1600*, New York — Washington, 1973
Aurel Decei, *Istoria Imperiului otoman pînă la* 1656, Bucarest, 1978
Dinu C. Giurescu, *Țara Românească în secolele XIV-XV*, Bucarest, 1973
Răzvan Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești* (sec. X-XIV), Bucarest, 1974
Răzvan Theodorescu, *Un mileniu de artă la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1976
V. Jean-Christian Poutiers, *Les Chevaliers de Rhodes à la Croisade de Nikopol*, (1396), in « Études Balkaniques », 1/1981
* * * *Istoria militară a poporului român*, vol. II, Bucarest, 1986

Réalisme, équilibre, esprit de synthèse

Les plus de trente années écoulées entre fin 1386 et début 1418 représentent le plus long règne qu'aient connu les États roumains indépendants depuis leur fondation — le règne du Voévode Mircea Ier de Valachie.

Les témoignages qui le concernent — documents de chancellerie, chroniques roumaines, fragments de chroniques byzantines et turques, relations faites par des voyageurs occidentaux, monuments d'architecture ou portraits de fondateurs — sont aussi variés que diversement interprétés par l'exégèse historique moderne, et recomposent l'image d'un souverain d'envergure européenne et d'un gouvernement dont les conséquences furent décisives pour le destin médiéval de la romanité orientale du Bas-Danube.

Il convient néanmoins d'y déchiffrer dans quelle mesure le règne de l'arrière-petit-fils de Basarab Ier, le prince qui conquit l'indépendance de la Valachie, a signifié, au sud des Carpates, une nouvelle fondation, l'établissement d'un modèle ultérieurement imité pendant longtemps par ses descendants. Non pas du point de vue politique ou dans l'ordre social — où les acquis du règne de Mircea l'Ancien sont essentiels — mais de celui de la culture des Roumains, à une époque où, à la victoire que signifia la fondation du pays s'ajoutèrent celles visant à sauvegarder son indépendance.

Pour un pays qui s'étendait alors de Severin à la mer Noire, la plus grande étendue territoriale de l'État des Basarab au moyen âge, la condition de règne fondateur acquiert un sens très précis, que des données variées de l'histoire de la civilisation viennent nuancer.

Le premier fait de climat culturel qui frappe le scientifique voué à l'étude de cette époque, dans un monde qui, placé à un carrefour de civilisations, entre l'Orient byzantin et l'Occident gothique, a su valoriser ce que l'un et l'autre avaient de bénéfique, est l'inébranlable *réalisme mental* de ses options culturelles, la congruence de tous les emprunts (faits à des aires prestigieuses de civilisation) avec l'esprit roumain, tel que les historiens allaient l'enregistrer tout au long du moyen âge et des temps modernes.

Nous rencontrons une telle attitude dans les circonstances historiques où, vers 1390, le voévode Mircea du Pays Roumain, aux côtés d'autres titres effectifs qui rendaient compte de son autorité s'étendant du sud de la Transylvanie à Silistra et jusqu'au bord de la mer Noire, s'arrogeait emphatiquement aussi celui, prestigieux, de « despote », ordonnant qu'on gravât dans la pierre et qu'on peignît sur les fresques l'aigle bicéphale, l'emblème byzantin de cette haute dignité de l'Europe orthodoxe. Loin d'avoir pour point de départ une initiative concessive de la part du basileus de Constantinople, souverain des destins de Byzance, cette affirmation inhabituelle de sa qualité de despote qui n'avait rien à voir avec Byzance, était engendrée par l'acte politique de l'effective prise en possession par le souverain valaque de cette terre d'antique romanité qu'était la Dobroudja.

Le réalisme, c'est-à-dire l'adéquation aux réalités de son temps, le détachement du canon, de l'ordre imposé depuis des siècles dans le Sud-Est européen par Byzance, la « deuxième Rome », me semble être, justement à partir de ce temps et illustré par de tels exemples, un trait définitoire de l'attitude politique et idéologique des voévodes roumains.

S'efforçant de comprendre tout ce qui rapproche mais aussi tout ce qui sépare la principale fondation de Mircea l'Ancien — le monastère de Cozia, destiné à devenir sa nécropole — des fondations similaires de l'étranger, où l'on retrouve des analogies de détail avec l'édifice princier de Cozia (1388—1391), l'historien de l'art en constatera la logique, l'équilibre et la sobriété, qualités qui s'affirmeront par la suite dans l'esthétique, alors encore dans les limbes, du moyen âge roumain. Quelques décennies auparavant (vers 1350—1370), ces traits étaient anticipés dans les volumes et les parements de l'église princière de Curtea de Argeș des aïeux de Mircea, très différents des décors et des façades d'églises byzantines ou serbes de la Péninsule balkanique, tellement compliqués, colorés et « agités ».

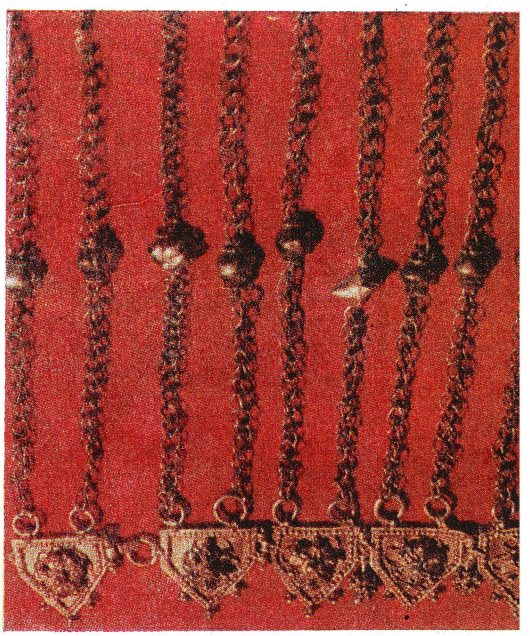
Un corollaire du réalisme spirituel roumain qui se manifestait en politique autant qu'en art aux débuts de l'État valaque, fut la capacité d'*interprétation libre* de certains modèles prestigieux des aires de civilisation environnantes. Nous savons, grâce aux fragments d'informations isolés, écrits ou archéologiques, combien les traditions prémédiévales étaient persistantes, au XIVe siècle, dans la mentalité, le mode de vie, la coutume ou les arts artisanaux d'une population paysanne présente depuis des siècles entre les Carpates et le Danube dans de petits établissements ouverts ou à l'intérieur de fortifications identifiées vers la campagne, certaines datant même de l'époque de Mircea l'Ancien (tel Coconi, dans la vallée de Mos-

Porte en bois sculptée du monastère de Tismana, fondé par le moine Nicodim (1375—1378), et ultérieurement restaurée

L'Église princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeş (XIVe siècle)

L'Église de l'ancien monastère de Cotmeana (1387—1389). Vue de l'est

La grande église du monastère de Cozia (1387—1388). Vue de l'est (détail)



Bijoux et plateau en argent ciselé (détail) de facture byzantino-balkanique (XVe siècle), découverts à Gogoşu (dép. de Mehedinţi)

La Bataille de Nicopolis (1396). Gravure du *Reisebuch* de Schiltberger, Nüremberg, 1540

La Bataille de Rovine (1359). Estampe de la collection de la Bibliothèque de l'Académie de la R.S. de Roumanie

tiste). Or, c'est justement à ce monde profondément rural, où se manifeste cependant un féodalisme incipient, pas encore soumis aux règlements stricts d'une société aux hiérarchies profondément cristallisées qu'il fut donné de choisir, puis d'interpréter, en pleine liberté — conformément à une structure mentale et affective où seule la composante latine du peuple roumain joue un rôle modélateur — des modes de comportement politique ou religieux, des types de monuments.

Nous constatons à plusieurs reprises des situations de ce genre, différentes du point de vue de l'horizon culturel, mais unies par un même trait de libre interprétation. Une des premières serait celle qui précéda le règne de Mircea l'Ancien, se situant vers 1370, lorsque les Roumains partis de Valachie pour se rendre au monastère de Kutlumus du mont Athos — centre spirituel réputé de tout le Sud-Est européen — ne pouvant plus endurer les règles spécifiques de ce milieu monastique gréco-slave, s'en revinrent dans leur pays et, au terme de longues négociations, obtinrent des prédécesseurs immédiats de Mircea — fait significatif — un mode de vie individualisé, approprié aux structures mentales roumaines de l'époque.

Un deuxième exemple, emprunté au domaine artistique cette fois, serait la conception et la réalisation en 1388 de la première église de monastère — due à Mircea l'Ancien, à son frère et à son père — selon une structure qui adaptait librement et peu habituellement la tradition architecturale des édifices de culte balkaniques à plan trilobé, aux chapelles nobiliaires et princières du XIVe siècle, à Curtea de Argeș.

Enfin, un troisième cas tient des adaptations roumaines en matière d'artisanat artistique de la fin du même siècle et du début du XVe: il s'agit de l'interprétation libre et pittoresque des traditions décoratives et iconographiques canoniques de l'Ouest chrétien, dans les enluminures et le revêtement en argent ouvragé du *Tétraévangéliaire* ou *Livre des Quatre Évangiles* de 1404—1405 réalisé par le moine Nicodim — un des fondateurs du monachisme roumain — ou dans l'ornementation et la technique d'admirables vases en terre émaillée, apparentés aux poteries de luxe byzantines, trouvées à Curtes de Argeș, Zimnicea, Tîrgoviște, Enisala, Păcuiul lui Soare, Severin.

Le réalisme et la liberté des interprétations culturelles marquées vers 1400 ont conduit vers un autre trait des débuts historiques roumains, devenu une constante de toute notre civilisation plus ancienne ou plus nouvelle: la *tolérance spirituelle* du monde roumain, connue surtout dans la seconde moitié du XIVe siècle.

Les circonstances d'une époque et d'un endroit européen qui avait connu — de même que l'Occident — d'injustes établissements sociaux, des guerres, des fléaux et des épidémies ont facilité la diffusion dans les Balkans des hérésies à caractère hétérodoxe, contestant la légitimité de l'église et de la société féodale, propageant des modes de vie et des voies de salut placés sous le signe du dualisme manichéiste interprété cosmogoniquement et anthropologiquement, engendrant un folklore spécifique, reflété dans des contes et légendes conformément auxquels l'univers se fondait sur les

principes opposés du Bien et du Mal, invitant à l'ascèse, à la vie communautaire dépourvue de hiérarchies, à la contemplation et à la non-action. Exprimées surtout par le bogomilisme sud-danubien d'origine bulgare, de telles hérésies n'ont pu effectivement et profondément contaminer la latinité orientale des Roumains, équilibrée de par sa nature ethnique et contraire aux excès de tout genre. Il n'en existe pas moins certains textes certainement datables de la période 1375—1393 (il s'agit de la correspondance échangée entre le patriarche réformateur de Tyrnovo, Eftimie, et un higoumène bien connu d'Olténie, province valaque de l'ouest, sans doute un métropolite d'origine byzantine des premières années du règne de Mircea l'Ancien), lesquels, corroborés avec certaines découvertes archéologiques et épigraphiques de la région du Danube roumain dévoilent ce fait révélateur qu'au nord de ce fleuve, donc en Valachie, les persécutés de l'église bulgare officielle avaient trouvé refuge, pouvant y vivre dans un horizon mental populaire.

Rattachés à la fibre profonde d'une telle mentalité, d'un esprit ineffable de l'endroit, le réalisme de la pensée aussi bien que la liberté de l'interprétation et la tolérance en matière spirituelle tiennent de ce qui — de l'ancien héritage culturel de la latinité carpato-danubienne — se reflète surtout vers l'intérieur de l'être humain.

Il y a encore un dernier trait de cette civilisation du voévodat qui atteignait son apogée politique avec le règne de Mircea l'Ancien, et qui me semble mériter toute notre attention, comme appartenant par excellence au profil européen de la même civilisation, à cette facette perceptible à tout le monde — il y a six cents ans comme, en partie aussi, aujourd'hui — à son ouverture vers l'extérieur. C'est ce que je nommerais la *synthèse visuelle* réalisée au cours de cette civilisation mentionnée, et qui réunit les architectures religieuse et militaire, les costumes et les bijoux, les ornements et la couleur, les objets en argent fin et les surfaces ciselées dans la pierre ou modelées dans la glaise. C'est là une synthèse véritablement européenne en tant qu'espèce morphologique, exprimée en bonne mesure par ce que j'ai tenté de définir comme étant un « climat d'art international » du Bas-Danube autour de l'an 1400, indiquant ce domaine aulique, ce niveau seigneurial de notre civilisation médiévale, éclairant avec l'éclat du faste princier — bien connu par les Cours d'Argeș, Tirgoviște et Suceava, de Bucarest et de Iași — l'idéologie politique et « dynastique » du passé roumain.

Semblable en cela à d'autres coins du continent où se rencontrent, en ce moment crucial de l'histoire européenne l'Occident catholique et le « gothique international », le Byzance orthodoxe des Paléologues et l'Islam arabo-turc — de l'Espagne à l'archipel grec, de Crimée jusqu'en Sicile — l'espace roumain a polarisé une Europe en miniature se trouvant, sur d'autres de ses méridiens au seuil de la Renaissance, phénomène dont les émissaires étaient les empereurs allemands et byzantins, les croisés de Bourgogne et les missionnaires franciscains, les marchands gênois et les chéiks ottomans traînant après eux une atmosphère cosmopolite naturelle, ou

le visuel l'emportait aussi bien dans le cadre d'un cérémonial de Cour ou liturgique que dans celui des guerres féodales. Rien ne saurait mieux donner la véritable mesure de ce climat de synthèse culturelle dans la Valachie de l'époque de Mircea l'Ancien, que le rapprochement entre les emprunts artistiques d'aires extrêmement variées sous le rapport formel, réunis en dernière instance sous le signe d'une fusion équilibrée de motifs, de matériaux et de structures artistiques voisinant dans des œuvres ou des monuments qui appartiennent au lieu et à l'esprit roumain pour lequel et dans lequel ils furent conçus.

Ainsi — juste au moment où le voévode valaque en arrivait à arbitrer les destins de l'Empire turc des héritiers de Bâyazid Ier — la présence de certains éléments d'art islamique (arcs trilobés, entrelacs géométriques, palmettes pointues, de vision musulmane) dans le revêtement en argent ciselé du manuscrit de Nicodim de Vodița, déjà mentionné ou, antérieurement même, dans une superbe broderie liturgique comme l'était l'épitaphe de 1396 de Cozia, ne pouvait paraître insolite. De même que semblaient parfaitement explicables l'existence des nombreux éléments artistiques ou artisanaux de Byzance dans le pays où régnait un prince roumain qui entretenait tant de relations avec le sud du Danube, l'Athos et Constantinople, — éléments qui se retrouvent des plans d'architecture jusqu'aux vêtements princiers et aux insignes de majesté, de l'iconographie de la peinture murale jusqu'aux motifs phytomorphes, floraux et animaliers provenant du répertoire balkano-oriental. Quant à la troisième composante de cette synthèse visuelle, l'occidentale, elle peut être décelée dans les échos du « gothique international » seigneurial et aulique, qui avaient pénétré dans l'époque grâce aux expéditions des Croisés jusqu'à Byzance, dans le Péloponèse ou à Trébizonde: nous les décelons dans les bijoux à inscriptions latines et allemandes trouvés dans l'église Saint-Nicolas d'Argeș, dans les ornements du gisant de la tombe que l'on suppose être celle du père de Mircea, Radu Ier, amateur de blasons et de belles armures, dans les monnaies frappées par Mircea entre 1396 et 1400, où le prince est représenté en costume de chevalier occidental, dans les pièces d'argenterie liturgique du monastère de Tismana à éléments gothiques si fréquents aussi dans certaines architectures des villes valaques, morphologiquement apparentés à celles de Transylvanie. Ces éléments d'art, s'ajoutant aux signes d'une ambiance féodale qui appréciait l'épos chevaleresque colporté par les *joculatores* valaques mentionnés par les textes — ambiance naturelle à la Cour d'un voévode qui avait combattu à Nicopolis aux côtés des seigneurs de l'Occident catholique — donnent les dimensions réelles de cette composante occidentale de cette synthèse que nous venons de mentionner, propre à la Valachie. Une composante parfaitement naturelle, qui ne fut jamais plus claire qu'à l'époque immédiatement antérieure au règne de Mircea l'Ancien, dont l'œuvre politique signifiait le rempart et l'avant-poste des « croisades tardives » de l'Occident contre le déferlement du Croissant.

Plaçant son époque sous le signe d'une effective fondation de civilisation — pour laquelle les règnes des Basarab antérieurs n'avaient pas eu le loisir nécessaire — d'un établissement culturel devenu de par sa nature même, un modèle pour la postérité — circonstance valable aussi bien pour l'organisation de la vie ecclésiastique, pour l'architecture ou pour l'iconographie, où Cozia, par exemple, acquiert une valeur de norme pour tout le XVe siècle, nous avons essayé de dégager quelques dominantes possibles de la spiritualité roumaine de 1400, vues à travers l'exemple valaque.

D'autre part, il est certain que ces quelques caractéristiques majeures qui percent déjà à la fin du XIVe siècle, et que nous avons nommé réalisme mental, liberté de l'interprétation, tolérance dans l'ordre du spirituel et synthèse du visuel, allaient être illustrées par de nombreux faits de l'histoire culturelle roumaine des siècles qui suivirent.

Bien plus que ne le pensait jusqu'à présent notre historiographie, le carrefour 1400 fut, grâce à la civilisation épanouie à l'époque de Mircea l'Ancien, un début de voie, devenu peu à peu un repère.

RĂZVAN THEODORESCU

Les Actes des lettrés

Les études plus récentes semblent avoir fixé les origines de la littérature roumaine au cours de la période dite « proto-roumaine », contemporaine de l'ethnogenèse des Roumains, laquelle compte une vingtaine et plus d'auteurs, dispersés pendant les IVe et Ve siècles et réunis en quelques écoles littéraires, actives au nord et au sud du Danube, dans les Romanies orientales. Ce sont, comme le démontre Nestor Vornicescu (*Primele scrieri patristice în literatura noastră* — « Les premiers écrits patristiques de notre littérature », Craiova, 1984) des auteurs de langue latine dont deux au moins — Jean Cassien et Denys le Petit) connaissent en Occident, une notoriété considérable. Après le VIe siècle, lors de l'explosion des grandes migrations et des troubles qu'un nouvel établissement des peuples suscita dans les Balkans, ce mouvement littéraire protoroumain semble connaître une certaine récession, la littérature des Roumains se cantonnant pendant plusieurs siècles, dans les communautés monacales, ou étant de source purement populaire; l'écriture, se rattachant à des matériaux périssables, dont le feu avait facilement raison, est méprisée. Les quelques informations concernant des tendances et penchants littéraires sur le territoire roumain, peu sûres et encore non étudiées, se rattachent surtout aux domaines ecclésiastiques.

Pourtant, lorsque les premiers États roumains se furent formés et que la vie spirituelle, l'enseignement et la culture en étroite interdépendence évidemment) commencèrent à s'organiser, la production d'œuvres se poursuivit en un rythme rien moins que lent, témoignant d'un exercice prolongé (bien qu'inconnu à notre perspective actuelle) et de nombreuses expériences. C'était la réaction d'un peuple qui aspirait à un progrès culturel continu, linéaire, mais auquel le sort avait réservé de nombreuses failles dans son évolution, dépassées et vaincues néanmoins grâce à l'existence d'une matière fondamentale, soigneusement conservée.

La diffusion proto-roumaine. Quelque curieux que cela paraisse, les milieux littéraires roumains des XIVe et XVe siècles avaient pour point de départ une création proto-roumaine qu'ils connaissaient certainement, ce qu'un examen attentif des manuscrits slavons révèle d'ailleurs. Il s'agit en premier lieu de Jean Cassien que les Byzantins lisaient et estimaient, du moment que Photius le citait (au IXe siècle), admirant sa « clarté » et sa force de persuassion. Il avait donc été traduit du latin en grec, et ces traductions l'avaient introduit aussi dans les milieux slaves. C'est par ces intermédiaires, grecs ou slaves, que les premiers écrivains des Pays roumains en arrivent à le connaître; un *sbornic* (recueil de textes polémiques contre les hérésies) slavo-serbe antérieur à 1400, trouvé à Hilandar (Athos), contenait des traductions de Jean Cassien; un volume de miscellanées hésychastes (de la même époque) publiait ses textes aux côtés de ceux de Nil l'Ascète et de saint Jean Chrysostome (Cf. N. Vornicescu, *op.cit.* p. 65, note 112). D'autres extraits de son œuvre se retrouvent dans des traductions roumaines tardives, du XVIe siècle, et l'on suppose qu'elles étaient faites à partir de versions slavones. La circulation des œuvres de Denys le Petit (Dionysius Exiguus), proto-roumain des Ve-VIe siècles, dont la chronologie chrétienne (perdue, de nos jours) est mentionnée assez tard, dans des livres imprimés après 1500, mais qui n'en devait pas moins être bien connue à l'époque, dut être à peu près identique. Enfin, les écrits de catéchèse et de psalmodie de Niceta de Remesiana (auteur du célèbre hymne *Te Deum laudamus)* doivent avoir circulé, en même temps que cet hymne, au nord du Danube. Au début, les auteurs latins, ceux-ci et peut-être aussi d'autres, commencèrent à être connus des Roumains au milieu desquels ils avaient paru bien des centaines d'années auparavant par l'intermédiaire du slavon (après qu'ils eurent été, peut-être, traduits en grec). Il faut se demander si cette littérature a connu une récession en même temps que le slavon, et la réponse n'est pas positive: cette littérature est traduite et son contenu (rarement aussi ses qualités stylistiques) est transmis à un milieu de culture byzantin à l'apparition duquel elle avait contribué, car la littérature proto-roumaine semble avoir été un phènomène de type « Byzance avant Byzance ».

Modèles et langues intermédiaires. Appartenant, lors de son ethnogenèse, et plus tard aussi, au latin oriental, ce monde du Danube perd néanmoins, pour un certain temps, son contact avec sa tradition proto-roumaine qu'elle ne retrouve que difficilement par la suite, grâce aux langues

intermédiaires qui sont des idiomes des cultures régionales. Un milieu de culture byzantine, c'est-à-dire grecque, ne pouvait tolérer pour des raisons de nature ecclésiastique, une langue de culte latine. Les Roumains vivent dans ce milieu byzantin, qui signifie soit le grec, soit le slavon, de rédaction serbe ou moyen-bulgare, puis de rédaction roumaine, avant de pouvoir, par la suite s'exprimer directement en roumain. S'il a existé des copies manuscrites en proto-roumain, elles furent très certainement détruites. Toutefois, il faut observer que chez les Roumains, l'ainsi-dite « période slavone » de l'histoire de la littérature est une période byzantine: le slavon est la langue rendue abstraite du byzantinisme dans les pays au nord de Byzance.

Une culture de conservation. Du fait qu'elle est byzantine, appartenant à la spiritualité orientale (fondée sur le modèle grec d'unions de polis autocéphales), la culture roumaine médiévale développe un type de création endogène éloigné de l'universalisme. Ce processus est graduel et dépend, en une bonne mesure, de l'autochtonisation de Byzance par le biais de différentes unités ethniques. La spiritualité et l'ethnie commencent à être équivalentes et la culture devient, au Bas-Danube, dès le XIVe siècle, une culture de conservation consignant un extrait d'ancienne Europe, de haut moyen âge.

Afin de mieux comprendre le milieu littéraire, il est obligatoire de mentionner certaines expansions qui ont leur origine dans les spiritualités de formule universaliste. Au nord des Carpates, c'est l'expansion de l'aristocratie magyare véhiculant le catholicisme qui fait irruption dans le milieu, orthodoxe en sa majorité, c'est-à-dire roumain. Les projets de fondation d'un évêché catholique à Milcovia (Focşani), les monastères de Cîmpulung (Valachie) et Siret (Moldavie) visaient à fonder une Valachie franciscaine. De même, le Banat « hongrois » (catholique) de Vidin, au sud du Danube, fondé après 1370, par suite de l'expansion magyare dans le Banat de l'ouest au nord des Portes de Fer, plus vers l'est, sur le Danube. Ces mouvements sont d'ordre politique et appliquent une méthodologie de missionnaires.

Ajoutons-y l'agression islamique, en mentionnant une colonie de Turcs Seldjoukides, fondée par Byzance, avant 1300, en Dobroudja, avec pour fonction de garder les frontières (selon le modèle des Goths « foederati », à l'époque de la Rome déclinante). Ils développent, grâce à Saltyk, un islamisme ascétique, et il faut voir dans ce penchant vers les ordres ascétiques (tel celui des franciscains chez les catholiques) une tentative d'adaptation à la spiritualité d'une population sur le territoire de laquelle la corporation ascétique était, à cette date, multimillénaire. (Les réformes de Zalmoxis, mentionnées par Hérodote chez les Géto-Daces, et chez ces derniers également, celles de Décénée, considérées par Strabon). La réponse roumaine fut immédiate, allant dans le sens local et dans celui de l'hésychasme byzantin.

La notion de « culture de conservation » ne veut pas signifier uniquement une réponse aux tentatives extérieures d'expansion; elle comprend

aussi l'idée de restauration. Dans un milieu roumain et de spiritualité orientale, l'action valaque est, du moins au cours des XIVe et XVe siècles, continue et organisée. Les rapports avec les régions au delà des Carpates: Brașov et, plus loin encore, le Maramureș, se maintiennent; les voévodes de Valachie fondent des églises dans ces régions. Lorsqu'ils ne possèdent pas des territoires (« țări ») en Transylvanie, ils y élèvent des églises. La présence d'un Ștefan *Zugravul* (Le Peintre), connu au XVIe siècle en Transylvanie (mais originaire de Valachie) de même que les fondations de Nicodim de Tismana dans le Hațeg en témoignent.

Programmes culturels. Lorsque ces tendances à la restauration acquièrent un aspect programmatique (au moment de la fondation des États roumains), la culture qui circule dans les régions du Bas-Danube est byzantine et d'obédience hésychaste. C'est une sorte de mouvement radical remontant aux sources spirituelles, patristiques, un mouvement d'ascèse, anticatholique et anti-islamique, cultivée parce que née dans les couvents mais aussi populaire dans les régions où s'étaient développées antérieurement des communautés d'ermites. Chez les Roumains l'hésychasme joue une influence positive qui offre la possibilité d'une synthèse entre la « culture cultivée » et la culture autochtone, « populaire ». Cette combinaison introduit les premières données de localisme créateur, décelables surtout dans les miniatures, où pénètrent des formes de l'art plastique autochtone (un géométrisme à racines archaïques). C'est, d'ailleurs un espace d'absorption et d'adaptation, dont la force d'irradiation deviendra par la suite considérable.

Dans la Valachie de la fin du XIVe siècle, la culture se concentre dans quelques centres, et il est à supposer que ce n'est pas un effet du hasard. À Vodița, Cozia, Tismana et Bistrița, à Cotmeana, Snagov et Glavacioc, peut-être aussi dans la région de Buzău, il y a des communautés monacales de culture orientale, et même si certaines se rattachent à la Cour du Voévode (celles de la région d'Argeș, par exemple), il est à supposer qu'elles obéissent aussi parfois, en fonction des conjonctures, à une tradition qui nous est encore inconnue. Ces centres de culture byzantine suivent des voies parallèles: serbe (à Vodița et à Tismana) et bulgare (à Cozia, Cotmeana, Snagov et peut-être Glavacioc); ce ne sont là, cependant, que des véhicules différents pour une substance spirituelle commune, d'origine byzantine.

Le milieu littéraire. Bien qu'elle soit dépourvue de toute autonomie (étant, comme la peinture un moyen de communiquer la doctrine), la littérature se manifeste pourtant au cours de l'époque antérieure au règne de Mircea le Grand (puis pendant son règne). Les peintures murales représentent parfois des personnages tenant en main un *rotulus* ou *phylactère;* ce rouleau de parchemin, forme courante des manuscrits de l'orient méditerranéen, est un atribut des prophètes. La littérature est née, avant tout, dans les milieux de la spiritualité orientale; elle circule en manuscrit, consiste, le plus souvent, à l'époque, en copies et en adaptations et emprunte l'aspect de miscellanées. L'anonymat y règne; cependant, un nom s'est conservée,

émergeant des brumes du passé; En 1345, dans une communauté hésychaste, à Paroria, un certain Fudulu signait son nom au bord d'un manuscrit slavon dont il venait d'achever la copie. (cf. Emil Turdeanu). Vers 1370, au monastère de Kutlunus, on peut enregistrer la présence du «très-pieux protopope d'Hongrovlachie, le père Mihail et de son frère, l'hiéromoine Jacob (cf. « Actes de Kutlunus », Paris, 1946, p. 110—116, éd. Pierre Lemerle). À la même époque Vlaicu (Ladislav)-Voévode avait auprès de lui un higoumène, Dorotei, et le logothète Sava (P. Lemerle, *op.cit.* p. 102, 105). Ces hautes fonctions supposaient non seulement savoir lire et écrire, mais aussi une certaine culture; cependant nous n'avons pas de documents confirmant l'existence d'œuvres littéraires: seul le milieu propice existait, de toute évidence.

Des documents littéraires proprement dit nous sont parvenus de l'époque qui précède le règne de Mircea donc antérieurs à l'année 1386. Ce sont des lettres, un testament, des contrats, provenant de deux hauts prélats grecs, Jakint et Hariton, qui justifient un examen approfondi même s'ils n'appartiennent à la littérature roumaine que par suite d'un accident biographique. Ils ont l'aspect abstrait des lettres que s'écrivaient les humanistes de la Rennaissance, lesquels vivaient sans patrie. Antim Critopolous, le métropolite de l'Hongrovlachie à l'époque de Mircea le Grand, dont nous savons qu'il avait entretenu une correspondance, traitant de questions de doctrine, avec Eftimie de Tyrnovo, est de la même famille spirituelle que les deux prélats grecs. Ses thèmes sont patristiques. Il est le premier « écrivain » de l'époque de Mircea le Grand et peut-être celui qui a permis la création d'un milieu culturel favorable, puisqu'il avait été, dès 1370, métropolite de Severin, puis dès 1381, métropolite d'Argeș. On a peu d'informations concernant sa personne, cependant il ne semble pas hasardé de le désigner comme ayant été un mentor culturel à son époque.

Ce qui est certain, c'est qu'on a connaissance depuis et jusqu'en 1420 de plusieurs higoumènes, hiéromoines et protopopes dont l'autorité publique (ils figurent comme témoins sur plusieurs documents princiers) suppose aussi une autorité culturelle. Un Gavriil, nommé higoumène à Cozia en 1388, un Sofronie de Cozia qui lui succéda, en 1406, un Agaton de Tismana, successeur de Nicodim (en 1407), actif à l'époque trouble qui suivit la mort de Mircea, lorsqu'il soutint l'entente avec Sigismond de Luxembourg, un Sarapion, hiéromoine, témoin d'une donation (en 1389, à Rîmnic), sont tout autant de noms dont l'activité devait être, en un sens, d'ordre littéraire du moins dans le domaine de la copie de manuscrits. Ce sont des représentants ecclésiastiques de la culture qui doivent être ajoutés aux laïcs pour compléter le tableau de l'époque. Cependant la notion de laïc

PAUL VASILESCU: *Mircea l'Ancien* (plâtre)

ION JALEA: *Le Monument de Mircea l'Ancien*, ville de Tulcea (bronze, 1972)

est assez imprécise, car l'instruction avait, pour eux aussi, un contenu religieux. Quoiqu'il en soit, laïcs étaient les logothètes, les copistes, les clercs, les notaires ou secrétaires de la Cour, pour lesquels certains documents sont consignés par un Badea et un Marin. Un Tilea, le logothète (secrétaire) est, peut-être la même personne que le moine Philothée, le poète. Un copiste *(grămătic)*, Teodor, mentionné dans un contrat avec témoins de ces années, est probablement aussi celui qui avait rédigé le document, en un style assez peu respectueux des règles. Lui ou un autre donne au texte l'allure d'une chronique, celle des chroniqueurs valaques qui suivront, un Băleanu ou un Cantacuzène. Mihail est, lui aussi, un copiste: pourtant, les conclusions des documents qu'il écrit contiennent des précisions que les règles des chancelleries ne permettaient guère. Il y mentionne le lieu où l'acte est dressé de même que l'époque, y ajoute un événement de l'histoire politique susceptible d'aider à expliquer le moment. C'est un catagraphe des fêtes et, avec un peu de bonne volonté, nous pouvons le considérer comme étant le premier chroniqueur valaque.

Il nous reste encore à examiner le *style voévodal* de ces lettrés qui rédigeaient les documents de chancellerie. Ce style apparaît toutes les fois où le prince dicte personnellement le texte, ce qui empêche le clerc d'appliquer les formules figées, de rigueur, expression d'un programme philochrétien, orthodoxe; un style attentif à exprimer dans les documents la position du pays gouverné. De cette littérature politique des princes roumains (dont la tradition remonte de Neagoe Basarab à Etienne le Grand, à Michel le Brave, à Constantin Brancovean et pas seulement à eux), Mircea le Grand doit être considérer le précurseur, le premier à l'avoir fondée. On retrouve dans tous les documents dus à la dictée de nos princes l'expression d'une dignité souveraine, empruntée peut-être à la littérature impériale byzantine, mais certainement passée par une sensibilité personnelle. C'est le milieu byzantin voévodal qui marque, en bonne mesure, les activités de certains écrivains, en fait les premiers auteurs d'œuvres de la littérature roumaine après la fondation des États féodaux. Ce sont Nicodim de Tismana et Philothée de Cozia (dont Emil Turdeanu a analysé l'activité dans une admirable étude, publiée dans la « *Revue des Études Roumaines* », I, 1954, p. 114—144).

Nicodim de Tismana est probablement un Macédo-Roumain des Balkans, né vers 1320, entré dans les ordres au monastère de Hilandar du Mont Athos. Il s'était certainement imposé dans les milieux religieux par sa culture, car il intervient en 1375 dans le conflit qui oppose la patriarchie de Constantinople et l'église serbe, médiant une conciliation. Lorsqu'il vint en Valachie, Nicodim joua un rôle de fondateur: c'est lui qui fonde

les communautés monacales de Vodița, de Tismana et de Motru; il passe ensuite dans la région de Hațeg pour fonder celle de Prislop. Parmi ces communautés, celles de Vodița et de Tismana, réunies, deviennent autonomes, jouissant d'un privilège signé par le Voévode et se conduisent selon des règles « de vie indépendante ». La petite « utopie monacale » de Nicodim mérite, d'ailleurs, une étude plus approfondie.

Sa contribution est, de tous les points de vue, remarquable. Il est, avant tout, un doctrinaire hésychaste et témoigne d'une compréhension patristique du byzantinisme; il fonda les règles et la coutume de la vie monacale communautaire que les Voévodes valaques mentionnèrent encore longtemps après sa mort, dans les documents. Nicodim était aussi un remarquable copiste, étant l'auteur, en style byzantin comnène, d'un *Tetraévangéliaire* ou *Livre des Quatre Évangiles* (1400—1405), orné de motifs floraux, décoré d'azur sur fond doré; c'est l'œuvre d'un grand calligraphe, d'un artiste aimant le somptueux. Il est probable que la philosophie selon le modèle d'Eftimie de Tyrnovo, ne lui était pas non plus étrangère et certains mélanges patristiques parus en Valachie à son époque pourraient se rattacher à l'initiative de Nicodim (Nestor Vornicescu, *op.cit.*, p. 215). Il est certain que Nicodim de Tismana compte parmi les premiers philosophes de la terre roumaine, témoignant d'un préoccupation pour la doctrine semblable à celle des proto-roumains (qu'il a certainement connus des miscellanées de Hilandar). Il lisait attentivement les œuvres de Denys le Pseudo-Aréopagite et entretenait une correspondance avec Eftimie de Tyrnovo sur des sujets de casuistique orientale. La résurrection de la tradition nicodimienne (après 1750, dans le « rusticisme » spiritualiste roumain), est peut-être une incitation à révéler une tradition patristique locale.

Philothée, moine à Cozia, peut-être la même personne que le logothète Philos (Filos) de Mircea le Grand, fut probablement initié à l'hésychasme par Nicodim, qui lui avait aussi donné un nom ascétique à sa mesure (celui du patriarche constantinopolitain Philothée). Il est certain qu'il a composé en moyen-bulgare des « tropaires » (hymnes chantés en *polyéleos* pour accompagner les « psaumes choisis » de Nichifor Vlemmidis (composés au XIIIe siècle). La circulation de ces hymnes est très grande car ils furent même imprimés en 1536, à Venise, dans un *sbornic* de B. Vucović et, également par Coresi (1580), en même temps que le « psautier slavon » imprimé à Vilnius (1586) et plus tard à Kiev (six éditions, 1624—1697). C'est le premier poète, auteur d'hymnes roumains, qui suit l'exemple de Nicéta de Remesiana composant des poèmes de dévotion, certains consacrés à la Vierge Marie. Ces « pripeale » (car c'est ainsi que Philothée avait

intitulé ses œuvres) ouvrent, dans la lyrique roumaine, l'horizon du mystère métaphysique.

Un passage en revue de la littérature à l'époque de Mircea le Grand et des moments qui le précèdent, offre donc des aspects qui ne laissent pas de surprendre. On y cultive la poésie, grâce à Philothée de Cozia; un grand nombre de lettres y circulent, rédigées en style byzantin et signées par Jakint, Hariton, Antim Critopoulos ou Nicodim; on y constate la présence, dans les documents, d'un début de littérature juridique, à travers les écrits et documents dressés par Vlaicu-Voévode et Hariton, par de nombreux boïars; juridiques sont également les documents de donations et des renforcement de ces donations; la littérature officielle émane des voévodes, parmi lesquels Mircea le Grand imposa un style d'une grande dignité d'expression, et des secrétaires, clercs ou copistes, qui entreprennent une œuvre de logographes; la nécessité pour ces derniers de connaître et d'assimiler les règles de chancellerie, permet de supposer l'existence d'une littérature didactique, à base de formules figées; avec Mihail, le copiste *(grămătic)*, naissent les premières tentatives d'historiographie; l'existence des miscellanées de textes permet de supposer celle d'une critique philologique, de contrôle doctrinaire; Hariton illustre la littérature des mémoires; la géographie est présente dans une *Vie de Nicodim* récrite plus tard (1834) initialement rédigée par les disciples de l'archimandrite; l'art de la rhétorique est présent en Moldavie grâce à Grigore Ţamblac; l est possible et probable chez les voévodes, les higoumènes et les grands boïars.

Ce sont là les éléments d'une littérature encore à ses débuts, mais se manifestant dans un nombre suffisant de genres susceptibles d'évolution et de progrès.

ARTUR SILVESTRI

Vérité et connaissance

— J'ai beaucoup pensé, M. le Professeur Vrigil Cândea, au terme capable d'illustrer l'ensemble de vos préoccupations: vous vous êtes intéressé jusqu'ici à la documentation scientifique, à l'histoire de la diplomatie, à la philosophie, à l'histoire proprement-dite, et notamment à l'étude de la culture roumaine ancienne, de l'époque de transition entre le moyen âge et l'âge moderne. Vous êtes un esprit encyclopédique. Comment en êtes-vous arrivé à cette diversité que l'esprit européen ne cultive presque plus?

— Le dénominateur commun des préoccupations que vous avez mentionnées est, je crois, le phénomène roumain, que j'ai longuement étudié poussé par le besoin d'auto-compréhension, qui est le devoir de l'intellectuel autant que de l'homme en général: nous n'avons pas le droit d'ignorer les sens profonds et les orientations obligatoires de notre existence. Nous devons comprendre le monde où nous sommes nés et où nous vivons, afin d'arriver à une meilleure compréhension de nous-mêmes et des autres. Aussi les domaines que vous avez évoqués (tout comme d'autres sphères d'intérêt des sciences humaines) ne constituent-ils pas des buts en soi, mais seulement des échelons ou des voies d'accès différentes au noyau de la vérité. Le chercheur a besoin de documents authentiques et de ce qu'on appelle «la technique du travail intellectuel», pour acquérir une méthodologie indispensable; il a besoin de philosophie pour discipliner sa pensée; il a besoin d'histoire pour connaître l'expérience de ses devanciers, mais son idéal reste, comme je le disais, la meilleure compréhension de l'homme. Est-ce de l'encyclopédisme? Bien que le terme, dans l'acception que lui donnent «les spécialistes» soit quelque peu compromis, je crois que le chercheur ne saurait se dispenser d'un fonds encyclopédique de connaissances, correspondant à la culture générale que l'on doit posséder dans tout domaine d'activité.

— Personnellement, je vois dans toute votre activité, dans les études et les ouvrages que vous avez publiés, un aspect patriotique de la plus ample résonance.

— Je crois qu'aucun chercheur dans le domaine des sciences humaines ne saurait faire abstraction de cet aspect, bien que certains affichent une sérénité de l'esprit non-affectée par ce qui pourrait, selon eux, influencer leur jugement. Les œuvres de nos plus grands historiens, autant que celles des savants d'ailleurs, révèlent une manière d'envisager le monde propre à une tradition, à une sensibilité nationale — et ceci, depuis Hérodote et Thucydide jusqu'à Arnold Toynbee, depuis Dimitrie Cantemir jusqu'à Nicolae Iorga. Ainsi compris, le patriotisme n'a rien à faire avec l'intolérance, avec la falsification de la recherche et de la connaissance. Au contraire, le patriotisme, dans la mesure où il exprime l'attachement du chercheur envers les phénomènes étudiés, contribue à en augmenter la compréhension. Chaque homme est déterminé, dans ses démarches intel-

lectuelles, par des coordonnées spatiales et temporelles. Nous naissons dans une certaine famille, dans une certaine société qui a ses propres traditions, nous héritons d'attitudes mentales qu'il serait inutile, et peut-être même dangereux de contester. Je crois que nous devrions plutôt insister sur les racines de la conscience de soi, sur la façon de penser propre au segment d'humanité auquel nous appartenons, étape indispensable de l'effort d'auto-compréhension qui est notre premier devoir. En procédant de la sorte, nous sommes patriotes d'une façon qui n'a rien d'ostentatoire ou de réprobable.

— *La mise au jour des contributions de notre peuple à la culture universelle est aussi un acte politique. Comment envisagez-vous cette responsabilité?*

— Il existe une relation organique entre la culture et l'histoire nationales d'une part et la culture et l'histoire universelles de l'autre. Bien que préoccupés surtout par l'évolution de l'humanité dans l'espace roumain, nous ne pouvons faire abstraction des phénomènes régionaux dans leur devenir, tout comme nous ne saurions comprendre le passé du Sud-Est de l'Europe en dehors du passé de tout le continent, sans élargir notre horizon de connaissances jusqu'à lui faire embrasser l'humanité toute entière. Aussi la mise en rapport avec l'histoire universelle répond-elle d'abord, dans nos recherches, à l'exigence de la connaissance correcte. Cependant, nous n'émettons pas seulement des jugements d'existence, mais aussi des jugements de valeur; c'est ce qui nous oblige à distinguer, dans l'ensemble des phénomènes nationaux, ceux à portée universelle. Si nous y arrivons, nos résultats ont un sens éducatif, parce qu'ils situent les réalisations de notre peuple dans différents domaines dans une perspective axiologique universelle. Naturellement, puisque ces résultats permettent aux étrangers de mieux nous connaître et nous comprendre, les efforts dont vous parlez ont une portée politique.

— *Aux réunions, colloques et symposiums internationaux vous avez probablement rencontré aussi des attitudes relevant d'une mauvaise compréhension de notre culture et de notre histoire. Quelles en seraient les causes?*

— Dans le dialogue avec les spécialistes et les savants étrangers on rencontre de tout: curiosité sincère et compréhension correcte, préjugés et tendances à l'idéalisation etc. Les préjugés, tout comme l'idéalisation de nos phénomènes (il y a encore des chercheurs étrangers intéressés exclusivement par notre folklore et notre phénomène ethnographique) sont dus à l'insuffisante connaissance du peuple roumain, de son passé et de ses réalités présentes. Les préjugés s'expliquent parfois aussi par des attitudes non scientifiques, passionnées. Ce qui est préférable dans les contacts, les échanges d'opinions ou la collaboration avec les spécialistes étrangers, c'est naturellement l'attitude honnête de ceux qui désirent nous connaître et nous comprendre avant de nous aimer, et qui constituent d'ailleurs la grande majorité. Il est difficile pour le chercheur contemporain, dans les conditions de l'assaut d'informations de toutes sortes, de réserver la place qu'elles

méritent à l'histoire, à la civilisation et à la culture de notre peuple, mais les efforts que nous fournissons pour nous faire connaître sont toujours mieux récompensés; aussi le nombre des spécialistes étrangers qui s'addonnent aux études roumaines ne cesse-t-il d'augmenter, tout comme celui des chaires de langue et civilisation roumaines des universités étrangères.

— *Vous décrivez là une situation idéale. J'imagine cependant qu'il n'est pas très facile de plaider pour la culture du peuple auquel on appartient, surtout pour celle d'une période pous laquelle les documents font encore cruellement défaut. C'est ce qui explique probablement votre esprit investigateur, la recherche passionnée des preuves révélatrices pour notre culture (les deux manuscrits arabes du* DIVAN *de Dimitrie Cantemir découvertes dans les bibliothèques libanaises, le manuscrit latin d'une autre de ses œuvres,* L'HISTOIRE DE LA GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE OTTOMAN, *que vous avez trouvé à la Bibliothèque Houghton de l'Université Harvard des États-Unis ou la plus ancienne version arabe de la Chronique de la Valachie de 1290 à 1668, découverte toujours au Liban). Mais c'est là le devoir même de l'historien, n'est-ce pas?*

— Je n'utiliserais pas le terme de « plaidoyer », pour éviter l'idée que les historiens veulent ou doivent accréditer certaines images, en tâchant de convaincre leur public par tous les moyens. La question est en réalité plus simple qu'elle ne paraît. Le devoir de l'historien est de présenter la vérité sur la base des preuves existantes, ou, en leur absence, en procédant à des reconstitutions logiques, en faisant appel à des analogies, en formulant des hypothèses plausibles. Cet effort doit être accompagné en permanence par la recherche des témoignages encore inconnus et l'analyse souvent reprise de ceux déjà connus, afin d'y trouver des informations et des significations nouvelles. La connaissance du passé de notre peuple ne présente pas les difficultés insurmontables que certains auteurs étrangers du XVIIIe siècle (Sulzer, Engel) ou du siècle dernier (Rösler) ont invoquées, désireux d'imposer la thèse du « millénaire ténébreux » du passé roumain, voire même de l'« anhistoricité » de notre peuple. Les ripostes que des chercheurs roumains et étrangers ont données à l'époque, à ces faux savants, la multiplication des découvertes archéologiques, de sources narratives et de documents au cours de ces dernières décennies ont détruit ces faux clichés, qu'aucun chercheur avisé n'ose plus utiliser actuellement, les abandonnant aux polémistes et aux dilettantes, qui n'ont rien de commun avec la science historique. Je n'ignore pas qu'il existe, aujourd'hui encore, en Europe ou de l'autre côté de l'Océan, des adeptes tardifs de la théorie de Rösler. Leur objectif n'est pas d'éclairer l'histoire du peuple roumain, mais de contester ses droits au territoire national.

— *Quels sont les résultats de ta confrontation avec ces « auteurs »?*

— C'est une confrontation qui exige une bonne connaissance des sources historiques, une logique rigoureuse, une exposition objective — des éléments indispensables pour anéantir les inexactitudes, souvent les calomnies. Ces efforts sont facilités par le fait que les événements de notre passé, les contributions de notre peuple dans le domaine de la civilisation et de la culture, que nous devons relever, s'étayent sur des témoignages clairs et convaincants. Vous avez évoqué les découvertes inédites de documents et de créations roumaines dans des collections étrangères. Les résultats des recherches entreprises, notamment au cours des dernières décennies, nous montrent, toujours plus nettement, que la place des Roumains dans l'histoire et la culture régionales, européennes et universelles est beaucoup plus importante qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Nous savons aujourd'hui que les thèses de Nicolae Iorga sur le rôle des Roumains dans la conservation des valeurs de la civilisation romano-byzantine, sur la contribution de notre peuple à la lutte pour la libération des nations du Sud-Est de l'Europe sont pleinement justifiées. Maints autres domaines de manifestation de nos ancêtres nous fournissent des preuves péremptoires, que nous devons seulement identifier et présenter, avec la conviction qu'elles offrent l'image véridique d'ensemble de l'identité roumaine, avec tout ce qui en découle pour notre affirmation au plan national et universel.

— *Entre l'Orient et l'Occident, quelle doit être l'orientation de la culture roumaine?*

— Nous sommes une synthèse originale de valeurs où l'Occident, l'Orient et le génie autochtone se mêlent dans des formes spécifiques. Comme dans le passé, notre devoir est de rester ouverts à tous les horizons, sans ignorer aucune des composantes de l'ethnie, de l'esprit, de la création, des attitudes roumaines. Si pendant des siècles l'histoire nous a situés dans le champ de valeurs et d'idéaux de l'Empire d'orient avec pour centre Constantinople, il ne faut pas oublier que notre physionomie portait l'empreinte profonde de Rome, que notre tradition avait conservé des traits géto-daces déchiffrables. Si au XIXe siècle l'exaltation des rapports avec l'Occident latin nous a fait laisser pour quelque temps dans l'ombre les rapports avec la Méditerranée orientale, je crois que nous devons aujourd'hui assumer avec lucidité toutes nos racines, tout notre passé.

— *Vous travaillez actuellement à un* RÉPERTOIRE DES BIENS CULTURELS ROUMAINS ET DES SOURCES SUR L'HISTOIRE DE NOTRE PEUPLE SE TROUVANT À L'ÉTRANGER. *Quelle en sera l'importance pour notre historiographie? Est-ce une première?*

— C'est un instrument de travail qui essaie de restituer l'image d'ensemble de notre patrimoine culturel national. Ce patrimoine est formé non

seulement des créations culturelles et de civilisation et des documents historiques conservés dans les archives, les bibliothèques et les musées du pays, mais de l'ensemble de ces valeurs et sources se trouvant actuellement partout dans le monde. C'est la première tentative d'élaboration d'un répertoire de ce genre, chez nous comme ailleurs. Si audacieuse que puisse paraître une telle entreprise, je crois qu'elle représente le devoir de toute historiographie nationale.

— *Quelles sont les joies et les difficultés que suppose la qualité de messager de notre culture?*

— Tout d'abord, la satisfaction de se faire comprendre, de laisser dans l'esprit des interlocuteurs étrangers une image plus claire, plus riche, plus nuancée de certains phénomènes roumains passés et présents. Ensuite, les difficultés dues à l'ignorance et parfois aux préjugés. Mais c'est la tâche principale de tout messager de la culture, que de vaincre ces difficultés.

— *Quel est le statut idéal d'un homme de culture?*

— L'idéal, c'est l'adéquation de nos intérêts spirituels et pratiques aux réalités et aux intérêts généraux. L'idéal, c'est le libre choix de notre domaine d'activité, basé sur la connaissance de nos capacités individuelles et sur la conviction que toute réalisation personnelle — tout résultat de nos efforts — signifie en même temps notre justification, notre légitimation en tant qu'êtres humains et que membres d'une famille, d'une collectivité, d'une nation.

Interview accordée à RADU GH. ȚEPOSU

LIVRES

Le Bien le plus précieux

« Le trésor d'expérience de l'humanité, y compris le passé historique roumain, met en évidence, sans contestation possible, le fait que l'indépendance est le bien le plus précieux dans la vie des peuples. Cette vérité objective fondamentale exprime suggestivement la quintessence de notre histoire nationale tout entière, d'un âge multimillénaire. » C'est par ces mots que s'ouvre l'ouvrage du général-lieutenant Dr Ilie Ceaușescu *Independența poporului român — obiectiv fundamental al politicii Partidului Comunist Român* (« L'indépendance du peuple roumain — objectif fondamental de la politique du Parti Communiste Roumain ») paru récemment aux éditions Militaires de Bucarest. L'auteur enrichit ainsi par un nouveau volume une œuvre qui a consacré sa personnalité comme étant la plus représentative de notre historiographie militaire actuelle, ses contributions se distinguant par l'ampleur de la documentation, la profondeur de l'analyse et la clarté de l'exposition.

Le livre du général Ilie Ceaușescu est dans une égale mesure un ouvrage d'histoire et un ouvrage politique. Son sous-titre *Tradition, actualité, perspectives* en exprime parfaitement le contenu. Analysée, tant du point de vue du concept qu'en tant que réalité historique, dans le passé du peuple roumain, et considérée dans un large contexte d'histoire universelle, l'indépendance apparaît comme une nécessité objective pour l'existence et le développement des peuples. En soulignant le caractère logique de l'indépendance, l'auteur confère une base solide à la veste enquête historique qu'il entreprend tout au long de ses pages abondamment fournies d'événements et d'idées.

Sans charger le bas de ses pages d'un excès de renvois — parfois devenus une image ostentative d'érudition —, l'auteur nous porte tout le long de son livre, à travers ses vastes lectures et ses profondes méditations, jusqu'à la démonstration que la lutte pour l'indépendance constitue une permanence au cours des deux millénaires et demi depuis que le peuple roumain est entré dans le domaine de l'histoire.

Il arrive rarement dans l'histoire que le témoignage écrit, le plus ancien, de l'existence d'un peuple exprime justement ce qui, par la suite, est devenu l'emblème même de son évolution historique. Or, c'est ce qui s'est passé dans le cas de notre peuple, car, il y a 2500 ans, voire en 514 avant notre ère, les Gètes, au contraire des autres Thraces, décidaient d'opposer résistance à l'empereur perse Darius Ier, qui avait pénétré sur leurs territoires à la tête d'une grande armée dans une campagne contre les Scythes. Leur attitude a déterminé Hérodote, ce « père de l'histoire », à relater cet épisode et à caractériser les Gètes comme « les plus braves et les plus justes des Thraces ». Les Roumains sont entrés dans l'histoire en tant que peuple qui tient à son indépendance qu'il estime le bien le plus précieux, restant attachés à cette conviction jusqu'à nos jours. Toute l'histoire du peuple roumain n'est qu'une suite, à partir de cette résistance d'il y a 2500 ans contre un conquérant étranger, de combats acharnés et héroïques contre les envahisseurs et les conquérants, pour conserver son indépendance. Et si cet effort fut finalement couronné de succès, c'est que, chaque fois que la liberté du foyer ancestral s'est trouvée en danger, on a vu se manifester une solidarisation de toutes les forces socio-politiques de la société roumaine, qui a trouvé son expression dans une guerre qui entraînait le peuple tout entier à la défense de la patrie. C'est grâce à cette forme de lutte que les Roumains ont pu réaliser la performance — qui peut paraître incrédible aux non-avisés — d'être le seul peuple de l'Europe orientale à avoir réussi à conserver, dans les conditions de l'expansion ottomane, ses propres structures politiques et administratives, à imposer à l'empire turc la reconnaissance par écrit de leur statut autonome.

Des siècles de lutte pour la défense de l'indépendance de fait ont généré une pensée politique fondée sur le principe de la continuité étatique, expression politique de l'indépendance et de l'unité nationales. Lorsque, dans la seconde moitié du siècle passé, a pris naissance chez nous le mouvement socialiste, son idéologie considérait la défense de l'indépendance du pays un élément fondamental. « Si la vie de la Roumanie, en tant qu'Etat indépendant, se trouvait menacée, les socialistes roumains feraient leur devoir,

donnant leur vie pour leur patrie », écrivait Ioan Nădejde en 1894. Les événements historiques qui ont produit la Grande Union de 1918 ont enregistré la présence des socialistes roumains sous l'étendard de la lutte pour l'indépendance et l'unité nationales.

Créé le 8 mai 1921, le Parti Communiste Roumain a accordé cette même attention prioritaire aux problèmes de la défense de la souveraineté nationale, problèmes de plus en plus amplement et profondément débattus dans les documents du Parti à mesure que s'amplifiait et s'intensifiait la politique expansionniste et révisionniste — notamment après l'instauration du régime nazi en Allemagne (30 janvier 1933) — laquelle créait une menace directe pour l'indépendance et l'intégrité de la Roumanie. « Ce fut d'ailleurs le mérite historique des communistes roumains — est-il montré dans l'ouvrage — d'avoir vu et démasqué dès le début le danger particulièrement grave que représentait le fascisme pour l'indépendance et l'intégrité de l'État, pour l'existence même nationale de notre peuple et de s'être trouvé en tête de la classe ouvrière, des autres couches et catégories sociales dans leur lutte contre le danger fasciste, se levant fermement pour la défense de l'intégrité territoriale et de la souveraineté de la Roumanie ». Dans les pages du livre, on trouve une grande abondance d'exemples de la lutte du Parti Communiste Roumain en faveur de l'union de toutes les forces antifascistes en vue de la constitution d'un large front populaire devant former une barrière infranchissable devant le fascisme international et ses agents dans notre pays. La force organisatoire et politique des communistes roumains a été mise en relief par la grandiose manifestation du 1er mai 1939: des milliers de participants ont alors manifesté dans les rues de Bucarest portant des pancartes avec les slogans « Défendons les frontières du pays contre l'agresseur hitlérien ! », « Vive l'indépendance nationale ! », « La Roumanie dans le cadre du système d'alliance intervenu entre la France, l'Angleterre et l'Union Soviétique ! ». De même qu'en juin 1933, lorsque fut créé le Comité National Antifasciste, cette fois encore la contribution du communiste Nicolae Ceaușescu fut décisive pour le succès de l'action.

Les circonstances tragiques de l'été 1940 ont déterminé l'isolement politique et militaire de la Roumanie, l'amputation d'une partie de son territoire, l'instauration du régime de dictature militaire-fasciste. « L'évolution des événements politiquss et militaires de l'été '40 en faveur des Etats fascistes et révisionnistes — est-il montré dans l'ouvrage — s'est répercutée directement et durement sur la Roumanie, qui a dû, sous la menace de la force, se laisser amputer d'une partie de son territoire national; à la direction de l'État furent imposés, par suite de l'intervention de Berlin, des groupements politiques qui ont subordonné le pays au troisième Reich ».

Le Parti Communiste Roumain s'est engagé, le premier, dans la lutte en vue du rétablissement de l'indépendance et de la souveraineté nationales, gravement empiétées par l'Allemagne hitlérienne, et a appelé tous les partis, organisations et personnalités politiques à s'unir en un Front National Antihitlérien, posant comme seule condition en vue de leur collaboration « l'attitude envers l'indépendance nationale du peuple roumain ».

La révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et anti-impérialiste d'août 1944, dans la préparation et la victoire de laquelle le Parti Communiste Roumain a détenu le role dirigeant, a rétabli l'indépendance et la souveraineté de la Roumanie. « Se refusant fermement, en août 1944, à ce que son propre avenir soit décidé par d'autres — montre l'auteur — la nation roumaine a illustré de manière prégnante qu'elle était fermement décidée à suivre cette voie sans s'en laisser abattre, qu'elle n'admettrait jamais des ingérences étrangères dans ses affaires internes, dans son affirmation indépendante sur le plan international ».

Le IXe Congrès du Parti Communiste Roumain a constitué — ainsi que l'apprécie également l'ouvrage — un événement d'une importance historique pour la consolidation de l'indépendance et de la souveraineté de la Roumanie. Le pays s'est engagé fermement et de manière irréversible dans la voie de la promotion d'une politique courageuse de défense des principes d'indépendance et de souveraineté nationales, de non-ingérence dans les affaires internes, sa position se trouvant en parfaite concordance avec les nécessités objectives du développement du

monde actuel et avec les plus profondes aspirations des peuples. S'identifiant avec cette politique, le président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, a conféré au pays un prestige sans égal dans l'histoire roumaine, par l'affirmation énergique et conséquente du droit des peuples à décider tout seuls de leur destin. Quiconque parcourt la riche littérature consacrée à la vie politique internationale au cours de ces deux dernières décennies trouvera le nom de la Roumanie et celui du président Nicolae Ceaușescu associés à la promotion, en toute circonstance, du principe de l'indépendance et de la souveraineté nationales.

L'auteur combat rigoureusement les points de vue selon lesquels les notions d'indépendance et d'État national seraient périmées dans un monde tel celui contemporain, celui des interdépendances. Il montre que le maintien des États nationaux en tant que sujets de relations internationales réclame avec nécessité que soit maintenue aussi leur libre affirmation; en outre, prémisse du maintien de la paix et du développement de la coopération, en vue de mettre l'humanité à l'abri d'une catastrophe nucléaire, il est nécessaire de laisser fonctionner le système international d'États sur le principe de leur parfaite indépendance et égalité; enfin, l'élimination des décalages économiques ne saurait se concevoir sans l'existence de relations de respect réciproque entre des États indépendants.

FLORIN CONSTANTINIU

La Diplomatie multilatérale dans la politique extérieure de la Roumanie

À côté du développement des relations bilatérales avec les autres pays du monde, la Roumanie accorde un rôle primordial aux activités politico-diplomatiques dans un cadre multilatéral, en partant de l'importance de l'O.N.U., des autres organisations et organismes internationaux en tant qu'instances assurant la participation de tous les États au débat et à la solution des problèmes complexes auxquels est confrontée l'humanité. C'est à cette direction principale de la politique extérieure de la Roumanie qu'est consacré le volume d'études *România — douăzeci de ani de diplomație multilaterală* (« La Roumanie — vingt années de diplomatie multilatérale »), récemment paru aux éditions Politiques et dont l'Avant-propos est signé par Ștefan Andrei. Les auteurs du volume — Constantin Ene (coordonnateur), Romulus Neagu et Radu Bogdan — sont des diplomates et des journalistes qui ont participé à de nombreuses réunions régionales, continentales et mondiales, ce qui confère d'emblée à leur ouvrage une valeur significative, l'approche de principe s'alliant à l'authenticité du récit « en direct ».

L'intérêt particulier que la Roumanie, le président Nicolae Ceaușescu accordent aux organisations internationales est issu de la conviction ferme de notre pays que, notamment dans les conditions actuelles de grave tension dans le monde, celles-ci peuvent avoir un apport précieux à l'accomplissement de la détente sur le plan mondial, à la stimulation des échanges de valeurs matérielles et spirituelles entre les nations, à l'affirmation et au respect des principes nouveaux dans les relations internationales. Les études que renferme le volume font ressortir clairement les traits définitoires de l'ample doctrine élaborée par le président Nicolae Ceaușescu concernant la place et le rôle des organisations internationales dans le monde contemporain, autant que la politique de paix, d'amitié et d'entente entre les peuples, que notre pays a soutenue avec une constance exemplaire par l'intermédiaire de ces importants instruments internationaux. Aussi, dans la vision de la Roumanie, le rôle croissant que doivent jouer les organisations internationales dans la réglementation des problèmes majeurs du monde contemporain fait-il partie intégrante du processus de réorganisation de la vie internationale, d'édification d'un nouvel ordre politique et économique mondial, à côté d'autres éléments tout aussi importants et qui se trouvent d'ailleurs dans un rapport d'interconditionnement réciproque, tels que: la démocratisation de la vie internationale, la participation égale de tous les États à la vie

internationale, l'augmentation de la contribution des petits pays et des pays moyens sur le plan international, le respect ferme des principes fondamentaux du droit international.

Sur la base d'une analyse profonde des nouvelles réalités historiques, les auteurs du volume mettent en évidence les grandes ressources dont disposent aujourd'hui les organisations internationales dans la politique mondiale, en vue de la promotion de l'entente et de la coopération entre les États, de l'affermissement de la sécurité et de la réalisation d'une paix durable dans le monde. C'est sous cet angle que sont abordés et examinés les thèmes illustrés dans ce volume, qu'il s'agisse du rôle et de l'efficacité de l'Organisation des Nations Unies, de la Conférence pour la Sécurité et la Coopération en Europe, des pourparlers concernant les armes nucléaires, les armes conventionnelles et les mesures de confiance, de l'ample problématique de l'arrêt de la course aux armements, en premier lieu aux armements nucléaires et du passage au désarmement, ou des fondements, de la cristallisation et de la promotion du nouvel ordre économique mondial.

La Roumanie a mené une activité ample et constante, à l'O.N.U. et dans d'autres organisations et organismes internationaux, concernant tous ces problèmes majeurs auxquels est confrontée l'humanité, en collaborant étroitement avec les autres pays socialistes, avec les pays en voie de développement, avec tous les pays du monde, en vue de trouver des solutions communes viables, qui répondent aux intérêts de tous les pays. La Roumanie a eu a cet égard des positions et des initiatives de grande audience, qui ont élevé à des degrés supérieurs la tradition de la présence prestigieuse de notre pays dans la diplomatie multilatérale. C'est le mérite des auteurs de l'ouvrage d'avoir révélé de façon systématique aux lecteurs les lignes directrices fondamentales de la contribution de la diplomatie roumaine à poser au premier plan des débats, dans le cadre des forums, des organisations et des organismes internationaux, la problématique essentielle dont l'approche s'imposait, ainsi qu'à trouver les solutions les plus adéquates qui, tout en reflétant les points de vue des États concernés, correspondent en même temps aux impératifs généraux. Ces lignes directrices sont issues de la thèse roumaine conformément à laquelle la place et le rôle d'un État dans le monde sont déterminés en tout premier lieu par son engagement constructif dans la lutte pour l'affirmation et l'accomplissement des plus nobles idéaux de l'humanité, autant que de la conviction que la valeur de la contribution de tout pays, dans ce domaine, est donnée par les actions qui recouvrent les idées énoncées.

RODICA GEORGESCU

Un concept nouveau dans les relations internationales

La recherche roumaine dans le domaine des relations internationales a présenté, au cours de ces dernières années, une série d'ouvrages de synthèse consacrés à l'étude de l'époque actuelle, époque de grandes transformations révolutionnaires et, en même temps, de lutte soutenue en vue de dépasser les problèmes complexes auxquels se trouve confrontée l'humanité et de leur trouver une solution dans l'intérêt des peuples, de la paix et du progrès social. Scrutant les réalités de la vie internationale actuelle, la plupart de ces ouvrages ne se bornent pas à analyser les aspects historiques, mais visent à éclairer les perspectives de l'avenir, offrant un instrumentaire conceptuel et d'action en mesure d'apporter une contribution à l'assise des relations entre les nations sur des bases nouvelles de justice, d'équité. Ce fonds de littérature politique a été enrichi, récemment, par la parution aux Éditions Albatros, en 1985, de l'ouvrage de Victor Duculescu *Diplomația păcii* (« La Diplomatie de la paix »).

Le titre donné au livre souligne clairement le rôle transformateur que la pensée politique roumaine attribue à l'activité diplomatique actuelle: l'auteur contribue, par là, à la consolidation, dans la littérature de spécialité, du concept de « diplomatie de la paix », notion qui définit « d'une part, une nouvelle institution du Droit international, polarisant principes,

normes et structures de négociations, orientés directement vers le solutionnement des problèmes de la paix et de la coopération, et, d'autre part, une étape nouvelle, au contenu bien plus riche et plus profond, de développement de la diplomatie elle-même ». D'ailleurs, se référant au mobile de ses préoccupations, Victor Duculescu montre dans la préface même de son ouvrage: « Compte tenu du caractère particulièrement complexe de l'époque que nous vivons, de l'aiguisement de certaines contradictions, de la présence de nombreux foyers de conflit — plus récents comme plus anciens — ainsi que du risque de déclenchement d'une guerre thermonucléaire, nous apprécions que, dans le moment historique actuel, il s'impose de repenser le mode suivant lequel la diplomatie est appelée à œuvrer en vue de correspondre aux véritables intérêts de la paix et de la coopération, de garantir la sécurité des peuples et de permettre l'affirmation et le développement sur des plans multiples des échanges entre nations ».

La diplomatie de la paix offre les modalités d'action pour atteindre ce but: le dialogue, les normes et les principes du Droit international, la légalité internationale. En ce sens, suivant la conception de l'auteur, une vision novatrice de la diplomatie de notre époque devrait impliquer: la reconnaissance de la priorité de certains problèmes fondamentaux, pour la solution desquels se trouve intéressée l'humanité tout entière (défense de la paix, arrêt de la course aux armements, et, au premier chef, des armements nucléaires et passage au désarmement, toutes préoccupations se situant au premier plan) l'application conséquente des principes du Droit international; la participation active des peuples, de l'opinion publique, des forces progressistes et démocratiques à ce programme. De la sorte, la diplomatie de la paix confère de nouvelles valences aux principes du Droit international, en accroît l'autorité et crée de nouvelles ouvertures vers le renforcement du respect de ces principes. Elle s'identifie « avec le solutionnement pacifique des différends et de tous les problèmes litigieux, avec les négociations relatives aux solutions à apporter aux problèmes fondamentaux, mais aussi aux problèmes d'intérêt limité concernant deux ou plusieurs pays, s'imposant ainsi comme une alternative non équivoque au recours à la force, à la politique des armements. »

En vue de fournir une image plus complète du concept de « diplomatie de la paix », l'ouvrage fait ressortir — outre sa nature et son objet — aussi son cadre de manifestation, lequel suppose « la création de vastes forums de négociations, le renforcement de leur aspect opératif, l'établissement de calendriers concrets définissant strictement l'ordre des priorités, précisant les étapes des programmes destinés à la prise en considération des intérêts des diverses catégories de pays ». La diplomatie de la paix va ainsi s'identifier, comme méthode, avec la diplomatie multilatérale et — du fait qu'elle est orientée vers le solutionnement des problèmes fondamentaux des rapports entre États, quelle que soit leur nature — intègre organiquement les différents types de diplomaties: économique, culturelle, scientifique, du développement, etc.

L'ouvrage se distingue par son caractère analytique. C'est pourquoi le lecteur y trouvera les orientations de la nouvelle diplomatie apparaissant, non pas comme une simple option, mais bien comme le résultat objectif d'un long processus au cours duquel elle a vu se consolider ses prémisses de valeur, politiques, juridiques, spirituelles, idéologiques. « Les débuts de la diplomatie de la paix remontent aux temps les plus reculés. Depuis toujours ont existé des peuples qui ont combattu l'arme à la main, mais qui ont aussi utilisé la force de la parole pour protéger ses droits, périclités par des États plus grands et plus puissants . . . Par ailleurs, l'histoire atteste le fait que l'esprit de liberté n'a jamais pu être supprimé, que les tentatives d'anéantir la personnalité des nations se sont heurtées toujours à une opposition acharnée de la part des nations respectives, que les réglementations imposées par la force ont fini par s'effondrer, n'étant pas viables. » Sur le parcours de ces incursions dans le passé de l'humanité, notées d'une plume alerte, parsemées d'événements intéressants, l'ouvrage fait une large part à l'activité internationale de la Roumanie, à l'histoire de la diplomatie roumaine.

Passant en revue les prémisses de la diplomatie de la paix, l'auteur répond, à cette occasion, aussi à une question de terminologie que peut se poser le lecteur

avant de parcourir L'ouvrage: la diplomatie — son activité — représente-t-elle le revers de la force, de la guerre? l'emploi du terme de « diplomatie de la paix » ne constituerait-il pas une tautologie, la diplomatie se trouvant, de principe, au service de la paix et non de la guerre? L'ouvrage élucide, selon nous, de manière satisfaisante cette question. La nouvelle diplomatie, celle de la paix est loin d'être celle qui, par le passé, des siècles durant, fut associée aux guerres, les précédant ou leur succédant, ni celle qui a consacré des iniquités et des inégalités, la domination et l'oppression de pays plus petits, plus faibles. La diplomatie de la paix est appelée à promouvoir la justice, la compréhension et le respect réciproques entre les peuples, leur liberté et leur indépendance; elle constitue un instrument important dans la lutte en faveur de l'abolition de la politique de force, de partage du monde en sphères d'influence, en faveur de l'affirmation de la souveraineté et de l'indépendance de toutes les nations, de leurs aspirations à la paix et au progrès. « La diplomatie de la paix exige donc, par excellence, d'adopter une politique nouvelle, de dépasser les anciennes modalités de penser, d'aborder des mentalités nouvelles concernant le système politique des relations internationales ».

Présentant en détails la politique active de paix et d'amitié avec toutes les nations promue par la Roumanie socialiste, l'ouvrage met en évidence la contribution remarquable du Président de notre pays, Nicolae Ceaușescu, pour l'affirmation dans le monde entier des solutions négociées entre tous les États, pour l'assise ferme des relations entre tous les États sur les principes du Droit international, de l'éthique et de l'équité internationales.

Oeuvre d'un auteur à la fois chercheur apprécié et observateur attentif de l'évolution des relations internationales, l'ouvrage de Victor Duculescu constitue en même temps une précieuse étude et un guide utile pour agir dans la direction de l'intensification d'application de mesures pratiques, efficaces, en mesure d'assurer l'atteinte, de communs efforts, des objectifs que les peuples se proposent dans le moment historique actuel.

CONSTANTIN ENE

Jalons d'une pensée et d'une action en faveur de la paix

Deux livres, parus vers la fin de l'année passée, ont remis en discussion les jalons de la pensée et de l'activité en faveur de la paix de Nicolae Titulescu, illustre homme d'État et diplomate roumain de l'entre-deux-guerres, ancien ministre des Affaires étrangères de la Roumanie, par deux fois président de la Société des Nations, au sujet duquel Louis Barthou, le célèbre homme d'État de la France à cette époque, disait que « son expérience et son autorité constituent une force européenne ». Les livres en question sont *Economia, dreptul, diplomația în viziunea lui Nicolae Titulescu* (« L'Economie, le droit, la diplomatie selon la vision de N. Titulescu ») de l'académicien Vasile Malinschi, paru aux éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et *Nicolae Titulescu — Reflecții* (« Nicolae Titulescu. Réflexions »), une anthologie due à Viorica Ungureanu et parue aux éditions Albatros.

Dans l'avant-propos de l'ouvrage de V. Malinschi, signé par l'académicien Manea Mănescu, président de la Section de Sciences économiques et sociologiques de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, il est souligné que l'ouvrage « présente le mérite de développer une argumentation convaincante à l'appui de l'idée que le grand diplomate Nicolae Titulescu a été, en même temps, un économiste et sociologue profond et original ».

L'ouvrage, structuré en deux parties, vise à saisir, en un espace relativement restreint, la personnalité et les traits dominants de l'activité et de l'œuvre de Nicolae Titulescu. Près de la moitié en est consacrée, comme de juste, compte tenu de la formation et des préférences de l'auteur, à la pensée économique et à l'activité dans ce domaine de Nicolae Titulescu qui fut, pendant plusieurs années, au début de sa carrière politique, à la tête du ministère des Finances. Connaissant à fond le Droit civil, son fondement sur des bases sociologiques et économiques, il allait aisément et rapidement s'affirmer dans l'arène de la politique extérieure, vu que, selon ses propres termes, « la source principale du Droit international est constituée par les traités

et conventions internationaux qui découlent de contrats ». Un chapitre entier est consacré à l'activité de Titulescu en tant qu'auteur de la réforme du système financier de la Roumanie au cours de la troisième décennie, tandis qu'un autre l'est à sa confrontation avec une série de problèmes économiques et financiers extérieurs. V. Malinschi a réussi à mettre en lumière les efforts fournis par Titulescu dans le domaine des dettes de guerre des Puissances centrales envers la Roumanie, domaine qu'il a transformé en une œuvre créatrice qui « sera de plus en plus utilisée par les divers gouvernements qui allaient se succéder à la direction du pays ». N. Titulescu estimait que la solution radicale des problèmes économiques et financiers résidait, après la première guerre mondiale, en une large coopération entre les États. Un autre chapitre, *N. Titulescu et la Société des Nations*, est consacré entièrement à la longue, multilatérale et intense activité diplomatique déployé par N. Titulescu au sein de la Société des Nations. Il fut, successivement, délégué permanent de la Roumanie à la SDN, membre du Conseil de cette institution et, durant deux années consécutives, son président, événement unique dans les annales de cette société. L'expérience et l'intuition politique de Titulescu l'ont amené rapidement à comprendre la gravité des changements survenus dans l'arène de la vie internationale, des tendances revanchardes et révisionnistes qui menaçaient, non seulement les nouvelles frontières ratifiées par des traités, mais les traités eux-mêmes, voire aussi la Société des Nations, appelée à les faire maintenir et à sauvegarder la paix. Dans une formule lapidaire, mais brillante, Titulescu devait caractériser ainsi la situation internationale des États de l'Entente et de ses alliés à l'égard de l'Allemagne après la première guerre mondiale: « Nous avons gagné la guerre, mais nous avons perdu la paix ». Il fut parmi les premiers représentants des Pays Membres de la Société des Nations à adopter une position ferme à l'égard des actes d'agression commis dans les années de l'entre-deux-guerres, en proposant des mesures en vue de faire cesser de tels actes et d'empêcher qu'ils ne se reproduisent. Le chapitre *La diplomatie selon la vision de N. Titulescu* nous dévoile la personnalité exceptionnelle du diplomate. Y sont soulignée ses contributions à la création et à l'activité prodigieuse de l'Académie Diplomatique Internationale, dont il fut le vice-président dès sa création. Dans ce cadre, il a traité systématiquement une large gamme de sujets: souveraineté nationale, sécurité, problème des minorités, pactes régionaux, universalisation de la SDN, négociations diplomatiques, codification du Droit international, neutralité, servitudes internationales, concept de la paix, définition de l'agression et de l'agresseur, sanctions économiques et financières, désarmement, crise économique et redressement des États européens, régime des mers, du Danube et des détroits, traitement des citoyens étrangers, barrières douanières, crédits internationaux, etc. Le dernier chapitre du livre s'occupe de la *consécration académique*. Il mentionne les circonstances des réceptions de Titulescu dans une série de forums académiques ou universitaires, soit en tant que membre actif, soit à titre de « docteur honoris causa », dont: l'Académie roumaine, l'Université d'Athènes, l'Université Komensky de Bratislava. Il mentionne, en outre, les discours tenus par le diplomate roumain dans ces diverses occasions, ainsi que d'autres conférences tenues par lui à l'étranger, telles *Le progrès de l'idée de paix*, tenue en novembre 1930 à l'Université Cambridge de Grande-Bretagne. Paraphrasant un texte de Titulescu, V. Malinschi affirme, à juste titre, qu'on pourrait dire du grand diplomate « qu'il fut un grand citoyen du monde, mais qu'il fut, en même temps et avant tout, un grand Roumain ».

Le second livre cité — *Nicolae Titulescu. Réflexions* — nous présente, par un choix de ses textes, le penseur Titulescu. Viorica Ungureanu a lu tous les textes, publiés ou manuscrits, que nous a laissés Titulescu, même ceux éparpillés dans nombre d'archives; elle en a fait une sélection en en conservant les pensées, éclairs d'intelligence, mieux à même, par leur caractère de sagesse, de nous fournir une image complexe, mais exacte, de l'activité et de l'œuvre de Titulescu. Le livre est divisé en sept chapitres illustrant, par de telles expressions lapidaires, divers domaines: droit, diplomatie, politique interne et extérieure, etc. En outre, les textes cités sont ordonnés par thèmes, des plus variés

d'ailleurs, tels le patriotisme, la dignité, la solidarité internationale, le problème transylvain, l'égalité et la sécurité internationales, la non-ingérence dans les affaires internes, les frontières, les conflits, les accords, l'amitié entre les peuples, la nécessité de l'entente internationale, la confiance, la prudence et la raison dans les pourparlers et les contacts entre pays, les pactes et traités, la coopération, le commerce international, les pactes régionaux de sécurité collective, le révisionnisme, l'agression et la guerre, le désarmement et la paix, la Société des Nations, etc. On retrouve plusieurs de ces thèmes dans un chapitre ayant pour titre *Idées choisies* rédigé en langue française. Une chronologie biographique placée au début du livre et une bibliographie à la fin complètent cette présentation sui generis de l'œuvre du grand diplomate et homme d'État roumain.

NICOLAE ŞARAMBEI

La Sculpture médiévale en pierre

La complexité de la civilisation roumaine se laisse de mieux en mieux appréhender ces dernières années, grâce à la parution d'études et d'ouvrages à caractère monographique qui, par un effet de complémentarité, reconstituent une ample image, soulignant des aspects moins connus jusqu'à présent et certainement pas dans une perspective intégratrice. Des excellentes études ont paru portant sur la miniature roumaine (1983), la broderie roumaine ancienne (1985), la peinture murale en Moldavie et en Valachie (1984, 1985) l'architecture du bois (1985), l'architecture de défense (1985). Une description et une analyse de la sculpture médiévale en pierre manquait encore: Marin Matei Popescu y a remédié en publiant son admirable étude: *Sculptura medievală în piatră din Ţările Române* (« La Sculpture en pierre au moyen âge dans les Pays Roumains »). Elle constitue une véritable révélation, même pour le lecteur roumain, car elle prouve que cet art a connu dans le passé un bien plus grand épanouissement qu'on ne le croyait jusqu'à présent. Dispersées sur une aire assez vaste, de nombreux monuments de petites proportions n'étaient pas assez connus. Leur beauté, leur diversité, leur harmonie sont mis en évidence dans cet ouvrage de synthèse publié dans la série « Trésors artistiques de Roumanie » des éditions Meridiane. Il est bien connu que l'interdiction faite par l'église orthodoxe de représenter des images anthropomorphes taillées a orienté notre sculpture médiévale vers le domaine ornemental, étroitement lié à l'évolution de l'architecture. Un riche inventaire de motifs se constitue, élaboré à la suite d'un long processus de synthèse, ainsi défini par l'auteur: « Forgeant dans le creuset de sa propre sensibilité son fonds de motifs antiques avec des éléments empruntés aux arts byzantin, oriental et occidental, l'art ornemental roumain s'est créé une manière personnelle, caractérisée par le sens de la mesure, des qualités expressives et d'équilibre. »

L'évolution de la sculpture en pierre sur la terre roumaine est présentée à partir de l'ancien complexe de petites églises creusées dans le calcaire de Basarab-Murfatlar, décorées d'incisions naïves et de motifs caractéristiques au christianisme à ses débuts. Les étapes qui suivent, avec leurs aspects représentatifs de la continuité ou exceptionnels sont analysées dans toute leur dynamique. Pour Marin Matei Popescu l'histoire de la sculpture en pierre commence avec le premières sources qui attestent la présence de maîtres tailleurs de pierre, le document écrit le plus ancien mentionnant leur activité datant de la fin du XIIIe siècle et se rapportent à la construction de la cathédrale romano-catholique d'Alba Iulia. Nombre de documents et d'inscriptions votives ultérieures transmettent d'ailleurs à la postérité quelques noms de maîtres réputés, en Transylvanie surtout. Le chapitre qui leur est consacré mentionne aussi les carrières d'où fut tirée la pierre qu'ils façonnèrent et décrit leurs outils, leurs ateliers et leurs techniques de travail. Le chapitre qui traite des débuts de la sculpture dans l'espace carpato-danubien relève les moments représentatifs, les caractéristiques définitoires, l'inventaire de motifs et les solutions techniques adoptées. Quant aux interférences et aux influences,

l'auteur a soin de souligner que « si la sculpture des nouveaux édifices orthodoxes de culte de Valachie est, comme en témoignent Cozia, Dealu et Curtea de Argeş d'inspiration sud-danubienne, celle qui orne les monuments de la Moldavie des Muşatins est plus étroitement liée à l'art occidental. En effet, il est possible de constater dans la sculpture moldave des éléments de style roman et une forme caractéristique du style gothique (le « gothique moldave »); au XVIe siècle, rappelle l'auteur, « la sculpture architecturale de Moldavie se montre disponible aussi aux éléments de type Renaissance ».

Les formes artistiques de la sculpture médiévale en pierre, contrainte de se contenter du domaine de l'ornementation, sont analysées et illustrées par de nombreuses images, d'une grande beauté. Il y a, sur la terre roumaine, une riche plastique, funéraire d'admirables tableaux votifs en pierre, des inscriptions votives, des formes héraldiques variées et de nombreux détails d'architecture réalisés en pierre. Les panneaux ornementaux, les colonnes, les portails, les encadrements de portes et de fenêtres, ou les rosettes sont décorés de motifs variés, floraux et zoomorphes. Cette décoration a toujours un sens, elle use du symbole et se trouve toujours en rapport avec la plastique du monument qu'elle décore. C'est un univers de formes, avec des jeux d'ombre et de lumière, des rythmes raffinés de vides et de pleins que l'art du photographe restitue de manière exceptionnelle, par des angles inattendus et des contrastes, par des détails significatifs.

Le chapitre final analyse les derniers siècles de sculpture du moyen âge roumain, les transformations, les assimilations, les types décoratifs. Après la période d'accumulations, caractérisée par une « large palette de motifs ecclectiques, géométriques et phytomorphes de préférence, inspirés de l'art byzantin », les deux derniers siècles du « millénaire féodal » se distinguent par trois sous-étapes, l'une d'apogée, qui correspond à l'époque des princes Matei Basarab et Vasile Lupu (première moitié du XVIIe siècle) et des Cantacuzènes de Valachie (seconde moitié du même siècle), à l'époque de Brancoveanu et à celle immédiatement postérieure. C'est par les accomplissements de cet art, d'une grande beauté et originalité, capable de transfigurer les influences assimilées en un style propre, distinct, dynamique, que se perpétuera une tradition, point de départ de la sculpture roumaine moderne. Le phénomène artistique de la sculpture en pierre évolue sur la terre roumaine autrement qu'il ne le fait dans les autres aires culturelles européennes. Il témoigne d'autres rythmes et d'une autre évolution. Ainsi, « au cours d'un siècle — du début du XIXe au début du XXe siècle — la sculpture roumaine en pierre rattrappe ses retards avec les ciseaux de maîtres tels que Paciurea ou Brâncuşi, enrichissant le patrimoine des arts roumains de valeurs pérennes et universelles. »

L'ouvrage de M. M. Popescu, comprend donc l'étendue géographique et la dynamique historique d'un phénomène artistique important. *La Sculpture en pierre au moyen âge dans les Pays roumains* complète fort heureusement l'image complexe de l'histoire des arts plastiques en Roumanie. Elle signale à l'attention des trésors d'art, relève la spécificité de tout un phénomène, restitue le climat artistique et l'inventaire de représentations du monde médieval roumain. À la fois beau et utile, il s'adresse aussi bien aux spécialistes qu'aux amateurs d'art. L'information est facilitée par un catalogue sélectif des monuments et l'accessibilité internationale est amplifiée par la présence, à la fin du volume d'un excellent résumé en français. *La Sculpture en pierre*... de M. M. Popescu est un de ces ouvrages par lesquels une culture se représente soi-même devant sa propre conscience autant que devant le monde.

GHEORGHE BULUŢĂ

Scrupule de l'honnêteté

Je relis et, dans certains cas, je lis pour la première fois les articles et études de Tudor Vianu réunis dans le XIIe volume de ses *Oeuvres*, paru aux éditions Minerva; y voisinent des notes sur les *beaux-arts* et *les arts du spectacle*, onze études de *Critique et méthodologie littéraires* et plusieurs essais traitant de sujets de

culture généraux *(Varia)*. Quelques-uns sont inédits *(L'Interprétation de la littérature, La Décoration picturale des surfaces à l'époque de la Renaissance)*, d'autres avaient paru dans les revues de l'entre-deux-guerres et y étaient demeurés ensevelis *(L'Esprit alerte, Radiophonie et littérature, La Liberté de la pensée)* George Gană, l'auteur de l'édition les a réunis pour la première fois en un volume. Je ne ferai pas, ici, une critique de cette édition, bien que l'intelligence et l'abnégation de George Gană le méritent pleinement. Je me bornerai à consigner quelques impressions de lecture.

La rencontre avec Tudor Vianu est toujours stimulatrice. C'est la rencontre avec un esprit voué à l'ordre de même qu'un esprit essentiellement moral, auquel la sclérose et le fanatisme sont également inconnus. Cependant, Tudor Vianu n'est pas un esprit relativiste et l'impressionnisme est loin de constituer son credo intellectuel. Il est, dans toutes les circonstances, quel que soit le thème qu'il prend en discussion, sérieux et méthodique, calme et parfois, vif (nous verrons tout à l'heure dans quel sens), tout acquis à la vérité. Ce n'est pas son érudition qui m'impressionne aujourd'hui, lorsque je relis ses études, mais sa volonté de tout embrasser et son amour du vrai dans le cadre d'une discipline où synthèse et vérité peuvent si facilement être mystifiés. L'esthéticien qui avait quitté publiquement la critique littéraire (en 1921) pour des raisons morales, revient toujours à l'aspect moral de la critique. Il y a aussi dans le présent volume quelques articles qui reprennent la question de la vérité et de l'attitude morale du critique dans la critique littéraire, en termes parfois très sévères, inhabituellement sévères pour un esprit en général tolérant comme l'est celui de Tudor Vianu.

Je suis la démonstration faite par l'esthéticien dans quelques articles *(La Critique littéraire et la responsabilité morale; La Critique décorative; Qu'est-ce qu'un grand écrivain?)*, et je constate qu'il accentue tout particulièrement l'idée de la valeur morale de l'acte critique. La critique littéraire est une discipline souple, libérale, pas une discipline incohérente et chaotique, nous avertit Vianu. Et, surtout, la critique ne saurait se dispenser de conscience et de morale. Le goût esthétique ne suffit pas. Il faut qu'il soit sans cesse tenu en bride par la conscience du goût et par la conscience de la responsabilité morale. À remarquer, la ferveur que met Tudor Vianu à rappeler ces vérités si simples. Sa ferveur et son inquiétude que les vérités simples et fondamentales peuvent facilement être perdues: « Y a-t-il quelqu'un qui pense seulement à l'outil privilégié que manie l'individu qui a acquis le droit de rendre publiques ses opinions concernant les hommes et les œuvres. La parole écrite est chargée d'une grande force de suggestion; l'art avec lequel elle est maniée émane une attraction par rapport à laquelle les formes particulières et orales de l'expression sont de beaucoup inférieures. Quelle délicatesse de conscience faut-il alors à l'homme afin de ne pas transformer ce droit précieux en un abus? Cependant, cette transformation se produit parfois, et notre époque qui a élevé l'importance de la parole imprimée à de tels sommets, a également déterminé la parution de son manieur incorrect et abusif. Ce dernier est un produit d'excroissance de nos libertés que nous devons empêcher d'être compromises, si nous les aimons. Il nous faut donc contrecarrer l'information inexacte, l'allusion tendencieuse, la calomnie frivole. La valeur morale de la critique littéraire doit être sans cesse surveillée, car c'est elle seulement qui peut justifier sa grande influence actuelle et c'est elle seulement qui peut, en définitive, conférer de l'autorité aux intuitions du goût. Nous vivons à une époque de scepticisme à l'égard des normes, et de dispersion de nos inclinations vers tous les points de l'horizon. Fort heureusement, nous pouvons encore distinguer entre la critique sérieuse et l'improvisation littéraire dépourvue de conscience et du sens de la responsabilité ».

L'article dont j'ai cité ce fragment avait paru dans « *Vremea* » (1935) et avait été repris par son auteur dans le volume *Génération et création* (1936). Il ne contient pas des idées absolument nouvelles, mais ce sont des idées qui méritent d'être parfois rappelées au souvenir des gens. Et l'érudit esthéticien les répète en différentes circonstances. Il est persuadé qu'un critique littéraire est, avant tout, une personne scrupuleusement honnête. Ce n'est pas là la seule de ses exigences. Le critique doit faire preuve

aussi d'exactitude et de bon sens. C'est avec ces arguments qu'opère Vianu dans la polémique qu'il mène en 1935 avec son ami Vladimir Streinu *(La Critique décorative)*, article publié dans le n° 5—6 du « *Gînd românesc* ». Nous y découvrons un Tudor Vianu irrité et impitoyable. Je néglige les raisons de son irritation (la discussion autour du volume *Ion Barbu)* et je poursuis seulement sa justification théorique. Vianu est allarmé de ce que la « boursouflure stylistique » ait commencé à gagner du terrain dans la presse littéraire. Il s'attend, dans une discussion théorique à des précisions et à des idées originales, mais n'y trouve que des « arabesques sonores », de belles phrases décoratives, c'est-à-dire tout autant d'expressions de la vanité et de l'inutilité. La critique décorative lui semble du verbiage: l'image « d'un vaniteux qui prononce de grands mots et fait sonner des phrases creuses », masquant la superstition vulgaire qu'il faut parler de l'art avec les ornements de l'art. Un mal que le raisonnable, l'équilibré Tudor Vianu dénonce sévèrement et fustige d'une froide ironie: «Temps de noblesse, de paresseuse dégustation des biens abondamment engrangés! L'intelligence pouvait abdiquer tandis que les sens rassassiés se délectaient du spectacle d'un monde se fondant en fluidités non captées. La nouvelle vigueur de l'homme recherche maintenant des réalités plus consistantes et les trouve lorsqu'il pénètre sous la surface mobile des choses, dans la profondeur de leur structure rationnelle. Autrefois nous pouvions rêver de nous-mêmes avec satisfaction; aujourd'hui nous voulons nous connaître, nous imposant des fatigues, des rigueurs incommodes. Que fera l'écrivain qui à la place des instruments de précision de la pensée manie la culture avec laquelle le décorateur naïf entaille ses outils pour pouvoir les assumer et les apprécier chez d'autres? Et que pourrait-il faire d'autre, l'écrivain qui de l'essence complexe de la poésie n'a rien compris sinon qu'elle est « tel un lièvre qui s'échappe entre les pieds du chasseur »?

Je ne suis pas persuadé que Tudor Vianu a toujours raison dans les exemples qu'il nous offre à l'appui de ses idées, mais je comprends et j'admire sa foi dans la beauté de la précision, dans la finesse de la méditation cohérente. La critique de Vladimir Streinu n'est pas, dans tous les cas, une simple critique décorative. Le polémiste trouvera par la suite des raisons sérieuses pour l'apprécier à sa juste valeur. Sa colère contre la « méthode figurative » (une variante de la redondance) dans la critique littéraire n'en est pas moins justifiée et ses observations méritent d'être retenues. Vianu vise, au fond, la soi-disant « critique artistique » que E. Lovinescu et G. Călinescu aussi ont pris en dérision. Ce qui ne signifie aucunement que le langage figuré ne doit pas pénétrer dans le texte critique et qu'un homme à idées n'a pas besoin, lorsqu'il se met à écrire, d'une imagination des idées.

D'autre part, j'ai aussi été intéressé par la différence qu'opère Tudor Vianu entre perfection et grandeur lorsqu'il tente de définir (dans un article de 1946) ce qu'est et qui est véritablement un grand écrivain. Ses idées peuvent être ainsi résumées: la perfection cache la personnalité humaine de l'auteur, tandis que la grandeur la dévoile; une œuvre parfaite n'est pas toujours une œuvre grandiose ou inversement; la perfection rend inutile l'identité du créateur, la grandeur met en valeur son humanité, sa valeur éthique, sa manière d'être humaine. Enfin, la grandeur n'est pas possible en littérature sans une implication de l'humain. Lorsqu'il arrive à ce point, le style de Tudor Vianu devient vibrant: « La grandeur, la véritable grandeur, est, en littérature, une dimension humaine. Elle nous révèle une personnalité éthique importante qui agit sur nous de manière décisive. Il y a des œuvres qui suscitent notre approbation au moment même où nous les lisons, mais sans laisser en nous de trace plus profonde, sans nous troubler et sans nous modifier. Mais les grandes œuvres sont celles qui nous rendent différents de ce que nous étions auparavant, des œuvres qui à en juger selon la manière dont elles agissent sur nous, sont pareilles aux expériences cruciales de la vie, avec ses joies ou ses douleurs, qui ont laissé des traces profondes dans notre être. Seules ces œuvres sont véritablement grandes. »

Il faudrait encore ajouter que la perfection dépourvue de grandeur n'a pas une longue carrière et que ce n'est qu'à

partir d'un certain degré de perfection (de cohérence intérieure) que l'œuvre artistique nous donne un sentiment de grandeur. Mais qu'est-ce, au fait, que la grandeur? Vianu se fonde sur les dissociations faites par Burckhadt pour la culture de la Renaissance et affirme que grands sont les hommes et grandes les œuvres qu'il est impossible de remplacer. Sans eux, sans elles on ne saurait concevoir le monde. Et pas non plus le mouvement de l'esprit, le progrès des idées. Somme toute, Vianu définit la grandeur du talent dans les termes dont se sert Goethe pour définir la nature du créateur exceptionnel. Dante n'est pas un talent, c'est une nature, disait l'homme de Weimar. La nature a, en ce cas, les attributs de la grandeur. Elle peut influencer l'histoire et peut influencer le destin de l'homme qui connaît l'œuvre de la nature . . .

L'étude *L'Interprétation de la littérature* publiée par George Gană d'après un cours lithographié existant à la bibliothèque de la Faculté de langue et de littérature roumaines de Bucarest, mériterait une analyse à part. Il s'agit là de treize cours (environ 264 pages) tenus par Tudor Vianu en 1947/48, une sorte d'introduction à la littérature, destinée à initier les futurs professeurs dans la technique de l'analyse littéraire. Mais, pour savoir analyser, il faut savoir, au préalable, ce qu'est une œuvre littéraire, ce qu'est, en général, la littérature, qui réceptionne la littérature et de quelle manière . . . Le professeur part, méthodiquement, de la définition de la littérature et en arrive au plagiat en littérature. But et style didactiques sont évidents dans ces cours magistraux. Il m'est impossible de signaler dans cet article les idées que Tudor Vianu formule dans cette œuvre d'initiation. Je me limiterai à dire quelques mots sur la manière d'assumer, avec une passion maîtrisée, l'objet de la littérature et de l'expliquer en s'avançant prudemment sur le terrain inconnu et en revenant à plusieurs reprises sur ce qui est connu. Lorsque je relis, maintenant, ces pages denses, je me rends compte que Tudor Vianu ne confondait aucunement la chaire et la tribune ou la scène. Son cours n'est pas un spectacle. C'est, je le répète, une lente initiation, claire et calme, mais non pas sèche et terne. L'esprit vif (l'esprit créateur) qu'il définit dans un article de 1921, trouble de temps en temps le calme de l'esprit et la monotonie de l'exposé. Tudor Vianu était certainement un grand professeur mais un professeur qui ne transformait pas les idées en cadavres d'idées. Quelque chose de la grandeur de l'humain pénètre aussi dans ces leçons méthodiques qui parlent de la durée, de la stabilité et du caractère social de la littérature.

EUGEN SIMION

Le Triomphe de la poésie

En automne 1945, dans les rues du centre de la ville de Ploieşti, où plutôt dans ce qui restait de ces rues après l'atroce série de bombardements qui avaient détruit, défiguré, multilé et enlaidi la ville, on pouvait souvent apercevoir un élève du seize à dix-sept ans, haut de taille, mince, les cheveux au vent, toujours pressé, les regards perdus dans le lointain, se détachant le plus vite possible du groupe de ceux qui se promenaient rue Franceză, pour aller attendre les journaux de l'après-midi. Après avoir échangé quelques paroles il se hâtait vers son logis, un paquet de livres sous le bras. Son aspect, ses mouvements, ses regards distraits, tout en lui annonçait le poète. Son cousin, Gheorghe Mihăileanu, aujourd'hui médecin, nous apprit que cet élève qui n'avait qu'un an de plus que

nous, bien qu'il parût plus âgé, était effectivement un poète et avait, de plus, une belle voix de ténor. Je fis immédiatement sa connaissance, et pendant quelques années nous fréquentâmes les mêmes cénacles, les cercles où l'on débattait comme l'aurait dit Bacovia, les « questions sociales », les mêmes réunions et festivals et surtout la rédaction du journal « *Flamura Prahovei* ». Nous nous promenions sur le boulevard dont les marronniers réussissaient quelque peu à dissimuler les blessures infligées à notre ville. Je me rendis compte dès lors, qu'il était une « âme de poète », une personne pour laquelle le contingent se réduisait au minimum necessaire à la vie quotidienne, qu'il ne prenait d'ailleurs guère en considération, car il flottait dans les sphères de la poésie, de l'art et de la musique. Quand avait-il réussi à accumuler sa culture, extraordinairement vaste? où? et comment? demeurait à mes yeux un mystère. Nous avions, à la vérité, d'excellents professeurs et il leur devait beaucoup. Les livres de la bibliothèque de la ville de Ploiești avaient disparu, étaient sur le point de disparaître, étaient dispersés ou gisaient au fond des caves. Aujourd'hui, que je parcours le recueil sélectif de la collection « Biblioteca pentru toți », intitulé *Magnolii și fum* (« Magnolias et fumée »), accompagné d'une solide préface signée par Eugen Simion, je me rends compte qu'un des traits essentiels de son écriture était justement le résultat de ce contact permanent du poète avec le monde des idées et du beau.

Il fit imprimer son premier volume de vers lorsqu'il était encore au lycée, y employant ses maigres ressources d'adolescent venu d'un village de la vallée du Teleajen; après avoir frappé aux portes des imprimeries de Dimitrescu-Toboc, Ionescu-Savantu et Lenuța Pavelescu, il vit enfin ses œuvres réunies dans la mince plaquette des *Liturghii negre* (« Liturgies noires ») sur les presses de l'entreprise « Presa noastră ». G. Călinescu, qui avait déjà publié une de ses poésies dans « *Natiunea* » ne pouvait pas demeurer insensible à ce timbre poétique lequel, bien que naviguant encore dans le village de Bacovia, témoignait d'une grande élévation de la pensée, d'une maturité de la méditation et, je le répète, d'une culture qui embrassait tous les domaines du beau et qui empruntait à ses vers une gravité mûre. Le jeune poète publia ensuite une série d'études philosophique, puis un second recueil, *Enescu. Suită lirică* (« Enescu, Suite lyrique »). C'était en 1959, quelques mois après le premier festival Enescu et, bien qu'on puisse retrouver dans les strophes du poème les échos d'une compréhension folkloristique de l'œuvre de ce grand musicien qu'est l'auteur d'*Œdipe*, à les relire aujourd'hui on se rend compte que la vision du poète dépassait nettement la compréhension de l'époque et que beaucoup des opinions ultérieurement exprimées autour de l'œuvre d'Enescu se trouvaient contenues dans des métaphores vibrantes, d'une grande pureté.

Ce fut là le véritable début de la carrière du poète Vasile Nicolescu, dont Eugen Simion analyse l'œuvre avec sagacité. Il n'a pas adopté pour principe la fécondité, l'omniprésence, mais une exigence à l'égard de soi-même qui nous oblige à reconnaître en lui non seulement un poète authentique mais aussi un des plus représentatifs des dernières décennies, une voix distincte, d'une troublante élévation de l'idée et du sentiment. Et nous n'hésitons pas à proclamer cette vérité en un moment où le bruit risque de submerger les accords mélodieux de ses vers.

La poésie de Vasile Nicolescu, telle qu'elle s'impose à nous dans le volume *Magnolias et fumée*, après quarante années d'évolution, est née du croisement d'un esprit poétique et d'une combustion intellectuelle qui a assimilé organiquement une culture qui fut sa vie même. Ce n'est pas une poésie cérébrale, sèche, la tran-

scription dépouillée d'impressions recueillies dans une salle d'exposition. Vasile Nicolescu a vibré devant tout ce qui est beau, tout ce que le génie humain a créé de plus original et de plus subtil, en surprenant les essences. D'où la noblesse de sa poésie, cette noblesse intérieure, ce souffle enveloppant de beauté dont nous ressentons la présence, qu'il s'arrête devant la toile d'un maître flamand, qu'il retourne dans l'univers de son enfance, à Podenii-Prahova, qu'il gravit l'Acropole ou qu'il déchiffre les secrets du monde animal. C'est pourquoi, des titres de volumes et de cycles de ce recueil, je choisirai comme représentatif pour son œuvre le poème intitulé *Lumea diafană* (« Le Monde diaphane »): à condition de comprendre par diaphane la suprême transfiguration des idées et des aventures intellectuelles d'un érudit sensible à tout ce qui agite l'esprit humain, à tout ce qui est appel aux cimes de l'accomplissement spirituel par la beauté au nom de la beauté.

Tandis que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux son premier recueil de vers, imprimé il y a exactement quarante années, dans notre ville natale, au numéro 12 de la rue Kogălniceanu, à côté du volume *Magnolias et fumée*, le n° 1239 de la collection « Biblioteca pentru toţi». Je les contemple, les relis, et mesure la distance qui sépare la modeste plaquette parue dans un modeste atelier d'artisan, du volume faisant partie d'une collection de grande tradition qui consacre le triomphe de la poésie — et celui du poète.

VALERIU RÂPEANU

NOS COLLABORATEURS

DUMITRU GHIŞE (n. 1930), docteur en philosophie, président de la section de philosophie de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de la R. S. de Roumanie. Directeur des Éditions Politiques de Bucarest, professeur d'histoire de la philosophie, de philosophie de la culture, axiologie et anthropologie philosophique à l'Université de Bucarest. Parmi ses nombreux ouvrages parus dans notre pays et à l'étranger, mentionnons: *L'Existentialisme français — problèmes de l'éthique* (1970); *Contrepoint* (1972); *Fragments dix-huitiémistes* (1974), *Dimensions humaines* (1980) *en collaboration; Dialectique — système — science* (1982); *La Culture, la création, la valeur — motifs dominants de la philosophie roumaine* (1983); *Philosophie et religion dans la culture roumaine moderne* (1984); *coordonnateur du Traité d'histoire de la philosophie roumaine* (vol. I — 1972), (vol. II — 1980).

CONSTANTIN GHEORGHE (n. 1943), Licencié en histoire de l'Université de Bucarest, spécialiste en histoire médiévale et moderne. Rédacteur principal de la revue «Roumanie—Pages d'histoire» publiée par l'Agence Roumaine de Presse « Agerpres ». A publié des études et articles de spécialité dans « *Ancle de istorie* », « *Revista arhivelor* », «*Era socialistă* », « *Lumea* » et autres.

RĂZVAN THEODORESCU (n. 1939), docteur en histoire, chercheur à l'Institut d'Histoire de l'Art de Bucarest, président du Comité national roumain d'histoire de l'art, directeur du Secrétariat général de l'Association internationale d'études sud-est européennes, membre du Comité international d'histoire de l'art. Études portant sur les débuts de la culture roumaine et de la civilisation roumaine prémoderne, les relations de l'art et de la culture du moyen âge roumain avec l'art et la culture byzantins et balkaniques. Ouvrages publiés: *L'Art et la Société dans la Valachie du XIVe siècle* (in « *Studii şi cercetări de istoria artei* », 1/1972), *Byzance, Balkans, Occident dans la civilisation roumaine aux Xe-XIIe siècles* (« *Cahiers de civilisation médievale* », Paris, IV, 1972), *Byzance, Balkans, Occident aux débuts de la culture médiévble roumaine (Xe—XIVe siècles)* (1974), *Un millénaire d'art dans la région du Bas-Danube* (400—1400), (1975), *Itinéraires médiévaux* (1979) *La Pierre des Trois-Hiérarques* (1979), *L'Histoire vue de près* (1980) et de nombreux articles dans les revues de spécialité.

ARTUR SILVESTRI (n. 1953), critique et historien littéraire. Licencié en philologie roumaine et française de l'Université de Bucarest. Chroniqueur littéraire à la revue « *Luceafărul* ». Éditeur en 1978, de l'œuvre d'un prosateur roumain inconnu, de facture kafkaïenne — Aureliu Cornea; préfaces aux volumes de plusieurs poètes roumains classiques et contemporains. En cours d'édition : le volume *L'image des mondes nouveaux*.

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus, A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Munksgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN;** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Libreria y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phat Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ, Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

Imprimée à l'Entreprise polygraphique «Arta Grafică»,
Calea Serban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie

43 434